

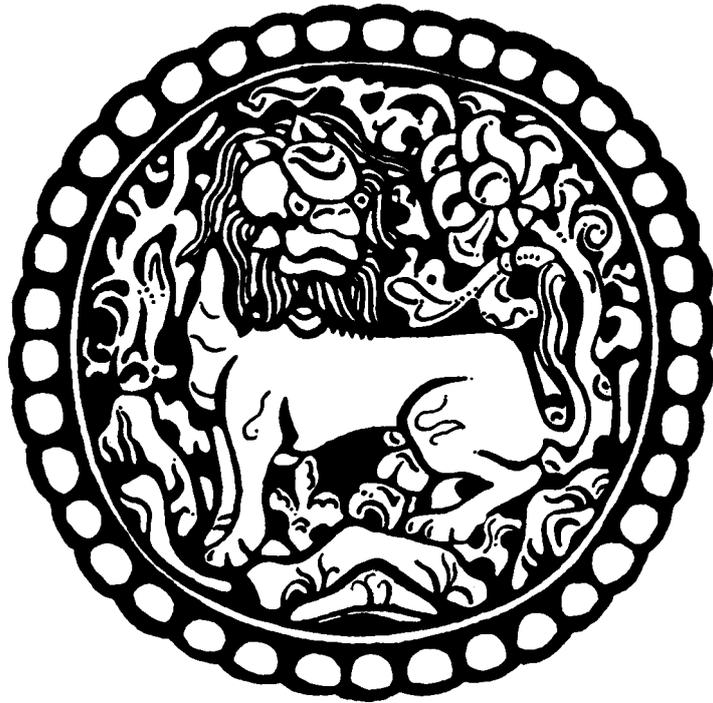
ShAMBhALA

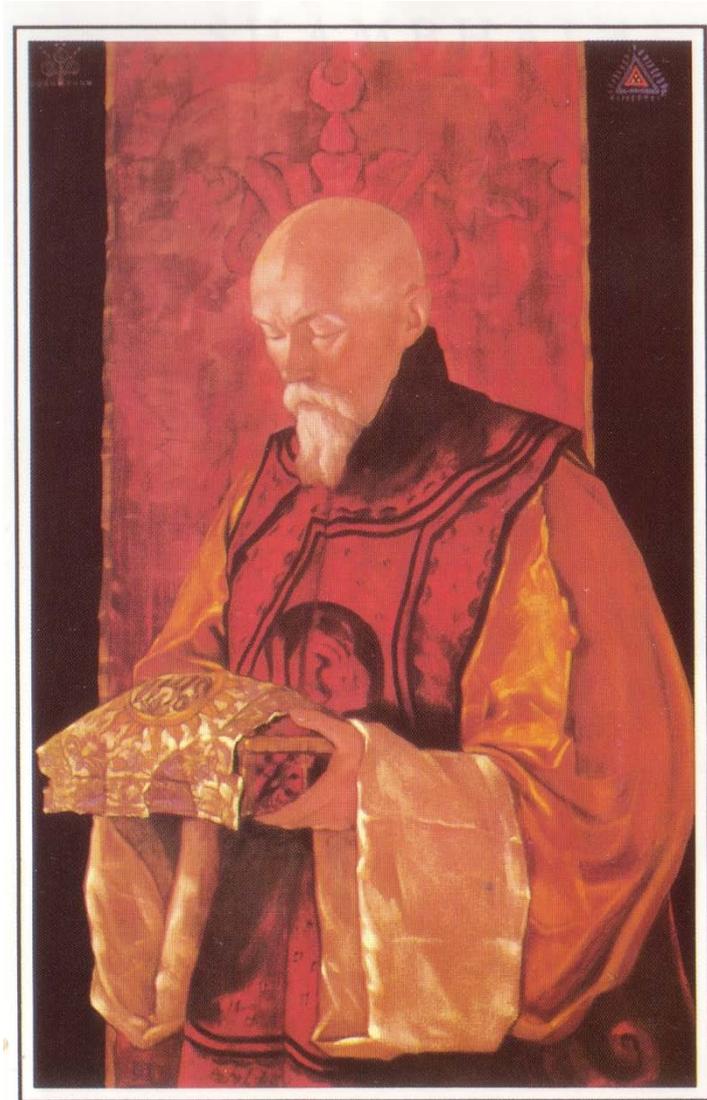
# ShAMBhALA

NICHOLAS ROERICH



ÉDITIONS  
DU III<sup>e</sup>  
MILLÉNAIRE





། རྩོམ་གྱི་ལོ་རྒྱུ་ལའི་ཚོས་རྒྱ་ལི་རྒྱས་ལྷན་འདུ་འཇམ་དཔལ་གྲགས་པ་ལ་བོ།།

ShAMBhALA

par

NICHOLAS RÆRICH

Traduit de l'anglais par

*Marie-Andrée Dionne*

Frontispice

portrait de Nicholas Rærich par

*Svetoslav Rærich*



Les Éditions du III<sup>e</sup> millénaire

4045, rue Garlock

Sherbrooke (Québec)

J1L 1W9

(819) 569-9120

Tous droits de traduction,  
de reproduction  
et d'adaptation réservés

\* \* \*

Dépôt légal – 2e trimestre 1989  
Bibliothèque nationale du Québec  
ISBN-2-921184-02-8  
Les Éditions du III<sup>e</sup> millénaire, 1989

\* \* \*

Copyright 1930  
par  
*Nicholas Rørich*

\* \* \*

Publié avec l'autorisation du Nicholas Rørich Museum

\* \* \*

## NOTE

L'œil de l'artiste et l'esprit du philosophe sont chez Rœrich comme un aimant. Attirées par leur pouvoir, il coule en l'être de Rœrich un courant d'expériences qu'il parvient à transmuter en beauté par cette alchimie spirituelle que possèdent les instructeurs des hommes.

Dans *Shambhala la Resplendissante*, Rœrich a relaté les jours de son périple à travers l'Asie centrale et le Tibet en des termes spirituels. C'est un recueil de légendes, de paraboles, de notes – la substance même dont se compose la plus grande réalité – et toutes révèlent les différentes facettes du thème de Shambhala. Dans ce livre comme dans ses autres livres, *Altai Himalaya* et *Heart of Asia*, on se rend compte que la vision de Rœrich est multiple. Allant son chemin, il perçoit toute la beauté du spectacle naturel qu'il traverse. Et dans ses œuvres – comme dans ses peintures – il relate ce panorama en des étincelles successives qui coulent en un défilé continu. Mais Rœrich perçoit aussi cette manifestation plus subtile des pays et des peuples qu'il visite. Il discerne leurs pensées ; il perçoit les croyances et les espoirs palpitants, vibrants, qui balayent l'espace comme le vent. Et c'est cette perception – si peu visible pour la plupart d'entre nous – qui devient la force vitale du message de Rœrich.

On doit souligner le style de Rœrich – il a la qualité inégalable et l'aspect synthétique de la vie. Il nous transmet l'essentiel et nous devinons que ces fragments d'apparente imagination se tissent en un motif de vérité essentielle et de beauté essentielle.

C'est avec sagesse que Rœrich a intitulé ce livre *Shambhala la Resplendissante*. En le lisant, on se rend compte que Rœrich a tissé une guirlande qu'il a offerte avec une grande vénération au grand Principe qu'est Shambhala, la Nouvelle Ère ; car en vérité c'est le vent salutaire de la pensée et de la foi du peuple qui nourrira les feux de Shambhala. Et une fois de plus, comme dans tous les actes de cette ferveur créatrice inextinguible, *Shambhala la Resplendissante*, de Rœrich, prononce l'évocation des feux de nouveaux accomplissements humains et de la nouvelle destinée humaine.

\* \* \*

[V]

*Le dessin de la couverture, représentant le Régent de Shambhala, Rigden-jyepo, est l'œuvre de l'artiste tibétain, Lama Jra-shi Champa, du Tashi lhunpo, à Shigatsé. De plus, nous devons à la main de Sveloslav Røerich le dessin placé au début et à la fin du livre.*

\* \* \*

[VI]

## **BIOGRAPHIE SOMMAIRE DE L'AUTEUR**

Nikolaï Konstantinovitch Røerich est né à Saint-Pétersbourg le 9 octobre 1874. Les riches forêts de la Russie ont servi de cadre à son enfance, nourrie par les innombrables légendes russes.

Homme polyvalent, Røerich fut, entre autres, archéologue, écrivain, peintre. Élève du célèbre Kuinzy, ses tableaux respirent une poésie et révèlent une profondeur qui vont droit au cœur. La "beauté monumentale du passé de la Russie" le fit voyager beaucoup et nombre de ses œuvres furent inspirées par les régions qu'il visita.

Parcourant de nombreux pays, il voua à l'Amérique une affection particulière. Le Nicholas Røerich Museum de New York reste dépositaire de bon nombre de ses œuvres et perpétue la mémoire de ce grand Frère de l'humanité qui, en 1929, était au nombre des personnalités mises en nomination pour le prix Nobel de la Paix.

Une autre de ses réalisations fut le Traité de la Paix signé en 1935, dans le bureau du président Roosevelt à la Maison Blanche, par tous les représentants officiels des États-Unis d'Amérique et des vingt pays d'Amérique Latine. Ainsi la "Bannière de la Paix" créée par Røerich flotte sur de nombreux pays.

Røerich a rejoint l'autre monde le 13 décembre 1947. Il avait passé les dix-huit dernières années de sa vie à Naggar, dans la vallée de Kulu.

Mais son œuvre grandit toujours : l'éternité l'avait nourrie.

\* \* \*

[VII]

## TABLE DES MATIÈRES

Shambhala, la Resplendissante ( <i>Talai-Pho-Brang, 1928</i> )	1
Trésors de la neige ( <i>Talai-Pho-Brang, 1928</i> )	25
Le bouddhisme au Tibet ( <i>Kampa Dzong, 1928</i> )	33
Art tibétain ( <i>Shekar Dzong, 1928</i> )	49
Les voiles de la mort ( <i>Nagchu, 1927</i> )	59
Obsession ( <i>Ulan Bator Khoto, 1927</i> )	67
Gengis Khan ( <i>Un chant</i> )	75
Lakshmî la Victorieuse	79
Les frontières du royaume	83
Trésors cachés	87
Jalnik, le site de la compassion	93
Gâyatrî	99
Rêves	105
Les villes du désert	109
Lyut, le Géant	113
L'Étoile de la Mère du Monde ( <i>Talai-Pho-Brang, 1924</i> )	117
Éloge des ennemis ( <i>Cachemire, 1925</i> )	125
Une lettre ( <i>Ulan Bator Khoto, janvier 1927</i> )	129
Urusvati ( <i>Naggar, 1929</i> )	139
Le Fils du Roi ( <i>Altai, 1929</i> )	155
Les peuples de l'intérieur de la terre ( <i>Tangoo, 1928</i> )	169
Lumière dans le désert ( <i>Gantok, 1928</i> )	179
Les dieux de Kuluta ( <i>Naggar, 1929</i> )	205
Le Roi Salomon ( <i>Talai-Pho-Brang, 1928</i> )	215
La Grande Mère ( <i>Talai-Pho-Brang, 1928</i> )	219
La joie de la création ( <i>New York, 1929</i> )	227

[IX]

*On peut voir les tableaux de Nicholas Rærich au  
Nicholas Rærich Museum de New York, situé au 319,  
107th Street, New York, USA, 10025.*

\* \* \*

[X]

## **REMERCIEMENTS**

Nous désirons remercier particulièrement monsieur Daniel Entin, Directeur du Rœrich Museum de New York, madame Jean Fletcher ainsi que monsieur Pierre Plante pour leur aimable collaboration. Nous sommes aussi très reconnaissants aux membres du conseil d'administration du Nicholas Rœrich Museum pour l'autorisation de traduire et de publier en français cette œuvre de Nicholas Rœrich.

\* \* \*

[XI]

## LIVRE

### SHAMBHALA, LA RESPLENDISSANTE

"Lama, parlez-moi de Shambhala !

– Mais vous, Occidentaux, vous ne savez rien de Shambhala – vous ne désirez rien connaître à son sujet. Vos questions ne sont probablement que curiosité ; et vous prononcez ce mot sacré sans aucun respect.

– Lama, je ne m'informe pas de Shambhala sans but. Partout, les gens connaissent ce grand symbole sous différents noms. Nos scientifiques sont à l'affût du moindre indice sur ce remarquable royaume. Csoma de Koros a appris l'existence de Shambhala lors de son long séjour dans les monastères bouddhiques. Grunwedel a traduit le livre du fameux Tashi Lama, Pal-den ye-shé au sujet de "La Voie vers Shambhala". Nous sentons qu'une grande vérité se dissimule sous des symboles secrets. Vraiment, le scientifique ardent désire tout savoir du Kalachakra.

– Cela se peut-il, alors que certains Occidentaux profanent nos temples ? Ils fument dans nos sanctuaires sacrés ; ils ne comprennent pas et n'ont aucune envie de révéler notre foi et notre enseignement. Ils se moquent et ridiculisent les symboles dont ils ne pénètrent pas le sens. Si nous visitions vos temples, notre conduite serait complètement différente parce que votre grand Bodhisattva, Issa, est en vérité un être élevé. Et aucun de nous ne déprécierait l'enseignement de la miséricorde et de la vertu.

– Lama, seul celui qui est très ignorant et stupide pourrait ridiculiser votre enseignement. Tous les enseignements de la vertu sont comme en un seul endroit sacré. Et celui qui a toute sa raison ne violera pas les lieux sacrés. Lama, pourquoi croyez-vous que l'essence de l'enseignement du Bienheureux est inconnue de l'Occident ? Pourquoi croyez-vous qu'en Occident nous ne connaissons pas l'existence de Shambhala ?

"Lama, sur ma propre table vous pouvez voir le Kalachakra, l'Enseignement rapporté de l'Inde par le grand Atîsha. Je sais que si **[1]** un noble esprit, déjà préparé, entend une voix proclamant *Kalagiya*, c'est l'appel de Shambhala. Nous savons quel Tashi-Lama a visité Shambhala. Nous connaissons le livre du Grand-Prêtre T'aïshan – "Le sentier rouge vers Shambhala". Nous connaissons même le chant mongol au sujet de Shambhala. Qui sait, peut-être même savons-nous des choses qui seraient

nouvelles pour vous. Nous savons que, très récemment, un jeune lama mongol a fait paraître un nouveau livre sur Shambhala."

Le Lama nous étudie de son regard pénétrant. Puis, il dit : "La Grande Shambhala est loin au-delà de l'Océan. C'est le puissant domaine céleste. Elle n'a rien à voir avec notre terre. Comment et pourquoi vous, hommes du monde, vous y intéressez-vous ? Vous ne pouvez discerner les rayons resplendissants de Shambhala qu'en quelques endroits seulement, à l'Extrême Nord.

– Lama, nous connaissons la grandeur de Shambhala. Nous savons que cet indescriptible royaume est réel. Mais nous savons aussi qu'il existe une Shambhala terrestre. Nous savons que certains grands lamas sont allés à Shambhala, que sur leur chemin ils ont vu les choses physiques habituelles. Nous connaissons les histoires du lama bouriate, et comment il fut accompagné dans un passage secret très étroit. Nous savons qu'un autre visiteur a vu la caravane des gens de la montagne, avec du sel venant des lacs, aux frontières mêmes de Shambhala. De plus, nous, nous-mêmes, avons vu une borne blanche marquant la frontière de l'un des trois avant-postes de Shambhala. Alors, ne me parlez pas seulement de la Shambhala céleste, mais parlez-moi aussi de celle qui est sur terre ; parce que vous savez aussi bien que moi que, sur terre, Shambhala est reliée à sa contrepartie céleste. Et par ce lien, les deux mondes sont unifiés."

Le Lama devient silencieux. Les paupières à demi closes, il examine nos visages. Dans la pénombre du crépuscule, il commence à raconter : "En vérité, le temps approche où l'Enseignement du Bienheureux viendra, une fois de plus, du Nord vers le Sud. Le grand Sentier de la parole de Vérité, ouvert à Bodhigaya, retournera de nouveau en ces mêmes lieux. Nous devons accepter ce fait tel quel, avec simplicité : le véritable enseignement quittera le Tibet pour apparaître de nouveau dans le Sud. Et, dans tous les pays, les préceptes du Bouddha [2] seront manifestés. Vraiment, de grandes choses approchent. Vous venez de l'Ouest, et pourtant vous apportez des nouvelles de Shambhala. Nous devons l'accepter ainsi, en vérité. Le rayon qui vient de la tour de Rigden-jyepo a sans doute atteint tous les pays.

"La lumière sur la Tour de Shambhala brille comme un diamant. Il est là – Rigden-jyepo, infatigable, toujours vigilant pour la cause de l'humanité. Ses yeux ne se ferment jamais. Dans son miroir magique, il voit tous les événements terrestres. Et la puissance de sa pensée pénètre

jusque dans les territoires les plus reculés. La distance n'existe pas pour lui ; instantanément, Il peut apporter son aide à ceux qui le méritent. Sa puissante lumière peut détruire toute obscurité. Ses incommensurables ressources sont disponibles pour aider tous ceux qui, étant dans le besoin, offrent de servir la cause de la vertu. Il peut même modifier le Karma des êtres humains...

– Lama, il me semble que vous parlez de Maitreya, n'est-ce pas ?

Nous ne devons pas prononcer ce mystère ! Un grand nombre de choses ne doivent pas être révélées. Un grand nombre de choses ne doivent pas être cristallisées dans le son. Par le son, nous révélons notre pensée. Par le son, nous projetons notre pensée dans l'espace, et les plus grands dommages peuvent s'ensuivre. Parce que toute chose divulguée avant la date prédestinée résulte en un dommage incalculable. Même les plus grandes catastrophes peuvent être provoquées par ce genre d'actes irréfléchis. Si Rigden-jyepo et le Bienheureux Maitreya sont une seule et même personne pour vous, qu'il en soit ainsi. Je ne l'ai pas dit !

"Innombrables sont les habitants de Shambhala. Nombreux et splendides sont les nouvelles forces et les nouveaux accomplissements qui se préparent là pour l'humanité...

– Lama, le Védanta nous dit que très bientôt de nouvelles énergies seront données à l'humanité. Est-ce vrai ?

– Innombrables sont les grandes choses prédestinées et préparées. Grâce aux Saintes Écritures, nous connaissons l'Enseignement du Bienheureux concernant les habitants des étoiles lointaines. De la même source, nous avons entendu parler de l'oiseau d'acier volant, de serpents de fer qui dévorent l'espace avec de la fumée et du feu. Tathagâta, le Bienheureux, a tout prédit pour le futur. Il savait que les aides [3] de Rigden-jyepo se réincarneraient en temps voulu, que l'armée sacrée purgerait Lhasa de tous ses infâmes ennemis et que le royaume de la vertu serait établi.

– Lama, si les grands guerriers sont incarnés, les activités de Shambhala n'auront-elles pas lieu sur notre terre ?

– Partout. Ici et dans les cieux. Toutes les forces bienveillantes s'uniront pour détruire l'obscurité. Chacun de ceux qui aideront à cette grande tâche sera récompensé au centuple, et sur cette même terre, dans

cette incarnation. Tous les pécheurs contre Shambhala périront dans cette même incarnation, parce qu'ils ont épuisé la miséricorde.

– Lama, vous connaissez la vérité. Alors dites-moi pourquoi il y a tant de prêtres indignes ?

– Cela n'est certainement pas une excuse mais, si les Enseignements doivent se déplacer vers le Sud, alors il n'est pas surprenant que plusieurs lamas érudits aient quitté le Tibet. En Occident, savent-ils que Pan-chen-rinpoché (le Tashi-Lama) est relié à Shambhala ?

– Lama, nous savons certainement que Pan-chen-rinpoché est grandement estimé partout. Dans différents pays, nous avons entendu comment non seulement les bouddhistes, mais les gens de plusieurs nations, parlent hautement de Sa Sainteté. On dit même que, dans ses appartements privés, bien avant son départ, des fresques furent peintes, décrivant les détails de ses futurs voyages. Nous savons que Panchen-rinpoché suit la coutume de tous les grands lamas. On nous a dit comment, durant sa fuite, lui et ses disciples échappèrent à de nombreux et très grands dangers.

"Nous savons qu'à un moment ses poursuivants de Lhassa étaient réellement très près de lui lorsqu'une grosse chute de neige coupa la route des poursuivants. Un autre jour, Pan-chen-rinpoché arriva à un lac dans les montagnes ; il faisait face à un problème difficile. Ses ennemis le suivaient de près mais, pour leur échapper, il lui aurait fallu faire un long détour autour du lac. Alors, Pan-chen-rinpoché s'assit et demeura quelque temps dans une profonde méditation. En se relevant, il ordonna que, en dépit du danger, la caravane entière passe la nuit sur les rives du lac. Puis, l'inattendu se produisit : pendant la nuit, il fit extrêmement froid et le lac fut couvert de glace et de neige. Avant le lever du soleil, pendant qu'il faisait encore noir, Tashi-Lama [4] donna l'ordre à ses gens d'avancer rapidement et, avec ses trois cents disciples, il traversa le lac sur la glace, par le chemin le plus court, échappant ainsi au danger. Lorsque ses ennemis arrivèrent au même endroit, le soleil était déjà haut dans le ciel et ses rayons avaient fait fondre la glace. Il ne leur restait qu'à contourner le lac. N'en fut-il pas ainsi ?

– En vérité, il en fut ainsi. Pan-chen-rinpoché fut aidé par la Sainte Shambhala tout au long de ses voyages. Il vit de nombreux signes merveilleux tandis qu'il traversait les hautes terres, se dépêchant vers le Nord.

– Lama, nous avons vu, non loin d'Ulan-Davan, un énorme vautour noir qui volait bas, près de notre camp. Il croisa la route d'une chose belle et brillante qui volait vers le sud au-dessus de notre camp et qui scintillait sous les rayons du soleil."

Les yeux du lama étincelèrent. Anxieux, il demanda :

"Avez-vous aussi senti dans le désert les effluves de l'encens des temples ?

– Lama, vous avez vu juste. Dans le désert pierreux, à plusieurs jours de toute habitation, un grand nombre d'entre nous avons perçu simultanément les effluves d'un parfum exquis. Ceci se produisit plusieurs fois. Nous n'avions jamais senti un parfum si agréable. Il me rappelait un certain encens qu'un de mes amis me donna un jour en Inde. J'ignore où il l'avait obtenu.

– Ah ! Vous êtes protégé par Shambhala. Le gros vautour noir est votre ennemi, qui veut à tout prix détruire votre œuvre, mais la force protectrice de Shambhala vous suit sous cette forme Radiante de la Matière. Cette force est toujours près de vous mais vous ne pouvez pas toujours la percevoir. Quelquefois seulement, elle se manifeste pour vous redonner des forces et vous diriger. Avez-vous remarqué la direction vers laquelle se déplaçait cette sphère ? Vous devez suivre la même direction. Vous avez mentionné l'appel sacré – *Kalagiya* ! Lorsque quelqu'un entend cet appel impératif, il doit savoir que la voie vers Shambhala lui est ouverte. Il doit se rappeler de l'année où il fut appelé car, à partir de ce moment et à jamais, le Bienheureux Rigden-jyepo l'assiste. Seulement vous devez connaître et comprendre la façon dont les gens sont aidés parce que, souvent, les gens repoussent l'aide envoyée. [5]

– Lama, dites-moi comment les gens ordinaires sont aidés par Shambhala ? Nous connaissons les adeptes de Shambhala et leurs aides incarnés. Mais de quelle manière la puissance de Shambhala se manifeste-t-elle parmi les humbles ?

– De manières multiples et secrètes. Chacun de ceux qui, dans une incarnation antérieure, ont suivi les enseignements de la vertu et ont été utiles à la Cause Commune, est aidé par cette Cause Commune. Il n'y a pas si longtemps, pendant la guerre et l'agitation, un homme demanda à un lama s'il devait changer de lieu de résidence. Le lama répondit qu'il pouvait rester au même endroit pour encore six mois mais que, par la suite, il courrait un grand danger et aurait à fuir sans délai. Pendant les six mois suivants, l'homme eut le plus grand succès dans son travail ; tout était paisible et ses biens se multiplièrent. Lorsque les six mois furent écoulés, il pensa : "Pourquoi devrais-je risquer mes biens en quittant cet endroit tranquille ? Tout semble si prospère pour moi et il n'y a apparemment aucun danger. Le lama a probablement fait erreur."

"Mais l'influx cosmique ne fut pas arrêté. Et le danger prédestiné survint soudainement. Les troupes ennemies s'approchèrent de l'endroit à grande vitesse, des deux directions. Et l'homme se rendit compte que la meilleure occasion était perdue et que sa route était maintenant coupée. Il courut vers le même lama et lui dit ce qui était arrivé.

"Le lama lui dit qu'il était nécessaire, pour certaines raisons, qu'il soit sauvé. "Mais, ajouta-t-il, il est maintenant plus difficile de t'aider. La meilleure occasion est perdue mais je peux encore faire quelque chose pour toi. Demain, prends ta famille avec toi et chevauche vers le nord. Sur la route, tu rencontreras tes ennemis. Cela est inévitable. Lorsque tu les verras venir, éloignes-toi de la route et reste silencieux. Même s'ils s'approchent de toi, même s'ils te parlent, reste silencieux et ne bouge pas jusqu'à ce qu'ils soient passés."

"Et il en fut ainsi. L'homme, avec sa famille et son bagage, prit la route de bon matin. Soudain, dans le clair-obscur du matin, ils distinguèrent la silhouette de soldats s'approchant rapidement. Ils s'écartèrent de la route et se tinrent silencieux, tendus.

"Les soldats approchaient rapidement et le pauvre homme entendit l'un d'entre eux crier : "Ils sont ici. Je vois des gens ici. Il y a probablement un beau butin pour nous." [6]

"Un autre lui répondit en rigolant : "Ami, tu as probablement mal dormi la nuit dernière puisque tu ne fais plus la différence entre des pierres et des humains. Elles sont assez près de nous et tu dis que ce ne sont pas des pierres !"

"Le premier insista : "Mais je vois même un cheval !" L'autre riait.

"Tu n'iras pas loin sur un cheval de pierre comme celui-ci. Peux-tu imaginer qu'un cheval, sentant tous nos chevaux, resterait immobile ?"

"Les soldats rirent tous de bon cœur et, se moquant de l'erreur du premier, passèrent très près du groupe immobile. Ils disparurent dans la brume. Ainsi, même dans la situation la plus difficile, l'homme fut sauvé. Car, une seule fois, il avait été utile à Shambhala.

"Shambhala sait tout. Mais les secrets de Shambhala sont bien gardés.

– Lama, comment les secrets de Shambhala sont-ils gardés ? On dit que plusieurs travailleurs de Shambhala, plusieurs messagers, sont dépêchés de par le monde. Comment peuvent-ils préserver les secrets à eux confiés ?

– Les grands gardiens des mystères veillent de près sur tous ceux à qui ils ont confié leur travail et donné de hautes missions. S'ils font face à un mal inattendu ils sont aidés immédiatement. Et le trésor confié sera gardé. Il y a environ quarante ans, un grand secret fut confié à un homme vivant en Mongolie, dans le grand désert de Gobi. On lui dit qu'il pouvait utiliser ce secret dans un but spécial mais que, lorsqu'il sentirait approcher son départ de ce monde, il devrait confier ce trésor à quelqu'un qui en soit digne. Plusieurs années passèrent. Finalement, cet homme tomba malade et, durant sa maladie, une force maligne l'approcha et il perdit conscience. Dans un tel état, il ne pouvait naturellement pas trouver quelqu'un qui soit digne de recevoir son trésor. Mais les Grands Protecteurs sont toujours vigilants et alertes. L'un d'eux quitta précipitamment le grand Ashram et traversa le vaste Gobi, restant plus de soixantes heures en selle sans se reposer. Il rejoignit le malade à temps et, même si l'homme ne fut ranimé que pour un temps limité, cela lui permit de trouver quelqu'un à qui transmettre le message. Peut-être vous demandez-vous pourquoi le Protecteur ne prit pas le Trésor lui-même. Et pourquoi la même succession devait se produire. Parce que le grand Karma a ses propres voies et que, parfois, [7] même les plus grands Protecteurs des mystères ne souhaitent

pas toucher aux fils du Karma. Parce que chaque fil du Karma, s'il est brisé, provoque le plus grand dommage.

– Lama, à Tourfan et au Turkestan, on nous a montré des cavernes avec de longs passages inexplorés. Peut-on atteindre les Ashrams de Shambhala par ces chemins ? On nous a dit que, à l'occasion, des étrangers sont sortis de ces cavernes pour aller dans les villes. Ces étrangers voulaient payer des choses avec des pièces anciennes et étranges qui ne sont plus en usage.

– En vérité, en vérité, les gens de Shambhala émergent par moments dans le monde. Ils rencontrent les travailleurs terrestres de Shambhala. Pour l'amour de l'humanité, ils envoient de précieux dons, des reliques remarquables. Je peux vous raconter plusieurs histoires au sujet de merveilleux dons qui furent reçus à travers l'espace. Même Rigden-jyepo lui-même apparaît à l'occasion dans un corps humain. Soudain, il se montre dans des lieux saints, dans des monastères et, au moment prédestiné, il prononce ses prophéties.

"La nuit ou au petit jour, avant le lever du soleil, le Régent du Monde arrive dans le Temple. Il entre. Toutes les lampes s'allument d'elles-mêmes, en même temps. Certains reconnaissent déjà le Grand Étranger. Les lamas se réunissent avec une profonde vénération. Ils écoutent avec la plus grande attention les prophéties du futur.

"Une grande époque approche. Le Régent du Monde est prêt à combattre. Plusieurs choses sont manifestées. Le feu cosmique approche à nouveau de la terre. Les planètes manifestent la nouvelle ère. Mais plusieurs cataclysmes se produiront avant la nouvelle ère de prospérité. L'humanité sera à nouveau éprouvée pour voir si l'esprit a suffisamment progressé. Le feu souterrain cherche maintenant le contact avec l'élément de feu de l'Akasha. Si toutes les forces du bien ne combinent pas leur pouvoir, les plus grands cataclysmes sont inévitables. On raconte comment Rigden-jyepo se manifeste pour donner des ordres à ses messagers ; comment le puissant Régent apparaît au rocher noir sur la route du Ladakh. Et, de toutes les directions, les cavaliers-messagers approchent pour écouter avec une profonde vénération ; à toute vitesse, ils courent exécuter ce qui est ordonné par la grande sagesse. **[8]**

– Lama, comment se fait-il que la Shambhala de la terre n'ait pas encore été découverte par les voyageurs ? Sur les cartes, on peut voir tant

de routes tracées par les expéditions. Il semble que tous les sommets aient été marqués et toutes les vallées et toutes les rivières explorées.

– En vérité, il y a beaucoup d'or dans la terre et de nombreux diamants et rubis dans les montagnes, et chacun désire tant les posséder ! Et tant de gens essaient de les trouver ! Mais jusqu'ici ces gens n'ont pas tout trouvé – ainsi, qu'un homme essaie d'atteindre Shambhala sans un appel ! Vous avez entendu parler des fleuves empoisonnés qui encerclent les hautes terres. Peut-être même avez-vous vu des gens mourir de ces gaz lorsqu'ils s'en approchent. Peut-être avez-vous vu des animaux et des hommes commencer à trembler lorsqu'ils approchent de certaines localités. Plusieurs tentent d'atteindre Shambhala sans y être appelés. Certains d'entre eux ont disparu à jamais. Seuls quelques-uns atteignent le lieu saint, et seulement si leur karma est prêt.

– Lama, vous parlez d'un lieu saint sur la terre. La végétation y est-elle abondante ? Les montagnes semblent nues et les ouragans et le froid dévastateur y semblent extraordinairement sévères.

– Au milieu des montagnes, il existe des vallées enclavées dont on ne soupçonne pas l'existence. Plusieurs sources chaudes nourrissent une riche végétation. De nombreuses herbes médicinales et plantes rares peuvent prospérer sur ce sol volcanique inhabituel. Peut-être avez-vous remarqué des geysers sur les hautes terres ? Peut-être avez-vous entendu dire qu'à seulement deux jours de Nagchu, où l'on ne peut voir ni arbre ni plante, il existe une vallée avec des arbres et de l'herbe et de l'eau tiède. Mais qui peut connaître les labyrinthes de ces montagnes ? Sur les surfaces rocheuses, il est impossible de distinguer des traces humaines. On ne peut comprendre les pensées des gens – et celui qui le peut garde le silence ! Peut-être avez-vous rencontré de nombreux voyageurs durant vos déplacements – des étrangers, vêtus simplement, marchant silencieusement dans le désert, dans la chaleur ou le froid, vers leur but inconnu. Ne croyez pas, parce que son vêtement est simple, que l'étranger soit insignifiant ! Si ses yeux sont à demi-clos, ne croyez pas que son regard n'est pas pénétrant. Il est impossible de discerner de quelle direction le pouvoir approche. En vain tous les avertissements, en vain toutes les prophéties – seul l'unique [9] sentier de Shambhala vous permet d'atteindre cet accomplissement. En vous adressant directement au Bienheureux Rigden-jyepo, vous pouvez réussir.

– Lama, vous avez dit que les ennemis de Shambhala périraient. Comment périront-ils ?

– En vérité, ils périssent en temps voulu. Ils sont détruits par les viles ambitions qu'ils entretiennent. Rigden-jyepo est miséricordieux, mais les pécheurs sont leurs propres assaillants. Qui peut dire quand est versé le salaire mérité ? Qui peut discerner quand l'aide est véritablement nécessaire ? Et quelle sera la nature de cette aide ? De nombreux bouleversements sont nécessaires et ont leurs buts. Juste au moment où notre entendement humain limité est convaincu que tout est détruit, que tout espoir est perdu, alors la main créatrice du Régent projette son puissant rayon.

"Comment les pécheurs seront-ils annihilés ? Un lama-peintre avait un grand don pour peindre avec une beauté incomparable les images sacrées. Il peignait superbement les images de Rigden-jyepo, du Bienheureux Bouddha et de Dukhar, Celle qui Voit Tout. Mais un autre peintre devint jaloux de lui et, dans son courroux, décida de faire du tort au vertueux. Et lorsqu'il commença à diffamer le lama-peintre, sa maison prit feu pour une raison inconnue. Tout ce qu'il possédait fut détruit et les mains du diffamateur furent gravement brûlées de sorte que, pendant longtemps, il ne put travailler.

"Un autre calomniateur menaça de détruire tout le travail d'un homme honnête. Et c'est lui-même qui se noya peu après, en traversant le Tsanpo. Un autre homme qui avait posé plusieurs beaux gestes de charité fut attaqué par quelqu'un qui cherchait à détruire toutes les possessions qui avaient été dédiées à la cause de l'humanité. Mais de nouveau le puissant rayon de Rigden-jyepo atteignit l'assaillant et, en un jour, sa richesse fut balayée et il devint un mendiant. Peut-être pouvez-vous le voir, encore aujourd'hui, mendiant au bazar de Lhassa.

"Dans toutes les villes vous pouvez entendre quelle fut la punition de ces créatures indignes qui ont tourné leur venin contre les valeureux. Vous ne pouvez marcher en sécurité que sur le sentier de Shambhala. Chaque diversion loin de cette route de gloire vous entraînera [10] vers les plus grands dangers. Toute chose sur terre peut être recherchée, et mesurée. Le Bienheureux n'ordonne ni la foi ni l'adoration aveugle, mais la connaissance de l'expérience.

– Il en est ainsi, Lama. Je peux aussi vous dire de quelle manière un de nos proches devint un frère de Shambhala. Nous savons qu'il vint en

Inde en mission scientifique, qu'il disparut soudain de la caravane et que, longtemps après, un message inattendu apporta la nouvelle qu'il était à Shambhala.

– Je puis vous dire que plusieurs Anciens Croyants quittèrent l'Altaï lointain à la recherche de la "Belavodye" (les Eaux Blanches) pour ne jamais revenir. J'ai entendu les noms des montagnes, des rivières et des lacs qui bordent le chemin vers les lieux saints. Ils sont secrets ; certains noms sont corrompus mais on peut discerner leur vérité fondamentale.

"Je peux vous dire qu'un étudiant de mérite de ce haut enseignement entreprit d'atteindre Shambhala avant que son temps soit venu. Il avait un esprit pur et sincère mais son karma n'était pas épuisé et sa mission terrestre n'était pas accomplie. C'était prématuré pour lui, et un des grands Maîtres vint à sa rencontre, à cheval, dans les montagnes, pour parler personnellement à ce voyageur plein d'espoir. Avec miséricorde et compassion il le renvoya compléter ses travaux inachevés. Je peux vous parler des Ashrams au-delà de Shigatsé. Je peux vous dire comment les Frères de Shambhala sont apparus dans différentes villes et comment ils ont empêché les plus grandes calamités humaines lorsque l'humanité les comprit vraiment... – Lama, avez-vous rencontré des Azaras et des Kut-hoompas ?

– Si tant d'incidents vous sont familiers, vous devez connaître le succès dans votre travail. Tant savoir au sujet de Shambhala est en soi un fleuve de purification. Plusieurs de nos gens ont, au cours de leur vie, rencontré les Azaras et les Kut-hoompas et le peuple des neiges qui les sert. Ce n'est que récemment qu'on a cessé de voir les Azaras dans les villes. Ils sont tous rassemblés dans les montagnes. Très grands, portant les cheveux longs ainsi que la barbe, ils ressemblent aux Hindous. Un jour, en marchant sur les rives du Brahmapoutre, je vis un Azara. Je m'efforçai de le rejoindre, mais il tourna vivement derrière les rochers et disparut. Pourtant je ne trouvai là ni grotte ni [11] caverne ; je ne vis qu'un petit Stûpa. Il ne tenait probablement pas à être dérangé.

"On ne voit plus guère les Kut-hoompas maintenant. Autrefois, ils apparaissaient assez ouvertement dans le district de Tsang et à Manasarowar lorsque les pèlerins allaient à Kailâsa la sainte. Même le peuple des neiges n'est plus vu que rarement de nos jours. La personne ordinaire, dans son ignorance, les prend pour des apparitions. Les Grands, ont des raisons profondes pour ne plus apparaître si ouvertement en ce

moment. Mon vieux professeur m'a beaucoup parlé de la sagesse des Azaras. Nous connaissons plusieurs des endroits où ces Grands Êtres ont résidé mais, pour le moment, ces endroits sont désertés. Quelque grande raison, quelque grand mystère !

– Lama, alors il est vrai que les Ashrams ne sont plus dans les environs de Shigatsé ?

– Ce mystère ne doit pas être prononcé. J'ai déjà dit que les Azaras ne se trouvent plus dans le district de Tsang.

– Lama, pourquoi vos prêtres prétendent-ils que Shambhala est loin au-delà des océans alors que la Shambhala terrestre est bien plus proche ? Csoma de Koros mentionne même, avec preuves à l'appui, l'endroit, la merveilleuse vallée de montagne où se tint l'initiation de Bouddha.

– J'ai entendu dire que Csoma de Koros avait récolté le malheur dans sa vie. Et Grunwedel, dont vous avez parlé, sombra dans la folie ; c'est qu'ils avaient touché le grand nom de Shambhala par curiosité, sans réaliser sa prodigieuse signification. Il est dangereux de jouer avec le feu – mais le feu peut être d'une grande utilité pour l'humanité. Vous avez probablement entendu parler de certains voyageurs qui ont tenté de pénétrer dans le territoire interdit et du fait que leurs guides ont refusé de les y accompagner en disant : "Mieux vaut nous tuer." Même ces gens simples comprenaient que des sujets si élevés ne peuvent être abordés qu'avec la plus extrême vénération.

"Ne défiez pas les lois ! Attendez en travaillant ardemment jusqu'à ce que le messenger de Shambhala vienne à vous, au milieu d'accomplissements constants. Attendez que l'Être à la Voix Puissante prononce "*Kalagiya*". Alors vous pourrez commencer à expliquer ce superbe sujet. La curiosité vaine doit être transformée en apprentissage **[12]** sincère, en application des hauts principes à la vie de tous les jours.

– Lama, vous êtes un errant. Où pourrons-nous vous trouver de nouveau ?

– Je vous en supplie, ne demandez pas mon nom. De surcroît, si vous deviez me rencontrer dans une ville ou en tout autre endroit habité, ne me reconnaissez pas. Je vous approcherai.

– Et si je devais vous approcher, partiriez-vous simplement ou m'hypnotiseriez-vous ?

– Ne me forcez pas à utiliser ces forces naturelles. Dans certaines Sectes Rouges, il est permis d'utiliser certains pouvoirs. Mais nous ne pouvons les utiliser que dans des cas exceptionnels. Nous ne devons pas enfreindre les lois de la nature. L'Enseignement essentiel de notre Bienheureux nous enjoint la prudence dans la révélation de nos possibilités intérieures.

– Lama, dites-moi encore si vous avez personnellement vu Rigden-jyepo.

– Non, je n'ai pas encore vu le Régent en chair et en os. Mais j'ai entendu Sa Voix. Et durant l'hiver, tandis que le givre couvrait les montagnes, Il me fit don d'une rose – une fleur de la vallée lointaine. Vous me demandez tant de choses que je puis voir que vous connaissez à fond bien des sujets. Que feriez-vous si je commençais à vous examiner ?

– Lama, je resterais silencieux."

Le Lama sourit : "Alors vous en savez vraiment beaucoup. Peut-être savez-vous même comment utiliser les forces de la nature et comment, en Occident, au cours des dernières années, on a vu plusieurs signes, spécialement durant la guerre que vous, ou l'un d'entre vous, avez provoquée.

– Lama, il est certain que ce massacre sans précédent d'êtres humains doit avoir précipité un flot inattendu de réincarnations. Tant de gens sont morts avant l'heure prédestinée et en de telles circonstances, tant de choses ont été dénaturées et bouleversées.

– Vous ne connaissiez probablement pas les prophéties qui, il y a longtemps, ont prédit ces calamités. Si seulement vous aviez su, vous n'auriez jamais commencé cet horrible holocauste. **[13]**

"Si vous connaissez Shambhala, si vous savez utiliser vos forces naturelles latentes, vous devez aussi connaître Namig, les Lettres Célestes. Et vous saurez comment recevoir les prophéties du futur.

– Lama, nous avons entendu dire que tous les voyages du Tashi-Lama et du Dalai-Lama étaient prédits dans les prophéties longtemps avant qu'ils se produisent.

– Je le répète, dans les appartements privés du Tashi-Lama, sur son ordre, tous les événements de ses futurs voyages furent peints. Souvent,

des étrangers inconnus annoncent ces prophéties, et vous pouvez voir et entendre des signes évidents des événements qui approchent.

– Vous savez que, près de l'entrée du grand temple de Gesser Khan, il y a deux chevaux – l'un blanc et l'autre rouge. Et lorsque Gesser Khan approche, ces chevaux hennissent. Avez-vous entendu dire que ce signe s'est récemment produit et que plusieurs personnes ont entendu le hennissement des chevaux sacrés ?

– Lama, vous avez mentionné le troisième grand nom de l'Asie...

– Mystère, mystère, vous ne devez pas trop parler. Un jour, nous parlerons à un Geshé de Moruling très instruit. Ce monastère fut fondé par notre Dalai-Lama le Grand, et le son du Grand Nom fait partie du nom du monastère. On dit qu'avant de quitter Lhasa à jamais, le grand Dalai-Lama eut une communion mystérieuse dans ce monastère. En vérité, plusieurs grands lamas sont disparus de ce monastère en prévision de grandes et nouvelles tâches.

"Vous pourriez trouver là quelque chose qui vous soit familier.

– Lama, pouvez-vous me dire quelque chose au sujet des trois plus grands monastères de Lhasa : Sera, Ganden et Depung ?"

Le Lama sourit. "Oh, ce sont de grands monastères officiels. À Sera, parmi les trois mille lamas, vous pouvez trouver plusieurs véritables combattants. Plusieurs lamas venant de pays étrangers, comme la Mongolie, sont à Ganden. Il s'y trouve la chaise de notre grand Instructeur, Tsong-kha-pa. Personne ne peut toucher ce grand siège sans trembler. Depung abrite aussi quelques lamas érudits.

– Lama, y a-t-il des passages cachés sous le Potala ? Et y a-t-il un lac souterrain sous le temple principal ?"

Le Lama sourit de nouveau. "Vous savez tant de choses qu'il me semble que vous avez été à Lhasa. Je ne sais quand vous y étiez. Que [14] vous y soyez allé maintenant ou sous un autre vêtement n'a pas grande importance. Mais si vous avez vu ce lac souterrain, vous devez avoir été un grand lama ou un serviteur portant un flambeau. Mais si vous aviez été un serviteur, vous ne pourriez pas savoir toutes les choses que vous m'avez dites. Vous savez probablement aussi que, en plusieurs endroits de Lhasa, il se trouve des sources chaudes, et que dans certaines maisons, les gens font un usage domestique de cette eau.

– Lama, j'ai entendu dire que certains animaux – cerfs, écureuils et chacals – s'approchent des lamas en méditation dans les grottes des forêts himalayennes ; et que les gorilles et les singes leur apportent quelquefois de leur nourriture.

– Pour ma part, je vous demanderai, qu'est-ce qui est impossible ? Mais une chose est claire : un cerf n'approcherait pas un humain dans une ville car vous ne trouvez que rarement des gens bien intentionnés dans ces endroits surpeuplés. L'humanité ne connaît pas la signification et l'effet défini des auras ; les gens ne se rendent pas compte que non seulement les humains, mais aussi les objets inanimés ont des auras significatives et agissantes.

– Lama, nous savons cela et nous avons même commencé à photographier les auras. Et pour ce qui est des objets inanimés, Lama, nous savons aussi quelque chose au sujet de la Chaise du Maître et que cette Chaise ne doit être touchée par personne. Ainsi, la présence du Grand Être est toujours proche.

– Si vous connaissez la valeur de ce fauteuil vénéré, alors vous connaissez la signification de l'état de Guru. L'état de Guru est la plus haute relation que nous puissions atteindre dans notre enveloppe terrestre. Nous sommes gardés par l'état de Guru et nous évoluons vers la perfection par notre estime pour le Guru. Celui qui connaît la signification essentielle du Guru ne parlera pas contre les reliques. En Occident, vous avez aussi des portraits de vos bien-aimés et vous tenez en grande estime les symboles et les objets utilisés par vos ancêtres et vos grands leaders. Ainsi, ne voyez pas cela comme de l'idolâtrie mais seulement comme une profonde vénération et comme un souvenir de l'œuvre accomplie par un être d'exception. Et il n'y a pas que cette vénération extérieure, mais si vous savez quelque chose au sujet des émanations psychiques des objets, alors vous connaissez aussi la **[15]** magie naturelle. Que pensez-vous du sceptre magique qui indique les richesses souterraines de la terre ?

– Lama, nous connaissons plusieurs récits, de toutes provenances, au sujet de l'étrange pouvoir de ce bâton qui s'agite et grâce auquel des mines, des sources et des puits sont localisés.

– Et qui, selon vous, est à l'œuvre dans ces expériences, le bâton ou l'homme ?

– Lama, je crois que le bâton est une chose inerte alors que l'homme est plein de vibrations et d'énergie magnétique. De sorte que le bâton n'est qu'une plume dans la main qui écrit.

– Oui, tout est concentré dans notre corps. Sachez seulement comment en user et comment ne pas en abuser. Savez-vous quelque chose, en Occident, de la Grande Pierre où sont concentrés les pouvoirs magiques ? Et savez-vous de quelle planète provient cette pierre ? Et qui a possédé ce trésor ?

– Lama, nous avons autant de légendes sur cette Grande Pierre que vous avez d'images de Chintamani. Plusieurs nations se souviennent, depuis l'ancienne époque druidique, de ces légendes de vérité au sujet des énergies naturelles cachées dans cet étrange visiteur de notre planète. Très souvent, des diamants se cachent dans ces pierres tombées mais ils ne sont rien en comparaison de certains autres métaux et énergies inconnus que l'on trouve chaque jour dans les pierres et dans les nombreux courants et rayons.

*"Lapis Exilis*, ainsi se nomme la pierre qui est mentionnée par les anciens Maîtres chanteurs. On voit que l'Occident et l'Orient travaillent ensemble sur plusieurs principes. Nous n'avons pas besoin d'aller dans les déserts pour entendre parler de la Pierre. Dans nos villes, dans nos laboratoires scientifiques, nous avons d'autres légendes et d'autres preuves. Qui aurait jamais cru que les contes de fées concernant l'homme volant se réaliseraient un jour ? Mais aujourd'hui, le courrier de chaque jour, les visiteurs de chaque jour, peuvent arriver en volant.

– Certainement, le Bienheureux a dit, il y a longtemps, que des oiseaux d'acier voleraient dans les airs. D'autre part, sans qu'il soit nécessaire de soulever de telles masses, nous sommes capables de prendre notre vol avec nos corps les plus subtils. Vous, Occidentaux, **[16]** rêvez toujours de faire l'ascension du mont Éverest avec de lourdes bottes ; mais nous atteignons les mêmes hauteurs et des sommets bien plus élevés sans problème. Il suffit de penser, d'étudier, de se souvenir et de savoir comment appréhender consciemment toutes les expériences dans les corps les plus raffinés. Tout a été donné dans le Kalachakra, mais peu nombreux sont ceux qui l'ont appréhendé. Vous, en Occident, avec vos appareils limités, vous pouvez entendre des sons à de grandes distances. Vous pouvez même capter les sons cosmiques. Mais, il y a longtemps de cela, Milarépa, sans aucun appareil, pouvait entendre toutes les voix suprêmes.

– Lama, est-il vrai que, dans sa jeunesse, Milarépa n'était pas un homme spirituel ? Nous avons lu quelque part qu'il avait même tué toute la famille de son oncle. Comment, alors, un tel homme peut-il devenir un être spirituellement développé après de tels excès de colère et même après le meurtre ?

– Vous avez raison. Durant sa jeunesse, non seulement Milarépa tua cette famille, mais il commit probablement maints autres crimes odieux. Mais les voies de l'esprit sont inexplicables. Nous avons entendu un de vos missionnaires parler d'un de vos saints nommé François. Durant sa jeunesse, il commit lui aussi plusieurs offenses et sa vie ne fut pas si pure. Alors comment a-t-il pu, dans le cours d'une vie, atteindre une perfection telle qu'il fut estimé en Occident comme étant un des plus grands saints ? De vos missionnaires qui ont visité Lhassa au cours des siècles passés nous avons appris plusieurs histoires ; et certains de vos livres sont dans nos bibliothèques. On dit qu'on peut trouver des livres de vos Évangiles scellés dans certains de nos Stûpas. Peut-être savons-nous mieux que vous comment vénérer les religions étrangères.

– Lama, s'il nous est si difficile, à nous Occidentaux, de vénérer votre religion, c'est que beaucoup de choses sont confuses, beaucoup sont corrompues. Par exemple, comment un étranger peut-il, à la vue de deux monastères complètement identiques à l'extérieur, comprendre que l'on prêche le bouddhisme dans l'un tandis que l'autre est l'ennemi le plus âpre du bouddhisme. Si on entre dans ces monastères, on y voit superficiellement, presque les mêmes images. Ainsi, il est aussi difficile à un étranger de voir si la Svastika est [17] tournée en sens inverse ou non que de comprendre pourquoi la même iconographie peut agir à la fois pour et contre Bouddha. Il est difficile à quelqu'un de l'extérieur de comprendre pourquoi des gens complètement illettrés et qui s'adonnent à la boisson portent le même titre de lama que vous-même qui savez tant de choses et êtes si profondément cultivé.

– Vous avez raison. De nombreux lamas portent le vêtement lamaïque mais leur vie intérieure est bien pire que celle d'un laïque. Souvent, parmi plusieurs milliers de lamas, vous n'en trouverez que quelques-uns, isolément, avec lesquels vous pouvez converser sur des sujets élevés et attendre une réponse digne. Mais n'en est-il pas ainsi dans votre propre religion ?

"Nous avons vu plusieurs missionnaires. Ils parlent probablement tous du même Christ mais ils s'attaquent mutuellement. Chacun qualifie son enseignement de supérieur. Je crois personnellement que Issa a donné un seul enseignement – alors comment ce grand Symbole peut-il abriter des factions qui se déclarent hostiles les unes aux autres ? Ne croyez pas que nous soyons si ignorants. Nous avons entendu dire que les rites célébrés par une secte de prêtres chrétiens ne sont pas reconnus par un autre prêtre chrétien. Vous devez donc avoir plusieurs Christs contradictoires.

"Dans nos déserts, on a trouvé plusieurs croix chrétiennes. Un jour, j'ai demandé à un missionnaire chrétien si ces croix étaient authentiques et il m'a dit que c'étaient des croix apocryphes ; que de tout temps une fausse chrétienté avait pénétré l'Asie et que nous ne devrions pas considérer ces croix comme des symboles élevés. Alors dites-moi, comment ferions-nous la distinction entre la croix authentique et celle qui ne l'est pas ? Nous avons aussi une croix dans le Grand Signe de Ak-Dorje. Mais chez nous, c'est le grand signe de la vie, de l'élément de feu – le signe éternel. Personne ne parlerait contre ce signe !

– Lama, nous savons que ce n'est que par la connaissance de l'esprit que nous pouvons percevoir l'authentique.

– Vous montrez de nouveau votre connaissance de grandes choses. Vous parlez de nouveau de notre puissant Kalachakra. Mais comment développerons-nous notre grande compréhension ? En vérité, [18] nous sommes sages en esprit ; nous savons tout – mais comment évoquer cette connaissance des profondeurs de notre conscience et la transmettre à nos esprits ? Comment reconnaître la nécessaire frontière entre la vie ascétique et la vie ordinaire ? Comment saurons-nous combien de temps nous pouvons vivre en ermites et combien de temps nous devons travailler parmi les hommes ? Comment savoir quelle connaissance peut être révélée sans danger et laquelle – peut-être la plus haute – ne saurait être divulguée qu'au petit nombre ? C'est là la connaissance du Kalachakra.

– Lama, le grand Kalachakra est pratiquement inconnu parce que son enseignement est confondu avec les enseignements tantriques inférieurs. Tout comme vous avez de véritables bouddhistes, et leurs opposés, les Bôn-po, ainsi avez-vous aussi le Tantra le plus inférieur de la sorcellerie et de la nécromancie. Et le Bienheureux n'a-t-il pas dénoncé la sorcellerie ? Dites-moi franchement si un lama peut être un sorcier ?

– Vous avez raison. Non seulement la sorcellerie, mais un étalage indu de forces supra-normales furent interdits par nos grands Instructeurs. Mais si l'esprit d'une personne est si avancé qu'elle peut accomplir plusieurs choses et utiliser n'importe laquelle de ses énergies de façon naturelle et en vue du Bien Commun, alors ce n'est plus de la sorcellerie mais un grand accomplissement, un grand travail pour l'humanité.

"Par nos symboles, nos icônes et nos tankas, vous pouvez voir comment les grands Instructeurs ont travaillé ; parmi les nombreux grands Instructeurs, vous n'en verrez que quelques-uns en méditation complète. Habituellement, ils prennent une part active dans le grand travail. Soit ils enseignent aux gens, soit ils maîtrisent les forces noires, les éléments néfastes ; ils n'ont pas peur de faire face aux forces les plus puissantes et de s'allier à elles, si seulement cela peut, aider au bien-être général. Quelquefois, vous serez en mesure de voir les Instructeurs aux prises avec un réel conflit, dispersant les forces spirituelles mauvaises. La guerre terrestre n'est pas sanctionnée par nous mais les bouddhistes, tout au long de l'histoire, ont été attaqués ; ils n'ont jamais été les agresseurs. Nous avons entendu dire que durant votre récente Grande Guerre les prêtres

chrétiens des deux côtés prétendaient [19] que Issa et Dieu étaient avec eux. Si Dieu est un, nous devons donc en comprendre qu'il était en conflit avec lui-même. Comment pouvez-vous expliquer une contradiction si inexplicable pour tous les bouddhistes ?

– Lama, cette guerre est terminée. Les erreurs les plus désastreuses peuvent se produire, mais maintenant toutes les nations réfléchissent au moyen d'abolir non seulement l'idée de la guerre mais aussi le matériel et l'arsenal de guerre.

– Et croyez-vous que tous les fusils et les navires de guerre devraient être abolis ? Laissez-les plutôt être transformés en outils pour la paix et pour un enseignement plus noble. J'aimerais voir les grands bâtiments de guerre devenir des écoles de haut savoir. Est-ce possible ? Durant mon séjour en Chine, j'ai vu tant de fusils et de bâtiments de guerre que je pensai au formidable flot d'énergie cosmique que verrait le monde si seulement ces affreuses créations pouvaient être les symboles d'un noble enseignement plutôt que du meurtre.

– Lama, le serpent pique mais on le tient pour symbole de la sagesse.

– Vous avez sans doute entendu la vieille parabole qui raconte que le serpent fut averti de ne pas mordre mais seulement de *siffler*. Chacun doit être puissant – mais quelle protection considérez-vous comme la plus puissante ?

– Lama, c'est certainement la protection accordée par les pouvoirs de l'esprit. Parce que ce n'est qu'en esprit que nous sommes fortifiés mentalement et physiquement. Un homme spirituellement concentré est aussi fort qu'une douzaine des athlètes les plus costauds. L'homme qui sait utiliser ses pouvoirs mentaux est plus fort que les gens du commun.

– Ah, voilà que nous nous approchons de nouveau de notre grand Kalachakra : Qui peut exister sans nourriture ? Qui peut exister sans sommeil ? Qui est immunisé contre la chaleur et le froid ? Qui peut guérir les blessures ? En vérité, celui-là seul qui étudie le Kalachakra. "Les grands Azaras, qui connaissent les enseignements de l'Inde, connaissent l'origine du Kalachakra. Ils connaissent de grandes choses qui, lorsqu'elles seront révélées pour aider l'humanité, régénéreront complètement la vie ! Plusieurs des Enseignements du Kalachakra sont [20] utilisés inconsciemment en Orient et Occident et, même utilisés de façon si inconsciente, il en résulte beaucoup de choses merveilleuses. On peut donc

comprendre combien incomparablement grandes seraient les possibilités rendues manifestes par un accomplissement conscient, et combien sagement serait utilisée la grande énergie éternelle, cette fine matière impondérable répandue partout, à portée de la main à tout moment. Cet Enseignement du Kalachakra, cette utilisation de l'énergie primaire, on l'a appelé l'Enseignement du Feu. Les Hindous connaissent le grand Agni – si ancien que soit cet enseignement, ce sera le nouvel enseignement de la Nouvelle Ère. Nous devons penser au futur ; et nous savons trouver dans l'Enseignement du Kalachakra tout le matériel qui peut servir au plus grand usage. Mais il y a tant d'instructeurs – tous si différents et si hostiles les uns aux autres. Malgré tout, un grand nombre de ces instructeurs parlent de la chose et cette chose même est exprimée dans le Kalachakra. Un de vos prêtres me demanda un jour : "La Kabbale et Shambhala ne sont-elles pas des parties de l'enseignement unique ?" Il demanda : "Le grand Moïse n'est-il pas un initié du même enseignement et un disciple de ses lois ?" Nous ne pouvons affirmer qu'une seule chose : Chaque enseignement de vérité, chaque enseignement des hauts principes de la vie émane de la source unique. Plusieurs anciens Stûpas bouddhiques ont été convertis en temples Linga et plusieurs mosquées ont pour murs et fondations ceux d'anciens vihâras bouddhiques. Mais quel mal y a-t-il si ces édifices ont été consacrés au noble et unique principe de la vie ? Plusieurs images bouddhiques sur les rochers ont leur origine dans des enseignements qui ont de beaucoup précédé le Bienheureux. Mais elles symbolisent aussi la même haute Essence.

"Que révèle le Kalachakra ? S'y trouve-t-il des interdits ? Non, le noble enseignement n'offre que ce qui est constructif. Il en est ainsi. Les mêmes hautes forces sont proposées à l'humanité. Et la manière dont les forces naturelles des éléments peuvent être utilisées par l'humanité est révélée de la façon la plus scientifique. Lorsqu'on vous dit que le plus court chemin passe par Shambhala, par le Kalachakra, cela signifie que l'accomplissement n'est pas un idéal inaccessible, mais qu'il s'agit d'une chose à laquelle on peut atteindre par une aspiration sincère et appliquée ici, sur cette terre même et dans cette incarnation même. C'est là l'enseignement de Shambhala. En vérité, [21] chacun peut l'atteindre. En vérité, chacun peut entendre la prononciation du mot, *Kalagiya* !

"Mais pour atteindre à cela, l'homme doit se consacrer entièrement au travail créatif. Ceux qui travaillent avec Shambhala, les initiés et les messagers de Shambhala, ne vivent pas retirés – ils voyagent partout. Très

souvent, les gens ne les reconnaissent pas et, quelquefois, ils ne se reconnaissent même pas entre eux. Mais ils accomplissent leurs travaux, pas pour eux-mêmes mais pour la grande Shambhala ; et tous connaissent le grand symbole de l'anonymat. Ils ont parfois l'air d'être riches, mais ils n'ont aucune possession. Tout est pour eux mais ils ne prennent rien pour eux-mêmes. Ainsi, lorsque vous vous consacrez à Shambhala, tout vous est enlevé et tout vous est donné. Si vous avez des regrets, vous devenez perdant ; si vous donnez joyeusement, vous êtes enrichi. Essentiellement, l'Enseignement de Shambhala réside en ceci que nous ne parlons pas d'une chose lointaine et cachée. Par conséquent, si vous savez que Shambhala est ici sur la terre, si vous savez que tout peut être accompli ici sur la terre, alors tout doit avoir sa récompense ici sur la terre. Vous avez entendu dire que la récompense de Shambhala est vraiment ici et que la récompense est multiple. Ce n'est pas parce que l'Enseignement de Shambhala est unique et différent des autres, mais parce que l'Enseignement de Shambhala est vital, qu'il est donné pour les incarnations terrestres et peut être appliqué dans toutes les circonstances du monde humain. De quelle manière pouvons-nous apprendre comment travailler ? Comment être prêts à toutes sortes d'accomplissements ? Comment être ouverts et réceptifs à tout ? Seulement par l'étude pratique de Shambhala. Lorsque vous lisez plusieurs livres sur Shambhala, partiellement traduits en d'autres langues et partiellement voilés, ne soyez pas perplexe devant les grands symboles. Même en Occident, lorsque vous parlez de grandes découvertes, vous utilisez un langage technique et le profane n'y comprend rien, prend les expressions dans leur sens littéral et ne juge que la surface. On peut dire la même chose des grandes écritures et des documents scientifiques. Certains prennent les grands Puranas dans leur sens littéral. Quelle conclusion peuvent-ils en tirer ? Seulement celle qu'on peut tirer de la surface du langage, à l'aide de la philologie, mais pas celle que l'on tire de la signification des signes utilisés. L'harmonie de l'extérieur et de l'intérieur ne peut s'atteindre [22] que par l'étude du Kalachakra. Vous avez probablement vu les signes du Kalachakra sur les rochers, en des endroits très déserts.

"Une main inconnue a dessiné sur les pierres ou a ciselé les lettres du Kalachakra sur les rochers. En vérité, en vérité, seulement par Shambhala, seulement par l'Enseignement du Kalachakra pouvez-vous atteindre la perfection du sentier le plus court.

*"Kalagiya, kalagiya, kalagiya. Venez à Shambhala !"*

Puis, notre conversation devint encore plus belle et sacrée. Il y entra cette note qui exalte tous les efforts humains. Nous avons parlé de la montagne Kailâsa, des ermites qui, encore aujourd'hui, vivent dans les grottes de cette merveilleuse montagne, remplissant l'espace de leurs appels évocateurs de la vertu.

Et ensuite, nous avons parlé de Ce Lieu qui s'étend au nord de Kailâsa...

Le crépuscule s'installait et toute la pièce semblait enveloppée d'une nouvelle signification. L'image de Chenrezi, superbement brodée sur la soie lustrée suspendue au-dessus de la tête du Lama, semblait nous observer de manière significative. De telles images ne se trouvent plus au Tibet.

De chaque côté de l'image il y en avait une autre, aussi d'un lustre rare. L'une d'elles était d'Amitayus, l'autre du Seigneur Bouddha, à jamais inébranlable, avec le signe invincible de la foudre, le dorje, dans la main. De l'autel de la pièce, Dolma, la Blanche Tara, offrait un sourire affable.

Il émanait d'un bouquet de fuchsias et de dahlias violets une vitalité rafraichissante. De là, aussi, brillait l'image du Puissant, de l'Invincible Rigden-jyepo, et Sa Présence nous rappela une fois de plus l'Endroit mystérieux au nord de Kailâsa. Aux coins de cette bannière il y avait quatre images des plus significatives. Au bas, le successeur de Rigden-jyepo avec un pundit hindou, un des premiers interprète du Kalachakra. Dans les coins supérieurs, deux images du Tashi-Lama ; à gauche, le troisième Tashi-Lama, Pan-chen Pal-den ye-shé, qui parla de Shambhala ; à droite, une figure correspondante montrant le Tashi-Lama actuel, Pan-chen Chô-kyi nyi-ma ge-leg nam-jyal pal-zang-po, qui a récemment composé une nouvelle prière à Shambhala la Resplendissante. Au centre de la bannière se trouvait Rigden-jyepo lui-même [23] et, de la base de son trône, irradiait le Ak-Ojir-Ak-Dorje croisé – la Croix de Vie. Une foule de gens s'étaient rassemblés devant le trône de Rigden : qui n'était pas parmi eux ! Il y avait un habitant du Ladakh, avec son grand chapeau noir, des

Chinois, avec leur couvre-chef rond et la boule rouge sur le dessus ; ici, dans ses vêtements blancs, un Hindou ; là, un Musulman avec un turban blanc. Ici, les Kirghiz, les Bouriates, les Kalmouks ; et là, des Mongols dans leur tenue typique.

Chacun offrait au Régent les meilleurs produits de son pays : fruits et céréales, tissages, armures et pierres précieuses. Personne ne contraignait ces nations ; elles venaient volontairement de toutes les parties de l'Asie, entourant le Grand Guerrier. Peut-être furent-elles conquises ? Non, il n'y avait aucune humilité dans leur attitude devant Lui. Les nations s'approchent de Lui comme de leur propre et unique souverain. Sa main pointée vers la terre comme dans le geste majestueux du grand Lion-Sanghe ; sur la forteresse de la terre, il fit le serment de bâtir toujours et sans relâche.

Des filets bleutés s'élevaient de l'encens aromatique et, flottant devant l'image, inscrivaient de nombreux signes dans le mystérieux langage Senzar. Puis, de peur que ceux qui ne connaissent pas la Grande Vérité ne la profanent, les signes parfumés s'éloignèrent, s'estompèrent et disparurent dans l'espace.

*Talai-Pho-Brang, 1928 [24]*

## TRÉSORS DE LA NEIGE

Le tonnerre des grosses trompettes résonne à nouveau dans tout le Sikkim ! Pour tous, c'est un grand jour, un jour solennel. Allons au temple voir les danses en ce Grand Jour de l'Hommage à Kinchenjunga !

De toutes les parties du Sikkim, ils sont nombreux à s'être rassemblés dans leurs costumes étranges et variés. Ici, les gens du Sikkim, dans leur court vêtement rouge, portant leur chapeau à plumes en forme de cône ; ici, les sobres gens du Bhoutan qui offrent une ressemblance saisissante avec les Basques et les Hongrois ; ici se tient le peuple aux turbans rouges du Kham ; vous pouvez voir les petits képis ronds des vaillants Gorkhas népalais ; le peuple de Lhasa, avec ses vêtements longs, d'inspiration chinoise ; les timides et tranquilles Lepchas et plusieurs Sherpas ; toutes sortes de gens des montagnes viennent de partout rendre hommage aux Cinq Trésors de Kinchenjunga, qui montre la voie vers la Cité Sacrée de Shambhala.

Les trompettes rugissent. Les tambours battent. La foule crie et siffle. Entre le Protecteur du Sikkim, arborant un immense masque rouge et or, et tenant une lance courte à la main. Autour de la fontaine où l'on puise l'eau sacrée chaque matin, l'impressionnant Protecteur du Sikkim se meut dans une lente danse bienfaisante, formant ses cercles magiques. Peut-être juge-t-il la situation religieuse du Sikkim. Dans chaque monastère du Sikkim, à la même heure, la même danse sacrée du Protecteur est accomplie. Ayant rempli son rôle, le Protecteur se joint à la file pittoresque des musiciens.

À nouveau résonnent les trompettes et les clameurs de la foule. Alors la Protectrice émerge du temple. Comme une Kâlî ou une Dakîni, avec des crânes ornant sa tête, tout de sombre vêtue, la déité décrit les mêmes cercles ; après avoir effectué son invocation, elle s'assoit aussi à côté du Protecteur.

À nouveau, la foule hurle et crie. Un par un, les Protecteurs des Cinq Trésors de Kinchenjunga émergent. Ils sont prêts à combattre [25] pour la Montagne Sainte parce que dans ses grottes, depuis des siècles, sont gardés tous les trésors. Ils sont prêts à défendre la religion, laquelle est soutenue par les ermites qui envoient leurs bienfaisantes bénédictions des profondeurs de la montagne. Les guirlandes sur les vêtements de ces Gardiens sont éclatantes. Elles miroitent comme la neige sous les rayons

du soleil. Ils sont prêts à combattre. Ils sont armés d'épées et protégés de boucliers ronds. Commence la Danse des Guerriers, apparentée aux danses des Comanches de l'Arizona : les épées sont brandies dans les airs ; on tire du fusil. La population du Sikkim peut se réjouir de voir combien les trésors de Kinchenjunga sont bien gardés ! Elle peut être fière : jamais encore le sommet rocheux de cette Montagne Blanche n'a été conquis ! Seuls les nobles gardiens des Mystères, les hauts Dévas, connaissent le sentier vers son sommet. Les Gardiens terminent leur danse ; ils se divisent en deux groupes. Ils marchent d'un pas lent, entonnant un long chant ; ils bombent le torse et fanfaronnent. Chacun raconte ses prouesses : "Je sais attraper le poisson sans filet – Je peux chevaucher de par le monde sans cheval – Personne ne peut résister à mon épée – Mon bouclier est fort." Et de nouveau suit la courte danse des guerriers. Ils entrent dans le temple. Les deux Protecteurs se lèvent et, de nouveau, après plusieurs danses en cercle, entrent par la porte basse. La représentation est terminée.

Maintenant, la puissance de Kinchenjunga est illustrée d'une autre façon. On voit des arcs et des flèches dans les mains des gens. Ce sera une démonstration de l'ancienne joie du Sikkim : l'art ancien du tir à l'arc. Loin, loin sont les cibles. Mais les hommes des montagnes connaissent encore l'art noble et les flèches atteindront le cœur de la cible, comme elles atteindront le cœur des ennemis de Kinchenjunga. La fête est terminée. Les longues trompettes géantes sont encore une fois emportées dans le temple ; tambours, gongs, clarinettes et cymbales sont silencieux. Les portes du temple sont fermées. Ceci n'est pas le bouddhisme ; ceci est un Hommage à Kinchenjunga.

Et lorsque nous voyons la belle cime enneigée, nous comprenons l'esprit de la fête, parce que la vénération de la beauté est la base de ce noble sentiment. Les montagnards sentent la beauté. Ils sont sincèrement fiers de posséder ces incomparables sommets neigeux – les géants du monde, les nuages, le voile de la mousson. Ne s'agit-il pas [26] tout simplement de superbes rideaux devant le grand Mystère derrière Kinchenjunga ? Plusieurs belles légendes ont un rapport avec cette montagne.

Au-delà de Kinchenjunga il y a de vieux menhirs voués au culte du grand soleil. Au-delà de Kinchenjunga est le lieu de naissance de la Svastika sacrée, signe de feu. Maintenant, au jour de l'Agni-Yoga, l'élément de feu pénètre l'esprit de nouveau, et tous les trésors de la terre sont révévés. Car les légendes des héros sont dédiées non pas tant aux

plaines qu'aux montagnes ! Tous les Instructeurs ont fait le voyage jusqu'aux montagnes. La plus haute connaissance, les chants les plus inspirés, les sons et les couleurs les plus superbes sont créés sur les montagnes. Sur les plus hautes montagnes, il y a le Suprême. Les plus hautes montagnes portent témoignage à la Grande Réalité. L'esprit de l'homme préhistorique comprenait déjà et jouissait de la grandeur des montagnes.

Qui contemple l'Himalaya se rappelle la grande signification du mont Meru. Le Bienheureux Bouddha s'est rendu dans l'Himalaya pour obtenir la lumière. Là, près du Stûpa sacré légendaire, en présence de tous les dieux, le Bienheureux reçut son Illumination. En vérité, tout ce qui se rattache à l'Himalaya révèle le grand symbole du mont Meru, qui se tient au centre du monde.

Les anciens de l'Inde sage discernaient dans la splendeur de l'Himalaya le sourire du puissant Vishnou, qui se présente comme un guerrier héroïque et infatigable, armé d'un disque, d'une massue, d'une trompette de guerre et d'une épée. Les dix Avatars de Vishnou furent tous incinérés près de l'Himavat. Parmi eux, le plus ancien et le plus vieux est l'Avatar Dagon, l'homme-poisson qui sauva les ancêtres de la race terrestre, Manu. Aussi loin que l'époque du premier cataclysme, le déluge, la Birmanie se souvient de Dagon et prétend que le Dagoba qui lui est dédié a plus de trois mille ans. Puis vint la Tortue, le pilier du ciel qui, des profondeurs de l'océan de l'espace, aida au grand barattage qui dota la terre de la rayonnante déesse Lakshmî. Puis vint Boar, pondéré, lourd et matériel ; ensuite, l'inconquérable Narasimha, l'homme-lion, qui sauva Prahlada du courroux de son père pécheur. Le cinquième Avatar, le nain Vamana, triompha d'un autre roi, Bali, qui, comme le père de Prahlada, tenta de s'approprier le trône de [27] Vishnou. Le sixième Avatar, portant le nom de Brahman, est le grand guerrier de Parasu Rama dont les anciennes écritures disent qu'il a anéanti la race de Kshatriyas. Le septième Avatar apparut comme Rama, le roi puissant et bienveillant de l'Inde, dont le Ramayana chante les louanges. Le huitième Avatar est Krishna, le berger sacré dont l'enseignement est glorifié dans l'universelle Bhagavad Gita. Le neuvième Avatar, le Bienheureux Bouddha, est le grand Avatar annoncé par Vishnou comme le triomphe de la sagesse et la destruction des démons et des pécheurs par leur propre karma. Le dixième Avatar de Vishnou, qui ne s'est pas encore manifesté, est le futur Maitreya. Un grand cavalier, sauveur de l'humanité, l'Avatar Kalki, apparaîtra, chevauchant un

cheval blanc ; resplendissant, l'épée triomphante en main, il rétablira la loi pure de la vertu et de la justice sage sur la terre.

L'avènement de la resplendissante déesse du jour, Lakshmî, la fiancée de Vishnou, a toujours réjoui le cœur indien, tout autant que les sommets himalayens. Le deuxième Avatar de Vishnou, la Tortue bleue, a aidé au barattage du grand océan de l'espace, indiqué dans le Mahabharata, le Ramayana et les Puranas de Vishnou. Pour rendre leurs trésors perdus aux trois régions de la terre, de l'air et du ciel, Vishnou ordonna aux Dévas, fils du ciel, fils du feu, de se joindre aux Asouras sombres et démoniaques pour baratter l'océan cosmique afin de créer la mer de lait, ou Amrîta, le nectar de vie céleste. Les Dévas, dans une lueur éclatante, s'approchèrent des rives de la mer qui se mouvait comme les nuages resplendissants de l'automne. Et avec l'aide du Grand Un, ils déracinèrent la montagne sainte pour s'en servir comme bâton. Le grand serpent Ananpa s'offrit comme corde et le puissant Vishnou, prenant la forme d'une immense Tortue, servit de pivot. Les Dévas tenaient la queue du serpent et les Asouras approchèrent la tête ; et le grand barattage créateur commença. La première création de ce labeur tumultueux fut la vache divine, la fontaine de lait, présentée dans les Védas comme le nuage de pluie qui conquiert la sécheresse. Puis Varuni fut manifesté. Le rayonnement cristallisé de Vishnou. Puis, ce fut Purijara, source de fruits tout-célestes. Ensuite s'éleva la lune dont Siva prit possession. À ce moment, une conflagration, des vapeurs destructives, émises par ce procédé, engouffrèrent la terre et menacèrent l'univers entier. Alors Brahma, le créateur, se leva et enjoignit à Siva de manifester son pouvoir. Siva, se sacrifiant pour [28] l'amour de tous les êtres existants, avala le poison et devint Nilakanta, la gorge bleue. Puis apparut Dhanivantari portant la précieuse coupe d'Amrîta. Ecoutez et réjouissez-vous ! Après lui vint la radieuse Lakshmî elle-même. Rayonnante, entourée de ses serviteurs célestes, miroitant comme une chaîne de nuages lustrés. Au même moment, les nuages gris de la pluie, les puissants éléphants du ciel, déversèrent sur elle l'eau de leurs vases dorés. Amrîta fut manifestée et la lutte éternelle pour le trésor de l'univers commença. Les Dévas et les Asouras se heurtèrent dans la bataille, mais les Asouras furent vaincus et conduits à Batala, les replis lugubres de la terre. À nouveau vinrent la joie et le bonheur des trois mondes : la fête des dieux et des hommes.

\* \* \*

Lorsque vous escaladez les sommets de l'Himalaya et jetez un regard sur l'océan cosmique des nuages au-dessous, vous voyez les remparts d'interminables chaînes rocheuses et le collier de perles des petits nuages. Derrière eux marchent les éléphants gris du ciel, les lourds nuages de la mousson. Ce tableau cosmique ne vous remplit-il pas de la compréhension de quelque grande manifestation créatrice ? Le puissant serpent, en d'interminables spires, soutient la voie lactée. La tortue bleue du ciel et les étoiles sans nombre sont comme les trésors de diamants d'une victoire à venir. Vous vous remémorez les énormes mendangs des chaînes du Sikkim, avec leurs sièges de pierre utilisés par les grands ermites pour la méditation avant le lever du soleil. Le grand poète Milarepa connaissait la force de l'heure qui précède l'aube et, en ce moment impressionnant, son esprit fusionna avec le grand esprit du monde, dans une unité consciente.

Avant le lever du soleil il vient une brise, et la mer lactée ondule. Les Dévas brillants ont approché la queue du serpent, et le grand barattage a commencé ! Les nuages s'effondrent comme les murs fracassés d'une prison. En vérité, le dieu lumineux approche ! Mais que s'est-il passé ? Les neiges sont rouges comme le sang. Les nuages s'agglomèrent, formant un brouillard menaçant, et tout ce qui était autrefois resplendissant et beau devient dense, sombre, ensevelissant le sang de la bataille. Les Asouras et les Dévas luttent ; les vapeurs empoisonnées s'infiltrèrent partout. La création doit périr ! Mais Siva, se sacrifiant, [29] a consommé le poison qui menaçait de détruire le monde : lui, la grande gorge bleue. Lakshmî surgit de l'obscurité, portant le calice du nectar. Devant sa beauté rayonnante, tous les mauvais esprits de la nuit se dispersent. Une nouvelle énergie cosmique est manifestée dans le monde !

Où peut-on ressentir plus grande joie si ce n'est lorsque le soleil brille sur l'Himalaya ; lorsque le bleu est plus intense que le saphir ; lorsque, de loin, les glaciers scintillent comme d'incomparables gemmes. Toutes les religions, tous les enseignements sont synthétisés dans l'Himalaya. La vierge de l'aube, Ushas dans les anciens Védas, possède les mêmes nobles vertus que la joyeuse Lakshmî. On peut aussi distinguer la puissance qui vainc tout de Vishnou ! Autrefois, il était Narayana, l'être cosmique des profondeurs de la création. Finalement, on le voit comme le dieu du soleil et, devant son sourire, la grande déesse du bonheur sort de l'obscurité.

Et ne remarquons-nous pas aussi ce lien entre Lakshmî et Maya, la mère de Bouddha ? Tous les grands symboles, tous les héros semblent se rapprocher de l'Himalaya comme de l'autel le plus élevé où l'esprit humain

vient au plus près de la divinité. Les étoiles brillantes ne sont-elles pas plus proches lorsque vous êtes dans l'Himalaya ? Les trésors de la terre ne sont-ils pas évidents dans l'Himalaya ? Un simple sardar de votre caravane vous demande : "Mais qu'est-ce qui est caché derrière les puissantes montagnes ? Pourquoi les plus grands plateaux sont-ils justement dans l'Himalaya ? Des trésors doivent se trouver là !"

Sur les contreforts de l'Himalaya il y a plusieurs grottes et on dit que, de ces grottes, des passages souterrains mènent loin sous Kinchenjunga. Certains ont même vu la porte de pierre qui n'a jamais été ouverte parce que la date n'est pas encore arrivée. Les profonds passages mènent à la Vallée Splendide. Vous pouvez voir l'origine et la réalité de telles légendes lorsque vous êtes accoutumé aux formations insoupçonnées de la nature himalayenne, lorsque vous percevez personnellement combien proches sont les glaciers et la végétation luxuriante. L'hommage à Kinchenjunga de la part du simple peuple ne vous surprend pas car vous y voyez non pas une superstition, mais une page réelle d'un folklore poétique. Cette vénération populaire des beautés naturelles a sa contrepartie dans le noble cœur du voyageur sensible [30] qui, séduit par les inexprimables beautés d'ici, est toujours prêt à troquer sa vie citadine pour les sommets des montagnes. Pour lui, cette exaltation a presque le même sens que la danse conquérante des Gardiens des Montagnes et la troupe des archers qui restent vigilants, prêts à garder les beautés de Kinchenjunga.

Salut à Kinchenjunga l'inconquise !

*Talai-Pho-Brang, 1928. [31]*

## LE BOUDDHISME AU TIBET

Les ondes de l'intelligence humaine, de la foi et de la religion humaines sont un véritable océan de lumière, car on peut en observer les flux et les reflux. Il n'est pas décourageant de voir régresser l'esprit humain parce que, au même moment, dans une autre partie du monde, on peut le voir monter encore plus haut et atteindre de nouveaux sommets de la connaissance. Il en ressort que, si quelque chose régresse quelque part, nous savons qu'en même temps, ailleurs, la même substance a conquis de nouveaux espaces. Ceci est la vraie spirale de l'évolution.

Au cours des quatre dernières années et demi, nous avons visité toute une série de pays bouddhistes : nous avons admiré l'Inde avec ses lieux sacrés qui commémorent les pérégrinations personnelles du Bienheureux Bouddha, où les pensées les plus élevées et les créations artistiques les plus inspirées se sont répandues. Nous avons visité Ceylan. Nous avons entendu raconter de nombreux et beaux souvenirs sur Java et Bali. Nous avons senti combien de nouvelles découvertes pourraient encore être faites en ces lieux mémorables. Si Anuradhapura n'est qu'à peine explorée, alors Sarnath, site si important, cache encore de nombreuses reliques sous ses collines inviolées. Et les scènes de la naissance et du départ de Bouddha sont encore à découvrir dans les jungles où les racines puissantes enveloppent soigneusement les trésors.

Nous avons vu le Sikkim, terre des héros, terre des neiges les plus belles, où tant d'esprits remplis d'aspiration ont été élevés, où tant de grottes et de rochers sont enveloppés de souvenirs sacrés.

Nous avons traversé le Cachemire où le sol recèle de nombreux monuments, œuvres des disciples d'Asoka. Nous nous sommes réjouis des remarquables légendes du Ladakh, de sa fierté sacrée d'être le patrimoine de Gesser Khan, si souvent assimilé au Régent de Shambhala. Nous avons étudié les magnifiques images de Maitreya qui accordent au Ladakh leur bénédiction pour un avenir heureux. À Khotan, les sables couvrent les restes du bouddhisme et, malgré tout, en cet endroit [33] se trouve le grand Suburgan antique, l'espoir de tous les bouddhistes ; parce qu'en cet endroit l'Âge de Maitreya sera proclamé par une lumière mystérieuse sur l'antique Stûpa.

En approchant de Yarkend et de Kashgar, il nous semblait avoir voyagé loin du sentier du bouddhisme. Mais c'est justement à Kashgar que

vous pouvez voir le vieux Stûpa, comparable par sa grandeur à celui qu'Asoka érigea à Sarnath. Et dans la même région, entourées de mosquées et de cimetières musulmans, vous pouvez voir les entrées des grottes bouddhiques, aussi inapprochables que l'aire d'un aigle. Nous avons apprécié la visite des remarquables grottes-monastères du district du Kuchar, l'ancienne capitale des Tokhariens. Même si toutes les reliques ont été emportées et dispersées, le charme de ces constructions demeure et on sent que, dans les grottes souterraines, se cachent plusieurs autres reliques recouvertes par les soins du temps. Karashahr, la Ville Noire, capitale des Kalmouks, où le calice du Bouddha fut préservé après qu'il eut quitté Peshawar, offre de nombreuses marques du bouddhisme. Quoiqu'il s'agisse de lamaïsme, non pas de bouddhisme pur, vous pouvez sentir les effluves de la religion. Les Kalmouks rêvent de retrouver une fois de plus le calice du Bienheureux. On peut entendre la même croyance exprimée dans leurs monastères nomades, faits de yourtes transportables, sur les contreforts des "Monts Célestes", T'ien Shan. Les monts Altaï se sont identifiés au nom de Bouddha. On dit que le Bienheureux, après avoir visité Khotan, visita le grand Altaï, où se dresse la Biéloukha sacrée. Dans le territoire des Oïrates, le peuple nomade attend la Venue de Bouddha, le Burkhan Blanc, et sait que le Bienheureux Oïrate voyage déjà de par le monde, annonçant le grand Avènement.

Les Bouriaties et les deux Mongolies offrent un champ d'étude des plus remarquables. Nous y avons vérifié les légendes selon lesquelles le Régent de Shambhala aurait visité Erdeni-dzu sur l'Orkhon, et le monastère Narabanchi. Partout, ces légendes entourant les visitations passées et l'Avènement à venir sont de la plus haute signification pour la population. À Ulan Bator Khoto, les habitants projettent d'ériger un Dukhang dédié à Shambhala, où sera placée une représentation du Régent de Shambhala. La province de Kan Sou, avec ses grottes-temples qui font penser à Tun Huang, rappelle les jours florissants du [34] bouddhisme. Des images et des inscriptions inattendues se voient sur les rochers des environs du Nanshan. Quoique Tsaidam ne contienne que peu de monuments bouddhiques, les lamas de Tsaidam, sous l'influence du grand monastère de Koumboum, sont instruits et révèrent le nom de Tsong-kha-pa. Au Bouthan, d'après ce qu'on nous a dit, le bouddhisme, ou plutôt le lamaïsme, est dans les mains de quelques lamas érudits. La brillante réputation des érudits du bouddhisme en Birmanie, en Chine et spécialement au Japon, est bien connue.

On pourrait décrire séparément les détails concernant l'état du bouddhisme dans les pays qu'on vient de mentionner, tant le matériel est imposant. Pour le moment, il est plus important de décrire l'état du bouddhisme au Tibet parce que le Tibet a été considéré par plusieurs comme une citadelle du bouddhisme vivant. Et nombre d'Européens rêvent de trouver dans le Tibet moderne des possibilités de déterrer le véritable enseignement du Bouddha. Nous sommes entrés au Tibet avec les plus grands espoirs et les plus hautes attentes.

En 1923, on le sait, le Tashi-Lama fut forcé de quitter le Tibet. Les raisons qui ont motivé ce départ sans précédent restent obscures. On entend parler de mésentente entre lui et son corégent, le Dalai-Lama. On entend dire que le Tashi-Lama fut sévèrement critiqué par Lhassa à cause de sa bienveillance envers l'Occident. On entend dire que Shigatsé et Tashi lhunpo, par ordre de Lhassa, furent accablés de très lourdes taxes. On entend dire que ce départ inaccoutumé du Tashi-Lama était annoncé dans les vieilles prophéties. Et, avant son départ, le Tashi-Lama a ordonné que des fresques soient peintes dans son appartement personnel, avec des sujets symboliques révélant tout l'itinéraire de son départ prochain. Cet exode sans précédent suggère beaucoup de choses, mais on ne peut que conjecturer. De toute façon, le leader spirituel du Tibet ne pouvait plus longtemps endurer la réalité de la situation actuelle de son pays. Avec trois cents cavaliers, le révérend Tashi-Lama s'enfuit à travers le Chantang sauvage et impénétrable, poursuivi par plusieurs détachements militaires. Un groupe assez important d'abbés et de lamas cultivés suivirent le noble réfugié. Les détails de la fuite de ces dignes personnes ne manquent pas d'héroïsme. Jadis célébré, le Tashi lhunpo, monastère-résidence du Tashi-Lama, est maintenant abandonné au point qu'on ne peut le reconnaître [35]. Et, privé de son leader spirituel, le Tibet est devenu la proie des intrigues des partis lamaïstes rétrogrades. Par son départ, le Tashi-Lama révélait un esprit fort et une profonde compréhension de la situation du moment au Tibet. Dans différentes parties du Tibet, le peuple demande timidement : "Le Tashi-Lama reviendra-t-il ?" Il leur est difficile de rester privés de leur leader spirituel, dont le nom est empreint d'une vénération sincère.

Au cours de notre séjour au Tibet, en traversant plusieurs des provinces de ce pays, de l'extrême nord à l'extrême sud, nous avons rencontré des gens de différentes couches de la société, à commencer par les hauts fonctionnaires, favoris du Dalai-Lama, pour finir par les sombres

nomades sauvages. Je ne mentionnerai pas ici mes conclusions personnelles. Je ne répéterai que ce que racontent ouvertement les Tibétains, et je ne ferai mention que de ce que j'ai vu personnellement. Le lecteur pourra en tirer ses propres conclusions sur l'état de la religion au Tibet.

Le Tibet a été auréolé de la réputation de pays aux grands préceptes religieux, pays où tout s'appuie sur la religion. Voyons si le bouddhisme existe réellement à l'intérieur du Tibet ou si nous y trouvons plutôt des conceptions complexes. Au Tibet, il y a des disciples dévoués du véritable Sangha spirituel établi par le Bienheureux Bouddha. Comme dans les temps anciens, le Tibet est encore la scène d'une recherche sérieuse dans les écritures et dans la connaissance des forces naturelles.

Nous sommes réceptifs aux nobles légendes et contes de fées, mais la vie est la vie et nous devons l'envisager dans sa pleine réalité, reconnaissant le haut et le bas. Si nous voyons que les superstitieux sont terrorisés par des manifestations grossières, nous devons le signaler parce qu'un enseignement élevé n'a rien à voir avec le terrorisme et la superstition. À partir de ce que les Tibétains révèlent d'eux-mêmes, vous comprenez que les hauts enseignements du Bouddha, de ses disciples éclairés et des Mahatmas se trouvent en général hors les murs de Lhasa.

Observons plusieurs portraits de la réalité tibétaine contemporaine chez les lamas de la classe inférieure. Je serai photographe et vous serez juge : **[36]**

Nous avons ici des lamas qui calculent leurs affaires commerciales sur leurs rosaires sacrés, complètement absorbés par l'idée du profit. Bouddha a-t-il prescrit un tel usage des objets sacrés ? Cette coutume suggère les rites shamaniques inférieurs. Les moulins à prières tournent par la force de l'eau. Les moulins à vent et les mouvements d'horloge sont utilisés aux mêmes fins. De cette façon, les pèlerins indolents sont exemptés de toute dépense d'énergie. Ils s'amusent et tout doit fonctionner pour eux ! Est-il possible de relier cela à l'alliance du Bouddha ?

Certains lamas dénoncent l'assassinat des animaux ; mais dans les garde-manger du monastère sont empilées très haut les carcasses de moutons et de yaks, tués pour les besoins des moines. Mais comment causer la mort d'un animal sans pécher ? À nouveau, la loi du Bouddha est contournée. Les animaux choisis pour victimes sont conduits au bord des rochers, de sorte qu'ils se tuent en tombant.

On remarque que, dans les monastères, les lamas mongols obtiennent la plus haute considération. Nous avons demandé à un lama tibétain de haut rang de nous entretenir d'un sujet hautement métaphysique, qui aurait dû le toucher de près. Le lama s'esquiva : "Mais un homme ne peut tout lire !" Il est étrange de remarquer que les Mongols, même maintenant, font des pèlerinages au Tibet sans prendre conscience que leur potentiel spirituel est égal à celui des Tibétains. Même le nombre de caravanes commerciales qui font route vers le Tibet est devenu insignifiant. Pendant cinq mois, sur la principale route de commerce, nous n'avons vu que trois de ces caravanes.

On nous fait plusieurs offres étranges ! Un lama propose d'arrêter les nuages de neige et de faire fondre la neige. Ce phénomène météorologique est offert contre un honoraire très raisonnable : le tout pour deux dollars américains. Nous consentons. Le lama joue un air avec une flûte d'os, hurle ses conjurations. Mais il est un homme d'affaires et nous donne un reçu ostentatoire pour nos deux dollars. Nous le gardons à titre de curiosité unique. Que la neige continue à tomber et qu'il fasse un froid encore plus piquant n'a aucune importance. L'adepte du tantrisme n'est pas découragé. Il place une sorte de moulin à vent en papier au-dessus de sa tente noire et hurle dans une corne faite d'os humains toute la nuit durant... [37]

Dans un coin d'une échoppe est assis le propriétaire, un lama qui tourne laborieusement son moulin à prières. Plusieurs objets sacrés sont empilés avec ses marchandises. Sur les murs, des images de Shambhala et de Tsong-kha-pa. Et dans le coin opposé d'une pièce adjacente, on trouve de gros barils remplis du vin local fabriqué par le même lama pour intoxiquer son peuple. Les laïques aussi bien que les lamas boivent à l'excès. Et même des petits enfants demandent de l'argent pour du whisky, de sorte qu'on pourrait croire que le bouddhisme prescrit l'intempérance.

Certains lamas acceptent de transporter des charges par caravane puis les jettent sur la route, disant qu'ils ne sont pas responsables puisqu'ils sont lamas. Les mêmes lamas affirment que le Bouddha interdit le travail et l'agriculture, et qu'il interdit de mettre au jour les profondeurs de la terre. C'est une diffamation inventée de toutes pièces contre le Bouddha lui-même, qui a envoyé ses élèves travailler aux champs pour aider les villageois. Comme on l'indique dans les anciennes écritures, même un Boddhisattva doit avoir un métier. Le labeur était ainsi prôné par l'Instructeur, et ainsi le labeur et la connaissance sont-ils diffamés par des lamas incultes. Un autre portrait typique : un officier honoré de l'armée tibétaine qui a poursuivi le Tashi-Lama en 1923 assurait aux étrangers que les bouddhistes orientaux boivent et fument. Il répétait constamment qu'il était un homme religieux et fit savoir qu'il était disposé à transmettre à un monastère notre donation de trente-cinq dollars. Nous eûmes par la suite la preuve, de ce monastère, que ce véritable lamaïste n'avait transmis que dix dollars, gardant pour lui les vingt-cinq autres dollars. Lorsqu'il fut découvert, il refusa simplement d'envoyer les vingt-cinq dollars au monastère, répétant à nouveau qu'il était un homme religieux.

Un lama diplomate, confident intime du Dalai-Lama, entre en rage lorsqu'il apprend que nous avons donné cent narsangs à un monastère pour acheter de l'huile pour les lampes qui éclairent les images. Il dit : "Vous devez savoir que nos moines s'approprieront votre argent et n'allumeront jamais les lampes. Si vous désirez que les saintes images soient honorées par des lampions, vous ne devez acheter cette huile que de moi."

Un lama ayant rang d'abbé dit : "Nos moines sont sauvages. Vous avez vu des lamas dans le Sikkim ou au Ladakh, mais ne croyez pas [38] que nos lamas tibétains leur ressemblent." Le même lama nous a avertis que les moines nous lapideraient.

Un lama s'approche de votre tente, bat du tambour dans notre véhicule même, et ce jusqu'à ce que vous lui donniez une poignée de *sho* (argent tibétain). Mais dix minutes plus tard, croyant sans doute que vous avez déjà oublié son visage, il enlève une partie de son accoutrement et, avec le même sans-gêne, ne vous laisse pas plus de repos que vos *sho* n'ont assagi sa piété.

Au Tibet central, dans le district de Shekar, nombreux sont les lamas qui vous approchent, sans prières, mais avec un mot familier à tous ceux qui visitent les bazars. À votre étonnement, vous pouvez distinguer très

clairement le mot que prononce le mendiant du bazar : "Bakshish". Ce "Bakshish" sur les lèvres des lamas est déprimant. D'où vient cette multitude de gens gaspilleurs et oisifs ?

Les lamas, même dans la secte jaune, se marient parfois. Mais ils prétendent que si leurs services pour le Dalai-Lama sont de quelque valeur, alors Sa Sainteté consent à annuler le mariage et leur donne même de hautes fonctions. Nous fûmes choqués d'entendre que le peuple appelle son régent le "moine boutonneux". Les temples, le plus souvent, sentent mauvais et sont sales, et très près des murs on voit toutes sortes de marchandages et de corruptions. Combien isolés sont les quelques individus dignes dans ce marché de l'ignorance ! Combien de monastères sont en ruine ; combien de murs tombent déjà ! Vous sentez que ces anciens monastères et châteaux furent construits par un peuple très différent des Tibétains actuels. Les anciens rois du Tibet et le grand Dalai-Lama, le cinquième, se distinguaient par leur grande énergie, dont le Potala se porte témoin, seule structure imposante et significative du Tibet.

D'autres portraits de la réalité ! Le pieux serviteur du Dalai-Lama tomba malade sur la route et, par compassion, nous l'avons pris dans notre caravane. Avec beaucoup de soins et grâce à nos remèdes irremplaçables, nous l'avons emmené jusqu'au Tibet. Mais ici, immédiatement, il nous quitta et se dévoua "pieusement" à nous trahir. Quel précepte du lamaïsme a prescrit la trahison ?

Un général de lignée princière vous invite à son propre camp, vous envoie ses officiers spéciaux, accepte votre cadeau, fait la révérence [39] devant les objets sacrés et dit son rosaire avec zèle. Mais par la suite son officier de confiance vous fait savoir que le général a annoncé au gouvernement que vous êtes venu à lui de votre propre initiative, vous imposant à lui sans invitation.

Le chef d'un grand hameau demande la permission de retirer trois poils de la barbe de votre chameau ; ils possèdent une grande puissance magique ! Et il les couvra dans l'amulette "lamaïste" qu'il porte sur sa poitrine. Une tête de chameau mort est une chose très précieuse au Tibet. Les Tibétains paient jusqu'à vingt narsangs pour une tête : c'est à ce point que cet objet est nécessaire pour dire la bonne aventure.

Un lama, avec un air de grand mystère, offre de vous vendre des pilules miraculeuses. Elles ont un grand pouvoir et guérissent toutes les maladies. Lorsque vous ne semblez pas convaincu d'avoir besoin de cet

achat, le lama, comme s'il s'agissait de la plus haute référence, vous informe que la formule de ces pilules inclut les excréments de Sa Sainteté ou de quelque haut lama.

Puis, vient un habitant de Lhassa à l'air pieux, assistant d'un grand personnage, qui apporte une amulette à vendre. Cette amulette offre une protection totale contre les balles de fusil. L'amulette a un tel pouvoir que son coût atteint pas moins de trois cents roupies ! Il explique que l'amulette est garantie et bénie par un très haut lama. Puisqu'elle comporte une garantie de sécurité si complète, vous suggérez qu'il l'éprouve lui-même. Mais le religieux préfère réserver le test à une chèvre, tout en continuant à vous assurer du pouvoir total de l'amulette. Mais lorsque vous n'acceptez pas de permettre que la chèvre "soit le dindon", l'homme de Lhassa s'en va, très indigné.

Nous avons visité plusieurs monastères. Et nous avons aussi vu de nombreux lamas couverts de poussière, aussi noirs que le charbon. Lorsque vous voyez ces visages et ces bras, noirs et brillants comme s'ils étaient polis, sortir de guenilles rouges et sales, vous pouvez les assimiler à plusieurs choses, mais jamais au bouddhisme. Il semble impossible qu'ils puissent affirmer que Bouddha et Tsong-kha-pa ont prescrit cette absolue saleté.

Près d'un mendang sacré à demi couvert de dalles portant des inscriptions sacrées, la carcasse en décomposition d'un chien est étalée et [40] les inscriptions sont couvertes d'excréments humains. Jamais nous n'avons vu une telle pollution des stûpas ou des mendangs. Au Sikkim ou au Ladakh, même les plus anciens monuments religieux, quoiqu'ils ne soient plus en usage, ne sont jamais profanés de cette façon. Aucun étranger n'approche des monastères tibétains, alors vous pouvez être sûrs que seuls des religieux tibétains sont responsables de tels sacrilèges.

Il existe près de Lhassa un lieu recouvert de pierre, immense et plat, où les cadavres sont découpés et jetés aux oiseaux de proie, aux chiens et aux porcs. Il est coutume de se rouler nu dans ces restes de cadavres pour préserver sa santé. Personne ne peut expliquer d'où vient une si étrange croyance. Mais Tsibikoff, le Bouriate, dans son livre sur un pèlerinage au Tibet, assure ses lecteurs que Sa Sainteté le Dalai-Lama a accompli ce rituel absurde, imitant ainsi certains animaux. Je cite Tsibikoff pour cette information parce que je ne saurais prendre la responsabilité d'accuser le

Dalai-Lama d'un acte si contraire au bouddhisme ! Qu'est-ce que cela a à voir avec le bouddhisme ?

Parmi les nombreuses choses racontées par la population locale, on se souvient que la coutume de la polyandrie se pratique toujours, et pas seulement chez les fidèles de la "foi noire", le Win Po, mais aussi parmi les fidèles orthodoxes, les Geluk-pa. Lorsque vous leur demandez si les anciens livres mentionnent de telles coutumes, ils se contentent de sourire.

On dit aussi que la résidence d'été du Dalai-Lama à Norbuling, construite dans le style européen, a été démolie par ordre de Sa Sainteté et que, à sa place, un palais est maintenant en construction, le Potang, de style chinois. La rumeur court que, tandis que l'on bâtissait la maison européenne, des rites de magie noire furent accomplis et que, depuis, la chance a quitté le Tibet. On entend souvent parler aussi, à propos du comportement bizarre des fonctionnaires de Lhassa, de la chance qui a quitté le Tibet.

Mais n'oublions pas qu'une partie considérable de la population appartient à la secte Bôn-Po, celle de la "foi noire", qui rejette Bouddha en bloc et se réclame d'un protecteur et guide absolument exclusif. Ils considèrent ouvertement tous les bouddhistes comme des ennemis et reconnaissent le Dalai-Lama seulement en tant que régent civil sans pouvoir religieux. Ces gens sont très catégoriques et ne permettent pas [41] aux bouddhistes et aux lamaïstes d'entrer dans leurs temples. Dans leurs rituels, tout est inversé. Ils vénèrent des dieux mystérieux de la Svastika. Ils accomplissent leurs rituels lamaïques à l'envers, ne se considèrent pas Tibétains et se sont complètement isolés de Lhassa. Parmi eux, le type de shamanisme le plus inférieur, fait de sorcellerie et d'incantations malicieuses, se pratique. On pourrait se croire au Moyen-Âge. Mais le nom de Bouddha n'est pas protégé par Lhassa. Et les fonctionnaires de Lhassa ne protestent pas contre les incantations anti-bouddhistes. Hors cette secte innombrable, il existe un grand nombre de tribus sauvages parlant des dialectes spéciaux, quelquefois si différents qu'elles ne se comprennent pas mutuellement. Les nomades et les gens de la forêt pratiquent le fétichisme à son degré le plus inférieur et enduisent de graisse les pierres sacrificielles, avec le plein accord du gouvernement de Lhassa. Ils adorent les flèches de pierre et vénèrent les amulettes les plus absurdes. À ma grande surprise, j'ai vu une amulette autour du cou d'un tel individu et il me dit que le Dalai-Lama lui-même la lui avait donnée. Je n'en tirerai

aucune conclusion. L'ignorance de ce peuple sauvage est simplement effroyable.

Ainsi, éliminant toutes les conditions dangereuses et l'ignorance, nous voyons que les Enseignements supérieurs au Tibet ne sont l'objet d'une vénération consciente que de la part d'un petit nombre de personnes, dont plusieurs vivent dans des ermitages éloignés. Les Tibétains eux-mêmes disent que l'enseignement éclairé du Bouddha doit être purifié au Tibet ; il est nécessaire de soumettre les lamas à des examens d'État beaucoup plus sérieux et d'exclure ignorants et oisifs des monastères. Alors seulement les lamas seront rétablis comme hauts instructeurs du peuple.

Le Dalai-Lama, durant son règne exceptionnellement long, a-t-il jamais tenté de purifier l'enseignement encrassé par l'ignorance ? A-t-il tenté de rétablir l'austère discipline Vinaya du monastère original pour élever la compréhension du travail et expulser la superstition ? Nous n'avons pas entendu parler de telles tentatives. La religion ne peut être purifiée ni dans le secret ni par la peur, mais par des actes dignes et solennels. Naturellement, il ne faut pas oublier qu'il n'est pas simple pour le Dalai-Lama de faire quoi que ce soit pour la religion. Si vous pensez qu'un ordre du Dalai-Lama vaut quelque chose, hors les murs [42] de Lhasa, vous êtes dans l'erreur. Nous avons obtenu un passeport ostentatoire, prévoyant presque tout, du gouvernement du Dalai-Lama ; mais, sous nos propres yeux, les gens refusaient de répondre aux ordres de leur régent. "Nous ne connaissons pas Dêvachung (le gouvernement)", dit l'Aîné. Et les fonctionnaires des différents dzongs ne font qu'inventer des méthodes, chacun à sa façon, pour interpréter le texte du document en proportion de la générosité du cadeau auquel il fait allusion sans honte. Nous avons entendu dire comment des messagers délégués par le Dalai-Lama disparaissent en chemin. Nous avons vu comment les lettres adressées à Sa Sainteté sont déchirées et jetées sur la route. Très récemment, le gouvernement de Lhasa a mis sur le marché des objets sacrés qui appartenaient au Tashi-Lama. Les Tankas rares et anciens et d'autres images sacrées et bénies par des grands prêtres sont passés dans les mains des marchands. C'est ainsi que cette Bénédiction était considérée par un gouvernement qui se prétend religieux ! Le Maharajah du Sikkim nous parla avec grande tristesse de cet acte de barbarisme.

Les principes de vie sont déformés. Ce n'est pas nous, mais les Tibétains eux-mêmes qui le font remarquer. Ils comprennent que sans

relation avec d'autres pays, en l'absence d'un état d'esprit fort et authentique, le Tibet est exclu de l'évolution contemporaine.

Il est inconcevable d'imaginer à quel point les commandements donnés par le Bouddha et ses disciples les plus proches au Tibet ont souvent dégénéré. Nous nous rappelons des œuvres admirables, pleines de sagesse vitale, d'Asvaghosha et de Nagarjuna, les hymnes de l'ermite Milarépa et le canon d'Atîsha, et le grand homme d'Amdo, Tsong-kha-pa. Ces Gardiens de l'enseignement auraient-ils permis ici ces démonstrations impies ? Auraient-ils pu s'accommoder de ces mensonges, de ces traîtrises et de ces superstitions qui ont pénétré plusieurs classes de la société, spécialement la classe dirigeante ? Le docteur Waddell, dans son livre, relate comment, au cours de l'expédition britannique à Lhasa, en 1904, le gouvernement tibétain intimidait les Britanniques en prétendant que quarante mille hommes du Kham étaient impatients de se battre et que le gouvernement ne pouvait les contenir. Mais pas un seul guerrier ne s'est manifesté. Cette vantardise semble très caractéristique dans la bouche de certains fonctionnaires tibétains. [43]

Sir Charles Bell, dans son dictionnaire tibétain, donne des phrases telles que "ne ment pas" et puis "à nouveau, ne ment pas" et, encore, "ne ment pas sinon tu seras fouetté".

L'exagération atteint quelquefois un tel point qu'une lamentable hutte de terre battue, dans les documents tibétains officiels, est qualifiée de "majestueux palais blanc comme neige". La devise du gouvernement de Lhasa, imprimée même sur le *sho*, pauvre pièce de cuivre, proclame fièrement que le gouvernement béni est "vainqueur dans toutes les directions". À la base de telles vantardises se tient l'ignorance causée par l'isolement du monde entier. Les bouddhistes du Ladakh, du Sikkim et de Mongolie, qui se sont rapprochés du monde extérieur, manifestent une pensée beaucoup plus éclairée. L'ignorance donne naissance à la vantardise et l'éloge de soi-même au mensonge illimité.

Près d'endroits aussi sacrés que Kapilavastu, Kushinagara, Bodhigaya et Sarnath, où se déroula la vie du Bienheureux lui-même, près de l'Inde, avec sa grande sagesse védique, il ne devrait y avoir que des signes édifiants.

Ces vénérables lamas qui, au cours d'une vie illuminée de travail, suivent les préceptes du Bienheureux, ne prendront pas pour eux ce qui vient d'être dit ici. Ceci s'adresse aux fraudeurs ignorants et dangereux. Les

meilleurs lamas diront avec nous, au nom du véritable enseignement : "Va-t-en Shaman ! Tu n'as pas pris part à l'évolution. Le Bienheureux Bouddha te dénonce, Shaman ! Lève-toi, élève éclairé des véritables préceptes, parce que toi seul peut porter le nom de lama-instructeur du peuple. Seulement par l'apprentissage et le travail réaliseras-tu ce qu'est la connaissance, la vérité, le courage sans peur et la compassion."

Nous ne tirerons aucune conclusion générale. En fait, nous nous rappellerons toujours avec une joie spéciale ces heureuses manifestations que nous avons vues en chemin. Nous savons beaucoup de belles choses au sujet du Tashi-Lama. Je suis heureux de mentionner quelle vénération entoure son nom en Mongolie, en Chine et partout. Je me souviens de personnalités raffinées parmi les Hauts Lamas qui ont suivi le chef spirituel du Tibet dans sa fuite. On se rappelle le visage sympathique de l'abbé de Spitug ; le vieil abbé de Tashi-ding au Sikkim, [44] une image médiévale sculptée ; le lama mongol qui s'occupa à traduire l'algèbre ; l'abbé de Ghum, sincère et travailleur ; les Gelongs et les artistes de talent du Tashi lhunpo. C'est avec plaisir et satisfaction que nous nous souviendrons toujours de l'esprit élevé du Geshé-rinpoché du Chumbi. Mais toutes ces bonnes gens sont loin de Lhasa. Avec eux, comme il y a plusieurs années, nous pourrions nous rencontrer en toute confiance et amitié, et parler, dans la paix du crépuscule d'un soir dans les montagnes, des sujets les plus élevés.

Garder les préceptes du Bouddha impose une haute responsabilité. Dans la prédiction de l'avènement de Maitreya, qui approche, vous pouvez voir les progrès vers l'évolution créatrice. La grande idée de Shambhala oblige au travail éclairé et à une compréhension large. Est-il un endroit qui puisse contenir à la fois le shamanisme et le fétichisme les plus inférieurs avec cette compréhension élevée ? Le Lion-Sanghe sans peur combattait inlassablement la superstition et l'ignorance. Il aurait dépouillé tous les hypocrites des biens qu'ils se sont appropriés. Madame David-Neel, qui a passé plusieurs années au Tibet et près des frontières tibétaines, cite une prophétie tibétaine, qui doit venir bientôt, annonçant la purification de Lhasa de ses éléments empoisonnés. Nous avons eu l'occasion de nous convaincre qu'une telle croyance existe parmi les masses populaires qui, d'une façon bizarre mais très déterminée, se démarquent du gouvernement de Lhasa. Les Horpas, tribus des hautes terres du Tibet, nous demandent de ne pas les confondre avec les Tibétains de Lhasa. Les gens d'Amdo et les habitants du Kham insistent toujours

sur la distinction entre eux et ceux de Lhassa. Et, naturellement, les Mishimi et toutes sortes de tribus sauvages des forêts se croient très libres de toute influence de Lhassa. Tous ces gens, hors de Lhassa, parlent très ouvertement contre les fonctionnaires de Lhassa. Ils citent la prophétie selon laquelle un nouveau régent de Shambhala, avec d'innombrables guerriers, viendra, vaincra et établira la vertu dans la citadelle de Lhassa. Nous avons appris des mêmes gens que selon la prophétie, qui a son origine au monastère de Tanjyeling, le Dalai-Lama actuel est appelé "le treizième et le dernier". De certains monastères viennent les prophéties annonçant que le véritable enseignement quittera le Tibet pour retourner à Bodhigaya, d'où il provenait. [45]

Le Tibet se donne le titre d'héritage du Bouddha et de gardien du véritable enseignement. Ainsi, la responsabilité acceptée est grande. L'isolement et l'ignorance ont créé des préjugés : certains Tibétains haïssent les Chinois ; ils regardent de haut les gens du Ladakh, du Sikkim, du Bouthan. Les Tibétains ont peur des Anglais et des Russes. Ils ne font pas confiance aux Japonais et ne permettent pas aux bouddhistes japonais érudits de pénétrer dans leur pays. Ils se détournent des Musulmans ; ils ridiculisent les Bouriates en les surnommant "les bœufs" ; ils traitent les Kalmouks avec arrogance. Ils considèrent les Mongols comme leurs serfs. Ils haïssent les Hinayanas de Birmanie et de Ceylan. Ainsi, on perçoit une étrange mixture de haines humaines qui n'ont rien de commun avec l'enseignement pacifique et universel du Bouddha. Cette ignorance force les Tibétains à une hypocrisie apparente car, quoiqu'ils méprisent leurs voisins et tous les êtres du monde, ils n'hésitent pas à faire appel aux gens des nationalités énumérées s'ils peuvent en tirer des avantages. La lumière électrique et la machinerie occidentales sont actuellement temporairement interdites à Lhassa, mais certains Tibétains aiment beaucoup recevoir en cadeau tous les produits occidentaux.

En de telles circonstances, les populations ne peuvent plus en rester là. Les rébellions s'élèvent. Litang, Batang et les parties les plus fertiles du Tibet oriental sont à nouveau occupées par les Chinois. À l'automne 1927, il y eut un malentendu avec les gens du nord, de Hor. Présentement, une révolte fait rage au Tibet oriental. On dit que le gouverneur et cinq cents soldats ont été tués. Certains Tibétains nous ont dit que plusieurs lamas conduisent la rébellion. La flèche de la guerre, enveloppée dans de la soie rouge, signe particulier de mobilisation, a suivi notre caravane pendant plusieurs jours. Même dans un cas si spécial la population ne viendrait pas

en aide rapidement au gouvernement de Lhassa. Plutôt que d'envoyer un cavalier spécialement mandaté, ils ont préféré envoyer ce message urgent sur les yaks de la caravane d'un étranger qui ne parcourait que dix à quinze milles par jour. La puissante garnison de Shigatsé fut déplacée depuis Tingri et, à la frontière du Népal, la moitié des troupes fut prise.

Découvrir la vérité sur l'état actuel du Tibet dépendait naturellement d'une connaissance personnelle de la langue. Il n'est pas possible, [46] par l'intermédiaire des interprètes locaux, d'approcher l'arrangement complexe et sensible des strates religieuses. Mais nous fûmes chanceux dans la circonstance et nous pouvons donc parler de la réalité du Tibet ! Mon fils, George, a si bien maîtrisé la langue tibétaine que, selon les Tibétains eux-mêmes, il n'est dépassé que par Sir Charles Bell, qu'ils considèrent comme l'autorité en la matière. Grâce à cette sorte de relation personnelle avec le peuple, en véritable contact avec la vie, nous avons connu la vérité toute nue, sans ornement.

J'ai coutume d'envisager toutes les circonstances avec un œil tolérant. J'ai rassemblé avec sympathie tout ce que je pouvais trouver au Sikkim, au Ladakh et en Mongolie, qui avait de la valeur. Lorsque les grands enseignements sont avilis et qu'on profane une philosophie pure, il faut l'affirmer en toute justice et en toute franchise. Je ne parle pas dans le but d'attaquer les Tibétains. Je sais que les meilleurs Tibétains peuvent confirmer que tout ce que je dis ici est la vérité et est utile à la régénération prochaine du Tibet.

Certainement, comme dans tous les autres pays, deux consciences vivent au Tibet : l'une, illuminée, évoluée ; l'autre, sombre, est remplie de préjugés, hostile à la lumière. Mais en tant qu'amis nous souhaitons certainement que la première prenne le pas et que cette lumière guide le pays vers le seuil de merveilleux commandements, en vue de l'amélioration de la vie spirituelle. J'ai devant moi une image exquise du Cinquième Dalai-Lama. Rappelez-vous que ce bâtisseur pouvait amener le pays à s'élever aux plus hautes pages de l'histoire et du progrès. Il était si nécessaire à l'État que même sa mort fut temporairement cachée.

En ce moment, une conscience aussi illuminée et constructive est nécessaire au Tibet pour fortifier les grandes traditions du passé pour le bonheur du futur. Nous pouvons affirmer qu'intérieurement les Tibétains sont ouverts à la régénération Spirituelle.

Prévoyant le futur, le Bouddha dit : "L'enseignement est comme une flamme sur la torche, qui allume de nombreux feux ; on peut les utiliser pour faire à manger ou pour disperser les ténèbres. Mais la flamme de la torche reste immuablement embrasée." (Sutra 42)

Maintenant, au Ladakh et au Sikkim, les lamas éclairés érigent de grandes images de Maitreya comme symboles de l'approche de la nouvelle [47] ère. Eux, les solitaires, comprennent quelle purification et quelle résurrection il faut accomplir sans délai. Ils sont encore dignes des mots : "Que la lumière soit aussi ferme que le diamant ; aussi victorieuse que la bannière de l'Instructeur ; aussi puissante que l'aigle, et qu'elle dure éternellement."

*Kampa Dzong, 19 mai 1928. [48]*

## ART TIBÉTAÏN

La porte rouge, embrasée par l'or de ses parures, s'ouvre lentement. Dans la pénombre du Dukhang, la gigantesque image de Maitreya s'élève, majestueuse. À travers la patine veloutée du temps, on commence à discerner sur les murs les délicates silhouettes des images – toute une série de sobres Bodhisattvas, gardiens et protecteurs... Elles sont puissantes, esquissées d'une main ferme. Le temps a enrichi les couleurs et adouci le scintillement de l'or. Elles transmettent une impression inoubliable de joie exaltante !

L'entrée est bleu-blanc, comme la porcelaine chinoise antique. Il y a une porte minuscule et un seuil élevé. Comme les anciennes bannières des grandes batailles spirituelles, des rangées de Tankas pendent à la balustrade sculptée. De nombreuses peintures rutilent dans une variété multiforme de thèmes. Des cavaliers dorés et violets galopent sur un fond noir. Les filaments dorés des nuages et des édifices s'entrelacent pour former une volute d'une imagination inépuisable. Des ermites, domptant les éléments, y sont dessinés. Les Instructeurs font l'ascension de sentiers périlleux. Les forces noires sont humiliées. Des multitudes de personnages vertueux et d'autres de pécheurs se pressent autour des trônes des Bienheureux. Sur des khatiks blancs – foulards cérémoniaux – des voyageurs traversent les abysses de la vie. Et le Bienheureux Tathagâta, dans le cercle des Arhats élus, envoie Ses Bénédiction à ceux qui approchent et qui ne craignent pas la Grande Voie. Nous n'oublierons pas ce sanctuaire de précieuses bannières. Il nous remplira toujours de force, comme pour la bataille.

Il y a une autre entrée sculptée. Au-dessus de larges marches, en plein pouvoir, se tiennent les Dharma-Rajah – les Régents de toutes les terres. Ils gardent les portails de la grande Mère de Tout ce qui Est. Dukhar, l'omnisciente aux yeux multiples, entourée de Taras resplendissantes – ce sont les gardiennes dévouées de l'humanité. La surface en or n'a pas encore été complètement soumise par la noble couverture du temps. Mais l'humidité laisse déjà sa marque sur les murs. Bien au-dessus des Taras se trouve le Mandala de Shambhala. L'infatigable [49] régent Rigden-jyepo reste vigilant sur la tour, dans le cercle sacré des montagnes neigeuses. Les guerriers sont rassemblés. Nous n'oublierons pas ce grand symbole.

Maintenant nous sommes sur des cols de montagnes éloignées. Les neiges sont déjà proches. Sur ce sentier de l'antiquité apparaît une

gigantesque image de Maitreya sculptée sur un rocher, accordant ses bénédictions aux voyageurs. Ce n'est pas une main ordinaire qui a transformé la surface de ce rocher en cette image puissante et monumentale. Le feu de l'accomplissement, une force dans la touche et un labeur infatigable ont assigné des forces humaines à la création de cette image sur le sentier maintenant déserté. En vérité, elle est grande et significative par sa pensée et par son expression, et imposante de maîtrise artistique. Du grand art !

Les bannières noires et or sont d'origine chinoise. Les caractéristiques du dessin et de la composition sont apparemment des réminiscences de la Chine. Dukhar et des Taras – elles sont la Mère Kâlî de la Grande Inde et la Bienheureuse Kwan Yin de la blanche Chine ; elles sont venues de loin pour arriver à ce Dukhang tibétain. Maitreya rappelle le Bodhigaya de l'Inde. L'Image du Bienheureux entraîne vos pensées à Sarnath ; l'origine hindoue de l'image vous est même indiquée. Le puissant Maitreya fut sculptée sur le rocher par une main du sixième ou du septième siècle – une main qui connaissait la grande Inde. Vous vous rappelez la technique de la Trimourti d'Éléphanta. Vous vous transportez aux sculptures de Mathura, aux fresques d'Ajanta, aux contes de fées d'Ellora, aux ruines majestueuses d'Anuradhapura, aux masses pittoresques de Rangoon et Mandalay.

Tout ce que nous voyons dans les temples tibétains évoque inévitablement des réminiscences de l'Inde et de la Chine. Le courant de la chute rappelle sa source !

Quatre années d'errances parmi tous les pays bouddhistes ont permis d'accumuler de nombreuses impressions. De l'inoubliable conte de fées des grottes-temples d'Asie centrale aux dix mille Bouddhas récemment commandés par des bouddhistes de Mongolie à des manufactures polonaises (comme si l'Orient était devenu démuné à ce point !) ; des monastères appauvris comportant une yourte des steppes transportable, à la peinture de Shambhala que le lama errant emportait partout – nous avons tout vu. **[50]**

Naturellement, partout, nous avons été stupéfaits de la différence entre les images anciennes et modernes. La puissante conception des anciens temples, leur grandeur et leurs proportions, leur site minutieusement choisi et la somptuosité de leur construction, tout nous parle d'un état spirituel très différent chez leurs créateurs. En raison de leurs maigres proportions, du choix indifférent du site, de l'instabilité de la construction et des

ornements, les nouveaux temples tibétains laissent froid. Ceux qui ont vécu comme des aigles sur des rochers héroïques sont disparus. Les Tibétains eux-mêmes font ressortir les qualités de l'ouvrage ancien, et l'importance du site en rapport avec son antiquité. Il ne s'agit pas du mirage de l'antiquité ; c'est la simple réalité, et une différence évidente dans la qualité de la création.

Il est certain que le temps, avec ses accumulations inévitables, orne toutes choses. Nous savons combien les primitifs d'Italie, d'Espagne et des Pays-Bas ont été ennoblis par le temps. Les marchands perses étendent leurs tapis sous les pieds de la foule du bazar pour qu'ils acquièrent leur précieuse patine. Aussi pouvons-nous attribuer beaucoup de la séduction du Tibet ancien au charme conféré par le temps.

D'ailleurs, il est tout à fait évident que la maîtrise des anciens artistes du Tibet était plus raffinée, plus profonde. Leur effort spirituel leur donnait une inspiration qui a passé les limites du canon conventionnel mécanique.

Le Cinquième Dalai-Lama, dit le Grand, à qui l'on doit le Potala, la seule structure significative du Tibet, savait comment fortifier le nerf de l'esprit. Nombreux furent les Tashi-Lamas qui surent encourager le talent.

Il est significatif de remarquer comment, partout, le stimulus intérieur établit la qualité de la production. Il illumine ou éteint le feu de la création de toutes les productions d'une nation. La véritable histoire d'une nation pourrait être écrite à partir des monuments de sa création et de sa production. Maintenant, après le départ du Tashi-Lama, le Tibet est quelque peu diminué spirituellement et dans les expressions de son art.

Toute la littérature de l'enseignement bouddhique émanait de l'Inde et de la Chine. On souligne que les traductions tibétaines à partir du sanscrit sont stéréotypées en raison de la pauvreté d'expression [51] de la langue tibétaine, et qu'elles ne parviennent pas à exprimer plusieurs des subtilités issues de la sagesse de l'Inde.

Naturellement, en plus de son héritage indien et chinois, le Tibet possède des héritages plus anciens. Sur les rochers, nous avons trouvé de vieux dessins. Sortie de la vastitude de l'antiquité, la Svastika nous appelle – ce signe de la croix flamboyante de la vie. Depuis les temps des anciennes migrations, il reste au Tibet certaines formes typiques d'artisanat. Mais l'art de ces grands voyageurs est entièrement oublié des Tibétains modernes. Il est vrai que, encore aujourd'hui, les épées du Tibet

vous rappellent les tombes gothiques. Les fermoirs et les boucles vous révèlent les Goths et les Mains. On se rappelle l'information surprenante, que l'on trouve dans les chroniques des missionnaires catholiques, où l'on apprend que le site de Lhassa est quelque part appelé "Gotha". Dans le district trans-himalayen de Doring, nous avons trouvé une vieille boucle avec un aigle à deux têtes qui ressemblait beaucoup à nos découvertes des steppes du sud de la Russie et du nord du Caucase. Dans la même localité nous avons découvert d'anciennes tombes parfaitement semblables aux tombes de l'Altai, où sont passés les Goths.

Les femmes de ce district portent une coiffe qui a la forme du Kokoshnik – si typique des pays slaves de l'Europe. À quinze mille pieds d'altitude, nous avons aussi trouvé d'anciens sanctuaires de pierre semblables à ceux du culte druidique du Soleil – mais nous parlerons de ceci plus tard et en détail. Ainsi lorsque, complètement gelés, à Chunargen, nous avons appelé le Tibet, en plaisantant, la "Terre du Niebelungen", nous étions plus près de la vérité que nous n'aurions pu le prévoir. En raison de tout ce que le Tibet a assimilé et imité, il est réellement impossible de parler d'un art tibétain. Il est vraiment difficile de se rappeler de monuments d'architecture, de sculpture ou de peinture qui n'aient leur source dans les trésors raffinés de l'Inde et de la Chine.

N'oublions pas non plus l'influence technique du Népal sur le Tibet. Le Népal en soi n'a pas créé de formes originales et il fut nourri de l'influence de l'Inde. Dans ses peintures, le Népal ne se distingue pas, mais de bons travailleurs des métaux et de bons orfèvres ont, depuis les temps immémoriaux, apporté au Tibet une technique originale. [52]

J'ai justement devant moi deux excellentes images du Tibet ancien : l'image du Bouddha où vous discernez immédiatement le type hindou et l'influence hindoue. Une autre, de facture très raffinée, est une image du cinquième Dalai-Lama, surnommé, avec à propos, "le Grand". Cette image rappelle les œuvres chinoises raffinées et elle venait probablement de Derge. De nos jours, le Tibet ne produit plus d'images d'une telle perfection.

Les autorités disent que les meilleurs objets sino-tibétains se trouvent en Chine. Et c'est vrai. De même, les images népalo-tibétaines peuvent aisément, et avec justesse, être attribuées au Népal et à l'Inde.

Un jour, m'ayant entendu déclarer qu'il n'existait pas d'art tibétain original, un collectionneur s'inquiéta et me demanda s'il valait vraiment la

peine de collectionner l'art tibétain. Je lui répondis : "Naturellement que ça vaut la peine. Ce n'est certainement pas à cause du Tibet en soi que vous aimez et appréciez ces images. Que ce soit une main chinoise ou népalaise qui les ait exécutées, cela a-t-il une quelconque importance à vos yeux ? Vous êtes intéressé par les résultats de cet art. Que vous placiez l'objet dans la section chinoise ou dans la section népalo-indienne de votre collection n'a aucun effet sur les caractéristiques de l'œuvre et ça ne diminue pas la valeur du symbole iconographique."

Il s'ensuit qu'on observe le fait très curieux que, à certains égards, la Chine commence immédiatement à l'est de Lhassa ; tandis qu'à l'ouest, on trouve l'influence du Népal, quoique nous ayons remarqué, même dans certains monastères du Ladakh, des Tankas relativement récents et de signification et d'expression décidément chinoises. Il y a aussi beaucoup d'influence chinoise au Sikkim. En visitant les monastères, on rencontre souvent ces images chinoises typiques, en or sur fond noir, ainsi que des statues de lions et de dragons chinois. Dans les monastères du Sikkim, incidemment, on observe une coutume qui mérite certainement la louange. Aucun de leurs objets sacrés ne sont à vendre et ils sont tous répertoriés dans des inventaires spéciaux, ce qui indique déjà un certain degré de conscience culturelle. Au Tibet et dans les provinces chinoises occidentales, cette règle ne s'applique malheureusement pas encore.

Nous avons vu un cas intéressant d'influence occidentale au Tibet, où nous avons trouvé une pièce de monnaie bizarre, frappée à Unan, [53] représentant la reine Victoria dans des vêtements chinois. L'appréciation populaire des roupies d'argent indiennes produisit cette étrange imitation et l'on y voit l'influence unique de la reine Victoria à travers toute l'Asie.

Après avoir mentionné les arts interprétatifs tels que la peinture, la sculpture, les ouvrages de bois et de métal, on ne peut passer sous silence l'état de l'architecture tibétaine. On peut dire de l'architecture au Tibet à peu près la même chose que ce qu'on a dit des autres arts : elle est fondée sur l'architecture chinoise. Dans les anciennes constructions, on peut remarquer une solidité considérable et une certaine touche de fantaisie. À les regarder, on se surprend à penser qu'il ne serait pas difficile de meubler avec les plus récentes innovations des gratte-ciel américains ces monumentales structures à plusieurs étages ainsi que leurs saisissants balcons, leurs terrasses et leurs corniches. Mais cette qualité décorative frappante ne se trouve que dans les anciennes constructions, où de larges plans architecturaux acquièrent de merveilleuses proportions grâce à des

parures multicolores sophistiquées. Toutes les nouvelles maisons cependant, ayant perdu la grandeur qui était la marque des constructions anciennes, perdent aussi la finesse et la précision de l'œuvre d'art. Comme cela se produit souvent, une émulation mal dirigée de la "civilisation" détruit les parties les plus caractéristiques, et la maison tibétaine d'aujourd'hui ressemble plutôt à une boîte disgracieuse et mal construite.

En ce qui concerne les temples, il faut dire que les contributions volontaires sont devenues rares et que, alors que dans les anciens temples on peut voir une pièce d'or ouvré et des ornements finement ciselés, dans les temples plus récents on ne trouve que des images d'argile dorée de mauvaise qualité et des ouvrages sur bois pauvrement sculptés et couverts d'un mauvais étain.

On voit encore la curieuse poterie de style Tanagra qui, dans ses proportions, rappelle tant les antiques amphores. L'apparence des Tibétains maladroits et lourds d'aujourd'hui n'a rien en commun avec ces lignes fines et sophistiquées. Ces formes furent certainement créées dans le passé sous l'effet d'une psychologie différente.

On peut voir la même chose, aussi, lorsqu'on compare les nouvelles épées aux anciennes, ou les chapeaux modernes à l'héritage familial laissé par les grands-mères. [54]

Parmi les ouvrages et les ornements artistiques, les perles dites "dzi" tiennent une place très spéciale. Elles sont considérées comme des objets sacrés et plusieurs légendes et croyances se sont formées autour d'elles. Certains disent que ces pierres sont d'origine naturelle, comme l'onyx. D'autres disent qu'on les trouve dans les excréments des grues et aussi dans les bouses de yak. D'autres disent qu'on les trouve au cours des travaux des champs et qu'elles surgissent de l'herbe en émettant un craquement spécial. Et le peuple ajoute que si une dzi surgit quelque part, on peut habituellement en trouver d'autres à proximité.

En raison des particularités sacrées et secrètes des dzi, leur prix a monté jusqu'à mille cinq cents roupies, selon leurs propriétés. Une perle oblongue avec un œil est cotée très haut mais la dzi à neuf yeux est cotée encore plus haut. Pour quelque étrange raison, la dzi à sept yeux est totalement inconnue.

Naturellement, à cause de la grande valeur de la dzi, laquelle apporte santé, richesse et chance, plusieurs imitations sont apparues en Chine.

Mais les Tibétains et les habitants du Sikkim font aisément la différence entre elles et les anciennes. Incidemment, cela n'est pas très difficile car la dzi moderne est plus grossière et de forme plus effilée, et elle est dépourvue de cette transparence si typique des dzi anciennes.

Pour ce qui est des formes aux contours bien dessinés que l'on remarque sur les dzi, la possibilité que les dzi aient une origine minéralogique naturelle doit être absolument rejetée. Il s'agit là, naturellement, d'un ouvrage d'artisanat de temps très reculés. L'histoire qui veut que l'on découvre les dzi lors des travaux aux champs et qu'on en ramasse habituellement plusieurs au même endroit conduit à une conclusion identique. Une question reste sans réponse : d'où les dzi provenaient-elles, et quel peuple les a introduites au Tibet ?

Comme c'est la coutume dans plusieurs pays, des objets amenés dans un pays par des voyageurs étrangers sont considérés comme ayant une origine céleste et une signification sacrée leur est attachée. ... Peut-être l'excavation d'anciens lieux de sépulture du Tibet résoudrait-elle cette question que la littérature oublie presque totalement, mais à laquelle le Tibet attache une grande importance. Déjà, des prix sans précédent et des imitations spécialement dessinées indiquent quelle attention la population locale accorde aux perles dzi. [55]

Il est intéressant de relever, dans la tradition technique, des méthodes identiques à celles qui ont été appliquées pour les icônes peintes de l'époque médiévale, et que les peintres russes professionnels d'icônes rustiques utilisaient jusqu'à tout récemment. En observant le travail d'un lama peintre d'icônes, j'ai reconnu une méthode de travail tout à fait semblable à celle des peintres d'icônes russes provinciaux. Le bois et le canevas sont préparés de la même façon. La "levkas" – c'est à dire la craie et la colle – pour le fond est préparée de la même manière. Il en est de même pour la préparation du bois et de la toile, qui sont polis à l'aide d'une coquille ou d'une corne, et pour le pochoir qui est transféré et coloré avec des pinceaux très fins. La seule différence réside dans le fait que les peintres russes couvrent l'icône d'un vernis à l'huile. Ils gardent précieusement la formule de ce vernis et sont fiers de la durabilité de l'ouvrage. Les peintres d'icônes russes possèdent souvent des manuscrits traitant de la technique des icônes, qui sont quelquefois écrits dans un code symbolique secret. De tels manuscrits sont préservés dans les familles et transmis seulement de père en fils. Je n'ai jamais entendu parler de tels documents au Tibet. Une ressemblance de plus entre les peintres d'icônes

russes et tibétains : les deux chantent durant leur travail et, souvent, les peintres d'icônes russes entonnent les vieux cantiques qui parlent de Iosephat Tzarevitch, sans soupçonner qu'ils chantent le Bienheureux Bouddha. "Iosephat" est la prononciation altérée de "Bodhisattva".

La forte influence de la Chine sur l'art du Tibet se révèle à un autre détail. Les meilleurs peintres d'icônes tibétains viennent du Kham. Les meilleures images sont moulées dans le Derge où l'on trouve aussi la meilleure imprimerie. Les Tibétains eux-mêmes disent qu'ils ne peuvent imiter la perfection des ouvrages chinois. Le Maharajah du Sikkim possède un ensemble de Tankas très colorés, apparemment de qualité chinoise. La série vient certainement du Kham. De bons ouvrages existent aussi dans le Tashi lhunpo, comme il sied à la résidence de la tête spirituelle du Tibet.

On peut noter, cependant, plusieurs détails touchants de travail iconographique. Il nous reste encore l'intérêt de l'iconographie et du symbolisme des images ! L'étudier est hautement instructif. Vous pouvez découvrir de nombreuses lois occultes oubliées. Portez attention à la [56] façon dont les auras sont illustrées. Regardez les miroirs magiques. Étudiez la signification du cercle magique de Mandala de Norburinpoché. Mais les artistes contemporains connaissent moins ces lois. Le Kalachakra, rapporté de l'Inde par Atîsha, est répété sans qu'on l'applique à la vie. Mais "tout ce qui tombe ne se relèvera-t-il pas à nouveau ?" Il y aura, dans le futur, un nouveau peuple tibétain et un nouvel art tibétain. Mais quand et comment ?

"L'espace est rempli de feu. Déjà, l'éclair de l'Avatar Kalki – le Maitreya prédestiné – illumine l'horizon."

La régénération du Tibet viendra. Il y a eu des moments où, après des cataclysmes, la conscience fut éveillée et rendue à sa pleine vigueur par ces explosions des accumulations spirituelles. Des époques entières et vibrantes furent créées. Des gens peuvent encore stagner, dévorant de la viande crue, perdant leurs dents à cause du scorbut et d'une vie malsaine, et pourrissant dans des peaux sales remplies de germes. À Lhassa, il est temporairement interdit d'avoir des lumières électriques dans les rues. Les cinémas sont interdits. Dans tout le Tibet, on interdit aux laïques de couper leurs cheveux et on leur a de nouveau donné l'ordre de se vêtir de longs "khalats" et de porter des chaussures sino-tibétaines. Toutes ces marques extérieures ne sont pas prescrites par le Bienheureux. Parce que chaque

enseignement prévoit la possession de possibilités et le mouvement évolutif. Ces interdits tibétains révèlent la vénération machinale et superstitieuse du passé. Mais nous demandons : "Quel passé vénérez-vous ? Auquel de vos grands-pères rendez-vous hommage ?" En régressant, on peut revenir même aux sons inarticulés de ses ancêtres. Le passé est bon tant qu'il n'entrave pas le futur. Nous aimons et apprécions toute la beauté et tout le charme du passé. Nous confirmons que "sur les pierres du passé on peut ériger le seuil du futur". Mais esquissons, à partir des pierres, tous les majestueux progrès de la nouvelle beauté et de la nouvelle connaissance. Et qu'est-ce qui peut évoluer si le passé est mort et que le futur est interdit ?

\* \* \*

Mais d'où le Tibet recevra-t-il maintenant les enseignements ? Au milieu de la nuit, un lama entre dans la tente et, jetant un coup d'œil [57] inquiet alentour, parle de la purification de tout l'enseignement. De tels lamas ne vivent pas à Lhasa mais dans les hauteurs.

Des étendues désertiques, un cavalier arrive précipitamment, envoyé par des amis inconnus. Il murmure des conseils bienveillants, réarrange son kaftan tissé d'or et disparaît dans le clair-obscur du désert.

D'où viens-tu, messager ? D'où vient ton sourire ?

*Shekar Dzong, 1928* [58]

## LES VOILES DE LA MORT

Nombreux sont les voiles qui obscurcissent les pages de l'histoire. La poussière de la vie couvre bien des choses...

"Où est votre vieille *aya*, l'épouse du Lama Rouge, celle qui exécutait ses tâches avec tant de zèle, qui entrait dans la pièce silencieusement et la quittait aussi silencieusement ? Celle qui était si discrète, ne sachant que ce qu'il était de son devoir de savoir ?

– Elle est morte.

– Mais elle a toujours eu l'air si en santé ! Apparemment, elle ne buvait jamais et ne se laissait jamais aller.

– Non, elle a été empoisonnée !

– Mais comment pouvez-vous parler avec tant d'indifférence d'un crime si violent ? Comment est-ce arrivé ?

– Plusieurs sont empoisonnés ici. Cela ne nous surprend plus. Il peut y avoir eu plusieurs raisons. Peut-être en savait-elle plus qu'elle n'aurait dû. Peut-être a-t-elle provoqué la vengeance de quelqu'un sans le vouloir. Ou peut-être visitait-elle trop souvent sa parenté."

C'est avec une telle insouciance que le poison est considéré comme cause de décès en Orient.

Ts'ai-han-chen, notre vieux Chinois, devient très inquiet lorsque nous sommes invités chez l'Amban pour dîner. Il nous donne de nombreux conseils et termine finalement sur ces mots : "En définitive, il est préférable de ne pas manger là. Le Tao-tai est un méchant homme. Il n'est pas un fonctionnaire – ses actes sont ceux d'un assassin !

– Ainsi vous croyez qu'il nous empoisonnera ? demandons-nous.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit – mais il faut prendre toutes les précautions. Vous savez que lorsque le Gouverneur de la Province, le puissant Yan d'u-t'u, voulu se débarrasser de parents indésirables, il les invita à dîner. Derrière chaque invité se tenait un garde d'honneur. Lorsque le dîner fut presque terminé, cependant, le D'u-t'u lui-même tira sur son parent le plus proche et les gardes coupèrent les têtes des autres. [59]

– C'est le même D'u-t'u qui, désirant se débarrasser d'un fonctionnaire indésirable, lui donna une mission honorifique. Lorsque le fonctionnaire

eut pris la route, les gens de D'u-t'u l'assaillirent en un endroit éloigné et l'étouffèrent de façon très originale ; ils collèrent du papier sur tout son corps.

– Vous savez, continue Ts'ai-han-chen en souriant, D'u-t'u est des plus ingénieux. Il peut forcer un homme à confesser n'importe quoi. Une de ses méthodes les plus efficaces est de passer un crin de cheval d'un coin de l'œil à l'autre – ensuite ils commencent à le tirer de gauche à droite. Alors il serait préférable que vous évitiez de manger durant le dîner ; mieux vaut leur dire que votre constitution ne vous permet pas de manger une nourriture à laquelle vous n'êtes pas habitué."

Notre lama kalmouk nous fit aussi ses adieux en disant : "Je prierai pour vous – on ne sait jamais ce qui peut arriver au cours d'un dîner."

Les gens du pays savent tant d'histoires sur la trahison des fonctionnaires ; pour appuyer leurs dires, ils vous montreront en secret une photographie du Ti-taï crucifié, le haut commandant de Kashgar qui fut traîtreusement pris au piège par le cruel Tao-taï du Khotan. D'innombrables histoires de trahison et de poison enveloppent les vieilles cités.

Les Tibétains ont beaucoup appris au sujet des Ambans chinois. Un haut fonctionnaire tibétain dit : "Lorsqu'ils vous offrent du thé – attention. Dans une famille de notables, on m'offrit du thé ; mais j'ai de l'expérience et je remarquai que des bulles étranges montaient à la surface de la tasse. Il se trouve que je connais le poison qui produit cet effet – aussi j'évitai de boire."

Un autre Tibétain raconte comment un des hauts et dignes lamas fut presque empoisonné par des aliments qui lui avaient été donnés avec toutes les apparences de la plus grande vénération. Mais immédiatement, en les goûtant, il remarqua un goût étrange et n'avalait rien. Même s'il fut très malade, il échappa ainsi à la mort. On relate de nombreuses légendes au sujet de hauts lamas qui ont été empoisonnés et, même dans l'histoire des Dalai lamas, cette pratique est mentionnée plus d'une fois. Il est frappant d'entendre quelles étranges pratiques sont attribuées aux lamas. On dit que certains lamas devinrent des [60] esprits errants après la mort, utilisant une sorte de dague magique pour tuer même les innocents. Le fameux "Rollang" du Tibet, la résurrection des corps, est souvent associé aux noms des lamas.

Vous pouvez encore voir les ruines d'un monastère et entendre comment, durant les rites funéraires, un cadavre se raviva et, en furie, tua huit moines. Depuis ce temps, le monastère est désert. On dit qu'un cadavre peut être ramené à la vie s'il est frappé d'un coup fort et si on permet à une grande quantité de sang de sortir du corps.

On peut trouver diverses explications à ces histoires, mais elles sont notées et racontées très fréquemment.

Non seulement au Tibet, mais aussi au Népal, on raconte d'étranges histoires. Par exemple, on dit qu'aujourd'hui encore, au cours des funérailles du Maharajah, le haut prêtre le plus âgé doit manger un morceau de la chair du souverain décédé. Et comme récompense il reçoit le grand privilège d'être admis aux sphères célestes les plus élevées.

Parallèlement à ces étranges coutumes, on peut voir différents objets parfaitement adaptés pour l'empoisonnement. Par exemple, il y a des dagues et des flèches avec des dispositifs secrets spéciaux pour le poison. Un des objets favoris employés pour cette pratique est, naturellement, une bague avec un compartiment à poison. Il convient de mentionner les tissus empoisonnés.

La croyance la plus étrange qu'on rencontre ici est probablement celle qui veut que celui qui empoisonne un homme de haut rang reçoive toute la chance et les privilèges de sa victime. Où et comment une telle idée corrompue peut avoir eu son origine est impossible à imaginer. Dans la même ligne de pensée, on dit qu'il existe certaines familles qui collectionnent les formules secrètes de poisons spéciaux et dont les membres ont le privilège spécial d'être des empoisonneurs. Lorsqu'on entend parler des cas de certaines personnes qui périssent de maladies inconnues, on se demande si ces étranges coutumes ont été exercées sur les victimes.

Des Tibétains bienveillants vous conseillent de faire attention à la nourriture dans les maisons étrangères. Quelquefois, en signe de vénération spéciale, on envoie de la nourriture chez vous. Vous devez faire très attention. En fait, dans ce pays, il est préférable de toujours faire attention à la nourriture parce que, outre le poison délibérément envoyé, **[61]** on peut facilement recevoir de la nourriture pourrie. La viande séchée, souvent, n'est pas fraîche. Le maïs et l'orge peuvent être mélangés à de petites pierres et à toutes sortes de poussières. Le pain peut ne pas être bien cuit. Certains produits chinois en conserve peuvent être pourris, soit à

cause du long voyage, soit à cause d'un emballage laissant à désirer. Naturellement, il est entendu que le même plat est utilisé de toutes les façons imaginables et inimaginables. L'ignorance et la malpropreté ne sont pas de bons compagnons.

Je me souviens d'une occasion où plusieurs fonctionnaires ne prirent pas une miette de nourriture durant tout un dîner et une visite officiels. Ils justifiaient cela par une mauvaise santé. Peut-être désiraient-ils prolonger leur vie, ou peut-être se rappelaient-ils divers précédents – ou même leurs propres pratiques. Je me souviens aussi que, lorsque certaines offrandes d'honneur nous étaient apportées sous la forme de plats variés, même les plus simples demandaient, incrédules : "Allez-vous manger cela ?"

Mais tout ce poison physique n'est peut-être rien en comparaison de l'empoisonnement "spirituel". Tout le monde a entendu parler des effets de l'influence hypnotique. Il est impossible de contrôler les actes de mauvaise volonté ; toutes sortes de "suniums" sont fondés sur ce pouvoir de l'incantation. Les anciennes légendes des "térapias" sont corroborées même dans les temps modernes, et le "mauvais œil" est accrédité par les histoires de vengeance et de sort.

Ce meurtre ou cette blessure "psychique" est beaucoup plus ancien et plus répandu que l'empoisonnement réel. Par exemple, je me souviens d'une conversation dont je fus témoin, où l'une des personnes tenta ainsi de convaincre son interlocuteur : "Pourquoi n'engagez-vous pas un hypnotiseur pour votre plan ? Imaginez quelles possibilités vous seraient ouvertes pour aplanir les difficultés et diriger toutes choses !"

L'autre répliqua : "Si j'invite un hypnotiseur, il m'hypnotisera d'abord. Et alors je ne ferai pas ma volonté mais sa volonté à lui."

Combien d'hypnotiseurs inconscients sont à l'œuvre sur toute la terre, envoyant leurs pensées sur les courants de l'espace !

L'histoire a aussi connu plusieurs foules auto-hypnotisées travaillant avec enthousiasme à quelque véritable mouvement pour le bien commun. Mais il y a aussi eu de nombreux cas où une foule a travaillé [62] inconsciemment à la destruction. Seul un véritable épanouissement de l'Esprit peut nous assurer que la force psychique sera dirigée vers un but élevé et constructif.

Chez l'Occidental, dont les yeux glissent le plus souvent sur la surface, à la course et en vitesse, la fixation de l'œil n'atteint pas une grande intensité. Mais lorsqu'on examine les regards des gens en différents pays d'Asie, on remarque une force très différente dans l'effet de ces regards... Cela ne résulte pas d'une étude consciente mais c'est plutôt une caractéristique raciale. Comme un médecin me le disait : "Il semble que le cristallin de l'œil d'un Oriental soit placé un peu différemment du nôtre." Incidemment, on peut remarquer qu'un Oriental se rappellera de votre visage, même après une très longue absence, beaucoup plus rapidement que la plupart des gens en Occident. Je me souviens comment, après plusieurs années, des Orientaux nous reconnaissaient, nous replaçaient immédiatement, quoique notre rencontre ait eu lieu en des circonstances tout à fait différentes. Lorsque, à cette capacité naturelle, s'ajoutent un entraînement et un raffinement spéciaux des forces humaines intérieures, on peut comprendre à quels instruments puissants on a affaire.

Il y a quelque temps, j'ai parlé de l'histoire du Tashi-Lama durant sa visite en Inde. On lui demanda s'il possédait aucun pouvoir "surnaturel", mais pour toute réponse il sourit et resta silencieux. Peu après, cependant, au grand étonnement de toutes les personnes présentes, il disparut complètement. Mais à ce moment précis, un nouvel invité entra et contempla un spectacle étrange – le Tashi-Lama était assis exactement au même endroit, mais tout le monde le cherchait dans la plus grande agitation ! Des incidents presque identiques sont racontés au sujet de plusieurs hauts lamas et Yogis hindous. Et, par extension de ce pouvoir de suggestion, nous nous approchons de l'exemple de l'envoûtement d'animaux et on se souvient des plus grandes preuves de suggestion dans les histoires du mauvais œil, qui pouvait frapper même des tigres.

Dans les histoires de sorcellerie, très répandues sur la côte de Malabar, on peut entendre parler d'invocations appelant la maladie et même la mort sur les ennemis. L'invocation aura pour effet, sur une volonté faible, la dépression et la diminution de l'énergie psychique [63] plus souvent encore que la maladie. Involontairement, on se rappelle le vieil adage du

désert : "Si votre compagnon a les yeux croches, vous devriez aussi loucher."

Cet adage populaire exprime la croyance dans la nécessité d'être très prudent avec ses compagnons de voyage.

Naturellement, une fois le fonds naturel d'énergie psychique épuisé et, jusqu'à un certain point, perdu, apparaît cet allié des esprits mauvais, le poison. Côte à côte avec des histoires récentes sur les effets fatals de suggestions, on peut entendre quelque histoire convaincante racontant comment une personne fut empoisonnée par un poison rapide et une autre, par un poison lent. En même temps, comme on descend les flancs de l'Himalaya, on est étonné du grand nombre d'herbes et de fruits curatifs. Lorsqu'on voit comment la nature elle-même offre ce qu'elle a de mieux pour la guérison et pour le bonheur de l'humanité, toutes ces histoires de poison et de meurtre semblent n'être qu'un spectre lugubre dans les sombres passages des ruines. Et on sent que l'énergie psychique prophétisée par la sagesse ancienne sera à nouveau dirigée vers la vie et non vers la mort.

On nous parle de la nouvelle ère du feu de l'espace qui approche. Quelles nouvelles constructions apportera-t-elle dans notre réalité ? La puissance du feu peut détruire certains rochers, certaines îles, il est vrai, mais quelle force bienveillante sera attirée par cet élément purifiant !

Dans nos souvenirs personnels, les flammes des bûchers funéraires ont consumé de malheureuses veuves. Sur des murs, en Chine, nous avons lu des inscriptions qui disent : "Sur ce site, il est interdit de noyer les filles." On peut dresser un tableau des plus déprimants de ces faits du passé récent et même du présent. Mais à se souvenir du pire, nous érigeons souvent les murs les plus résistants, divisant le passé indésirable et le futur béni. On sait comment les ennemis, dans leur exagération, poussent les choses jusqu'à l'absurdité. Celui qui connaît les caractéristiques de ses ennemis ne les a jamais empoisonnés, parce que la vie elle-même – comme les plantes bénies des flancs de l'Himalaya – a fourni les herbes et les fruits curatifs et appelé l'humanité à l'étude éclairée et à la recherche incessante.

Et nous ne craignons pas de donner leur véritable nom aux actes de la plus grande faiblesse. Ceci n'est pas une condamnation impitoyable ; [64] c'est un acte imposé par la justice cosmique. Chaque faiblesse, lorsqu'on la reconnaît, est déjà mûre pour l'amélioration. L'obscurité se fond dans l'obscurité, mais chaque rayon de lumière est déjà un rayon de résurrection.

*Nagchu, 1927. [65]*

## OBSSESSION

"Je n'arrive pas encore à croire ce que vous me dites au sujet des obsessions. Elles peuvent n'être que le reflet du subconscient. Car n'entendons-nous pas tous parler, ne lisons-nous pas tous et ne voyons-nous pas tous toutes sortes de choses au cours de notre existence ? Ensuite, nous les oublions ; mais les fissures de notre cerveau retiennent ces faits de quelque façon et, plus tard, les ressortent de façon inattendue. Ils semblent alors nous être entièrement étrangers."

Ainsi me parlait un ami d'Urga. Fonctionnaire, il considérait le scepticisme comme la marque suprême de la dignité.

On ne doit jamais insister, jamais même tenter de convaincre. Souvent, il n'y a qu'à attirer l'attention sur un petit incident et, sur ce signe du sémaphore, tout le cours de la vie peut être changé. C'est pourquoi, sans qu'on insiste, notre ami fut informé de certains autres événements dont l'obsession constituait la trame sous-jacente. On lui parla du "Rollang" tibétain – la résurrection des morts. Mais, naturellement, le sceptique haussa les épaules ; il dédaigna d'en parler.

Nous lui parlâmes d'un incident aux États Unis où une personne très intelligente soutenait que son fiancé décédé avait pris possession d'elle et contrôlait toute sa vie, offrant ses conseils et lui donnant des ordres. En fait, son tourmenteur était tellement différent de sa propre conscience qu'il lui causait non seulement une indisposition psychique mais même de la douleur physique.

Notre sceptique répondit que les personnes ainsi "obsédées" pouvaient sans doute être trouvées à la douzaine dans nos asiles d'aliénés et que dans la pratique de la loi de tels incidents, montrant une conscience irresponsable, sont bien connus. Cependant, ceci ne le convainquit pas le moins du monde. Ensuite, nous lui avons dit que, selon les Chinois, le Tao-tai du Khotan était devenu obsédé par le Ti-tai qu'il avait lui-même tué. Que les Chinois soulignent que le meurtrier a maintenant adopté certaines habitudes caractéristiques du défunt et que même la face du meurtrier a changé de la façon la plus caractéristique et en peu de temps.

[67]

Le sceptique, encore une fois, haussa les épaules.

Plusieurs jours passèrent. Puis, un soir, notre sceptique vint nous voir, paraissant un peu étrange. Apparemment, quelque chose le rendait

perplexe et il semblait chercher une occasion de se vider le cœur. Finalement, il s'exclama :

"On écoute vos histoires – et ensuite toutes sortes de choses étranges commencent à se produire. Après notre dernière conversation concernant les gens "obsédés", comme vous les appelez, je me suis arrêté chez le photographe chinois. Il est marié à une femme bouriate très simple, très peu instruite. Je les connais depuis longtemps. J'ai remarqué que le Chinois était un peu triste, plutôt changé, alors je lui demandai s'il était malade.

""Non, répondit-il. Je vais bien – c'est ma femme. Ça va mal. Je ne sais pas comment la guérir. Récemment, elle a commencé à parler de choses des plus étranges ! Elle dit que quelqu'un a pris possession d'elle – pas une seule personne, mais deux à la fois. Dieu sait où elle prend ces mots étranges. Il semble que l'un d'eux se soit noyé. L'autre est mort d'avoir trop bu d'alcool. Je sais que de telles choses se produisent, parce que nous avons beaucoup de cas semblables chez nous, en Chine."

"Je lui demandai d'appeler sa femme. Elle entra. Elle a toujours été petite et frêle, mais maintenant elle était encore plus maigre. Vous savez, elle est une Bouriate très simple, complètement illettrée. Lorsqu'elle entra, son mari quitta la pièce. Je lui demandai : "Ne prendrez- vous pas le thé avec moi, aussi ?"

"– Non, répondit-elle, il m'interdit de boire le thé avec vous parce que vous ne croyez pas et que vous me voulez du mal. – Qui vous l'interdit ?, lui demandai-je. – Oh, c'est toujours lui, l'Allemand. – Quel Allemand ? Dites-moi d'où il vient.

"– Il y a quelque temps, commença-t-elle, un homme vint voir mon mari pour faire prendre sa photo. C'était un gros Allemand – peut-être l'avez-vous vu dans la rue ; il a une affaire quelconque. Ces deux-là étaient avec lui. Il est parti, mais les deux sont restés et se sont attachés à moi. L'un d'eux, Adolphe, était coolie après la guerre à Vladivostok. Il s'est noyé lors d'une sortie en bateau. Ils se sont battus. L'autre, Félix, est aussi un Allemand et il est toujours ivre et il blasphème terriblement !" [68]

"Et elle continua ainsi à me dire ce qu'ils la forçaient à faire, comment ils la forçaient à manger beaucoup de viande, crue surtout, parce qu'ils l'aimaient avec du sang. Ils lui ont aussi suggéré de boire du vin parce qu'ils aimaient beaucoup cela. L'un d'eux, l'ivrogne, lui murmure continuellement de se pendre ou de se couper la gorge et lui dit qu'ils pourraient alors l'aider à accomplir n'importe quoi.

"La Bouriate me parla des sortes de choses que les hommes lui disent. Ils semblent avoir beaucoup voyagé sur des bateaux, l'un d'eux surtout. Il doit avoir été marin. Pensez-y ! elle m'a donné les noms et les descriptions de villes dont elle ne pourrait avoir la moindre notion ! Ensuite, elle a parlé des navires en utilisant des termes techniques que seule une personne très familière avec la navigation pourrait connaître. Lorsque je la questionnai un peu plus en profondeur, elle ne put expliquer plusieurs des termes qu'elle utilisait, mais elle insista qu'elle les avait entendus des hommes. Je dois confesser que j'ai quitté le Chinois plutôt perplexe. C'est la première fois que j'entends parler de telles choses avec mes propres oreilles, et cela s'accorde parfaitement avec les choses que vous m'avez dites.

"Je dois confesser que j'avais un insatiable désir de retourner voir ces gens, aussi y suis-je allé aujourd'hui pour la deuxième fois. Lorsque je demandai au Chinois des nouvelles de sa femme, il agita ses mains en signe de désespoir et dit que les choses avaient empiré. Comme je lui demandais si je pouvais voir sa femme de nouveau, celle-ci entra dans la pièce : "Je ne peux pas rester ici avec vous, me dit-elle. Ils m'interdisent de rester ; ils disent que vous me voulez du mal. Ils veulent me voir heureuse et vous pouvez tout gâter. Parce que vous connaissez des gens qui peuvent les chasser." Elle quitta ensuite la pièce et son mari, agitant les mains encore une fois, grogna : "Mal, ça va très mal. Notre foyer sera détruit."

"Voyez-vous, je suis un homme de loi et j'aime donc que tout soit authentique. Je confesse que je n'ai pas cru les histoires que vous m'avez racontées la dernière fois, parce que rien de tel ne m'était jamais arrivé auparavant. Mais depuis, j'ai entendu et j'ai vu cette chose moi-même et je ne peux plus en douter, parce que je connais la femme depuis longtemps et qu'elle me laisse maintenant une impression très différente. [69]

"Elle ne fait pas que parler ou dire des absurdités comme dans les cas de paralysie ou les cas pathologiques du genre de ceux que j'ai souvent vus dans ma pratique. Non, dans ce cas je peux clairement voir quelque chose d'étranger, qui n'est pas d'elle, avec une psychologie arrêtée et

caractéristique. Car lorsqu'elle répète les phrases que le marin lui dicte, on sent distinctement là le discours d'un matelot, et d'un matelot d'il y a peu de temps, d'avant la guerre. Il en est de même du discours de l'autre homme, l'ivrogne ; c'est précisément celui des épaves humaines que la guerre a exilées dans la lointaine Sibérie.

"Au fait, demanda soudain le sceptique embarrassé, comment faire pour éloigner de telles obsessions ? Parce que lorsqu'elle a fait allusion à des gens que je connaissais, j'ai senti tout de suite qu'elle parlait de vous."

En riant, je fis remarquer au sceptique qu'il semblait que nous ayons échangé nos rôles et qu'il rirait probablement si je lui disais que dans de tels cas d'obsession, on met des morceaux de viande crue et saignante sur la table et qu'on verse ensuite des produits toxiques à l'odeur forte dans toute la pièce. Ensuite, tout le monde doit quitter la maison et la personne obsédée ne doit plus jamais y retourner. Naturellement, d'autres méthodes peuvent être utilisées.

Ceci me rappela un épisode curieux qui se produisit en Amérique, lorsque j'eus un désaccord sérieux avec les esprits. On m'avait demandé de regarder des peintures qui étaient censées avoir été exécutées par une femme obsédée. Jusque là, la femme ne connaissait rien de l'art et n'avait jamais touché un pinceau. Je vis une série d'étranges peintures, de toute évidence peintes avec différentes techniques et par différentes mains.

Sur une seule et même toile, on pouvait voir les techniques caractéristiques d'un impressionniste français à côté d'une technique japonaise tout aussi évidente. De plus, on trouvait là des temples égyptiens avec un tour tenant du romantisme allemand. Sur ce, je fis remarquer à l'artiste qu'il me semblait bizarre qu'une telle variété de styles soient utilisés ensemble et sur une même toile, sans aucune sorte de coordination. Mais l'artiste déclara que le tableau n'avait pas été peint de cette façon par accident, car les esprits qui l'avaient guidée étaient de différentes nationalités. J'observai alors que ce pot-pourri technique [70] n'apportait rien à l'ensemble du tableau. Sur ce, l'artiste réfléchit un long moment puis dit abruptement : "Ils le trouvent très bien tel qu'il est !" Je persistai dans mon opinion et les esprits, d'une manière très brusque et grossière, persistèrent dans leur propre souhait que le tableau reste tel quel. Il s'ensuivit une dispute avec les esprits qui se poursuivit avec une certaine vigueur...

"Je ne sais rien de votre incident américain, interrompit le sceptique. Mais après tout ce que j'ai vu et entendu, je le considère maintenant comme tout à fait possible. Mais je ne voudrais pas laisser la Bouriate dans son état présent. Je crois que je dois y retourner et tenter de prendre certaines mesures."

Je tentai d'expliquer au sceptique que, avec sa totale ignorance du sujet, il ne causerait que du tort à la femme et qu'il pouvait aisément la conduire au suicide ou à d'autres extrémités. Finalement, nous échangeâmes nos rôles complètement. Je tentai de dissuader mon ami de rendre toute autre visite au Chinois, tandis que lui, comme un ivrogne qui sent le vin, se mit à inventer ingénieusement toutes sortes de raisons de continuer cette aventure... Il était étrange de voir le vieil homme de loi, récemment si collet monté, tenter de trouver n'importe quelle histoire décemment possible pour se justifier, et montrer son besoin de continuer ses visites au Chinois. Naturellement, il n'oublia pas la pauvre science : il devait continuer ses expéditions au nom de la science ! C'était aussi au nom de la science que l'humanité devait être avertie. Mais derrière toutes ces importantes considérations, il se révélait très clairement un instinct soudainement éveillé à la connaissance des mondes invisibles.

L'épouse du sceptique, qui était aussi présente et qui m'avait auparavant soutenu, insistait maintenant de toutes ses forces pour que je dissuade son mari de faire cette expédition, car au cours des derniers jours il n'avait parlé que de la Bouriate et des Allemands. Finalement, celui qui, jusqu'à tout récemment, était un sceptique, donna sa promesse de laisser tomber l'affaire après que je l'aie assuré que s'il ne jetait qu'un coup d'œil autour de lui, il verrait bien d'autres choses beaucoup plus significatives.

En partant, il me suggéra soudain de l'accompagner juste une fois chez une sorcière mongole : "Vous savez, c'est la même femme qui a [71] prédit à Ungarn le jour de sa mort et tout son futur immédiat, prédiction qui fut accomplie exactement. Elle vit maintenant près d'ici."

Je refusai de rendre visite à la sorcière mais je me demande si le sceptique n'y est pas allé lui-même !

Comme toujours, une conversation inhabituelle ne se termine pas immédiatement. Le sceptique avait à peine quitté notre maison lorsque deux autres visiteurs se présentèrent. L'un d'eux, un Mongol de la région, un ancien officier, avait servi durant toute la guerre. La conversation s'amorça sur des sujets absolument sans rapport avec le précédent. Le

Mongol parlait de la richesse naturelle de la Mongolie, où les huiles minérales coulent à flots à travers le désert et où les rivières transportent un or inépuisable. Décrivant ensuite les districts riches en or, il ajouta, sur le même ton narratif : "Et ces Chinois assassinés ne nous permirent pas de dormir de tout le temps que nous fûmes dans les mines.

– Mais comment les morts pouvaient-ils perturber votre sommeil ?

– C'étaient les Chinois qui ont été assassinés durant les émeutes, après la guerre et la révolution.

– Mais voyons, comment des gens, tués il y a longtemps, peuvent-ils vous empêcher de dormir ?

– Précisément, en marchant partout, en parlant, en frappant sur leurs pipes pour les vider de leur cendre et en faisant s'entrechoquer la vaisselle.

– Vous blaguez certainement.

– Non, fut la réponse sérieuse. Nous ne pouvions pas les voir mais, tout au long de la nuit, nous pouvions les entendre. Nombre d'entre eux avaient été tués là et, comme on dit, ils furent assassinés sans s'en rendre compte. Ils allèrent au lit bien tranquillement cette nuit-là, sans soupçonner une attaque. C'est toujours ainsi : des gens qui sont tués sans s'en rendre compte ne peuvent abandonner leurs habitudes quotidiennes. Les Chinois, en particulier, sont comme cela. Ils aiment leur terre et leur maison. Et lorsque les gens sont attachés à leurs possessions terrestres, il est toujours difficile pour eux de les laisser derrière." Ainsi parlait sérieusement le Mongol.

L'officier qui avait jusque-là été silencieux ajouta alors : "Oui, cela se produit souvent avec les Chinois. À Mukden, il y a une vieille maison [72] où personne ne veut vivre. Un Chinois y fut tué, et il ne laisse personne en paix. Chaque nuit, il hurle comme si on le tuait à nouveau. Nous voulions vérifier cette rumeur et nous y allâmes et y passâmes la nuit. Mais vers une heure du matin, nous avons vu une brillante sphère bleue descendre de l'étage supérieur en suivant la rampe de l'escalier. Cela fut suffisant pour nous, je l'admets, et nous avons plié bagage.

"Mais maintenant je me souviens d'un autre cas qui s'est produit durant la guerre près de la frontière prussienne. Tout le personnel s'était arrêté pour la nuit dans une petite hutte. À minuit, nous nous sommes tous soudainement réveillés, chacun criant quelque chose au sujet des chevaux. Un homme cria : "Qui a fait entrer les chevaux ici !" Un autre rugit :

"Regardez les chevaux qui s'en vont !" Je m'éveillai aussi et, dans l'obscurité, je vis des chevaux passer tout près de moi en un éclair, hennissant comme s'ils avaient peur. Les gardes postés à l'extérieur n'avaient rien entendu. Mais au matin, nous avons découvert qu'un obus avait fait sauter notre troupeau de chevaux."

Le Mongol s'anima et confirma cela : "J'ai aussi entendu parler d'animaux invisibles. C'était dans la yourte de notre Shaman-sorcier. Le Shaman invoqua les pouvoirs élémentaires inférieurs et nous pûmes tous entendre le galop et les hennissements de troupeaux entiers de chevaux ; nous pûmes entendre le bruissement d'une volée entière d'aigles et le sifflement d'innombrables serpents, à l'intérieur même de la yourte... vous devriez parler à notre ministre de la guerre. Il est un diseur de bonne aventure et il pourrait vous raconter d'innombrables choses insoupçonnées.

Mais pourquoi croyez-vous qu'elles soient insoupçonnées ?

Eh bien... j'ai pris l'habitude de croire que tous les étrangers considèrent les événements qui nous sont familiers comme des plus étranges..."

*Ulan Bator Khoto, 1927. [73]*

## GENGIS-KHAN

### — Un chant

Lorsque Gengis-Khan naquit, sa mère n'était plus une favorite du Khan et, par conséquent, l'enfant ne trouva aucun amour dans le cœur de son père, qui l'envoya dans un domaine lointain. Là, une fois devenu homme, Gengis-Khan rassembla autour de lui d'autres hommes qui avaient été mal aimés et commença à vivre une vie sans but. Il s'empara d'armes et d'esclaves, partit à la chasse et n'envoya aucune nouvelle de lui à son père, le Khan.

Un jour, peut-être ivre de kumiss, Gengis-Khan fit avec ses amis un pacte selon lequel ils le suivraient en toutes choses jusqu'à ce que la mort les sépare. Puis, il ordonna qu'on fabrique une flèche sifflante et commanda à ses serviteurs de faire sortir les chevaux. Ils se mirent en selle – et c'est ainsi que Gengis-Khan commença son œuvre.

Il chevaucha jusque dans les steppes et s'approcha de ses troupeaux de chevaux. Soudain, il décocha sa flèche sifflante, touchant son meilleur, son plus agile cheval. Un cheval est un trésor pour les Tartares. Certains de ses amis hésitaient à tuer leurs chevaux et ils furent décapités.

Une fois de plus, Gengis-Khan alla dans les steppes et, à nouveau, décocha sa flèche sifflante. Cette fois, il atteint une de ses femmes. Tous ne voulaient pas suivre son exemple. Alors ceux qui avaient peur furent immédiatement décapités. Les amis étaient effrayés. Mais ils étaient liés par serment et devaient le suivre jusqu'à la mort. Vraiment intelligent, ce Gengis-Khan.

Gengis-Khan chevaucha ensuite vers les troupeaux de chevaux de son père. Il lança sa flèche sifflante dans le cœur du cheval de son père et tous ses amis firent de même. Ainsi Gengis-Khan avait préparé ses amis à travailler avec lui et avait éprouvé ses hommes. Non pas aimé, mais craint, était Gengis-Khan ! Vraiment intelligent, ce Gengis-Khan ! [75]

Un jour, Gengis-Khan planifia de grands exploits. Il chevaucha jusqu'au camp de son père et envoya une flèche sifflante dans le cœur de son père. Tous les amis de Gengis-Khan suivirent son exemple. Le vieux Khan fut tué par tout le monde ! Et Gengis-Khan devint le Khan de la Grande Horde. Vraiment intelligent, ce Gengis-Khan !

Les khans de l'Empire Voisin étaient mécontents de Gengis-Khan. Ils considéraient le jeune homme avec dédain et envoyèrent un messager arrogant exiger tous ses meilleurs chevaux, toutes les armes serties de pierres précieuses et ornées d'or – tous les trésors du Khan. Entendant ces exigences, Gengis-Khan s'inclina devant le messager.

Puis Gengis-Khan convoqua tous ses hommes à un conseil. Ses conseillers se disputèrent en vociférant : il était impossible de se battre sans chevaux. Et tout ce qu'on lui demandait, Gengis-Khan l'envoya aux khans voisins. Vraiment astucieux, ce Gengis-Khan !

Gonflés d'orgueil, les khans de l'Empire Voisin exigeaient maintenant que toutes les femmes de Gengis leur soient envoyées. Les conseillers protestèrent avec force, ils avaient pitié des femmes du Khan et menacèrent de commencer la guerre. De nouveau, Gengis-Khan congédia ses conseillers et envoya toutes ses femmes à l'Empire Voisin. Vraiment astucieux, ce Gengis-Khan !

Les khans de l'Empire Voisin étaient fiers au-delà de toute mesure. Ils considéraient les hommes de Gengis-Khan comme des mauviettes ; ils insultaient et abusaient le peuple de la Grande Horde ; et, dans leur orgueil, ils retirèrent les gardes de la frontière. Les khans s'amusaient avec les femmes de Gengis et enfourchaient ses chevaux pendant que la colère contre eux grandissait au sein de la Grande Horde.

Soudain, Gengis-Khan se leva une nuit, ordonna à ses hommes de le suivre à cheval et attaqua les khans de l'Empire Voisin, faisant prisonniers tous leurs gens. Il reprit tous les trésors, les armes et les chevaux ; il reprit toutes ses femmes.

La victoire de Gengis-Khan fut louée par ses conseillers. Et Gengis-Khan dit à son fils aîné, Otokay : "Apprends comment rendre les gens fiers, et la fierté les rendra stupides. Alors tu t'en rendras maître !" À travers toute la Grande Horde on louangeait le Khan. Vraiment intelligent, ce Gengis-Khan ! **[76]**

Et Gengis-Khan enjoignit à la Grande Horde de garder éternellement ces préceptes : "Qui convoite une épouse – sera décapité. Qui blasphème – sera décapité. Qui s'approprie le bien des autres – sera décapité. Qui assassine un homme paisible – sera décapité. Qui passe à l'ennemi – sera décapité." Ainsi, Gengis-Khan avait prévu un jugement pour chacun.

Bientôt, le nom de Gengis-Khan fut honoré partout. Tous les princes craignaient Gengis-Khan. La richesse de la Grande Horde s'accrut comme jamais auparavant. Chaque homme avait plusieurs femmes. Ils se vêtaient de soie et mangeaient et buvaient extrêmement bien. Vraiment, toujours intelligent, ce Gengis-Khan !

Gengis-Khan voyait loin. Il ordonna à ses amis de déchirer les vêtements de soie, de feindre qu'ils étaient malades d'avoir trop bien mangé. Que les gens, comme avant, boivent du lait ; qu'ils revêtent des peaux comme avant ; de sorte que la Grande Horde ne faiblisse pas ! Vraiment intelligent, notre Gengis-Khan !

La Grande Horde était toujours prête au combat. Et Gengis-Khan la conduisait soudainement dans les steppes. Il conquiert toutes les steppes du Taourmen. Il prit possession de tous les déserts de Mongolie. Il vainquit toute la Chine et le Tibet. Il saisit toute la terre de la Mer Rouge à la Mer Caspienne. Ainsi était Gengis-Khan ! [77]

## LAKSHMÎ LA VICTORIEUSE

À l'est de la montagne Zent-Lhamo, dans un jardin resplendissant, vit Lakshmî la Bienheureuse, Déesse du Bonheur. Par un labeur incessant elle embellit ses sept voiles de paix. Ceci est connu de tous les hommes. Tous les hommes rendent hommage à la Déesse Lakshmî !

Mais tous craignent sa sœur, Siva Tandava. Elle, la Déesse de la Destruction, est remplie de malice, terrible et destructrice.

De derrière les montagnes vint Siva Tandava en personne. La terrible alla directement vers la demeure de Lakshmî. La terrible déesse approcha avec précaution du palais de la Lumière et, baissant la voix, elle appela Lakshmî.

Lakshmî laissa tomber ses précieux voiles et s'avança vers elle. Et derrière elle marchaient ses vierges à l'ample poitrine et aux cuisses rondes.

Lakshmî, en marchant, dévoilait son corps. Grands étaient ses yeux, sa chevelure était foncée. Ses bracelets étaient dorés. Ses nombreux colliers étaient de perles. Les ongles de Lakshmî avaient la couleur de l'ambre. Sur sa poitrine et ses épaules, et sur son abdomen, et jusqu'à ses pieds, on versait des onguents d'herbes sacrées spéciales. Lakshmî et ses vierges sont d'une pureté aussi étincelante que les images du Temple de Mathura après la tempête.

Mais toute vertu fut frappée à la vue de la redoutable Siva Tandava, tant elle était terrifiante même dans son apparente humilité. De sa mâchoire canine sortaient des crocs menaçants. Son corps était si rouge et si effrontément hirsute qu'il était indécent de le regarder. Même les bracelets de rubis rouge sang ne pouvaient embellir Siva Tandava. On pouvait même la prendre pour un homme.

La Terrible parla :

"Salut à toi, Lakshmî, la vertueuse, ma proche parente ! Beaucoup de bonheur et de bien-être tu as créés. C'est même avec trop de zèle que tu as accompli ton travail. Tu ornes les temples d'or. Tu enrichis la terre de jardins. Toi, Protectrice de la Beauté ! [79]

"Tu as créé le riche et le généreux. Tu as créé le pauvre, démuné mais joyeux. Tu as ordonné un commerce paisible. Tu as planté parmi les hommes tous les liens dits bienveillants. Tu as conçu pour l'homme de

joyeuses et fragiles distinctions. Tu as rempli le cœur des gens avec la joyeuse réalisation de leur supériorité et de leur fierté. Tu es généreuse !

"Tes vierges sont tendres et caressantes. Tes jeunes gens sont forts et ambitieux. Joyeusement, le peuple crée à sa propre ressemblance. Les gens oublient le changement et la destruction. Salut à Toi !

"Tu observes calmement la procession humaine. Et il ne Te reste pas grand chose à faire ! Je m'inquiète de Toi, ma proche parente ! Sans travail, sans inquiétude, Ton corps deviendra lourd. Et les perles précieuses perdront sur lui leur éclat. Ta face brillera et tes beaux yeux deviendront bovins.

"Alors le peuple oubliera de T'apporter d'agréables offrandes. Ils n'apporteront plus de fleurs sacrées. Et tu ne Te trouveras plus de travailleurs excellents. Et tous les desseins sacrés seront embrouillés. Le peuple ne peut rester inactif. Je suis là, très inquiète à ton sujet, Lakshmî, ma proche parente !

"Pendant de longues nuits j'ai conçu un ouvrage pour Toi. Nous sommes parentes. Ne porte pas attention à l'extérieur. Il m'est difficile d'attendre la lente destruction du temps. Unissons-nous et annihilons toutes les structures humaines. Démolissons toutes les joies humaines. Expulsons toutes les assises accumulées par les hommes. Ne sois pas si sûre que le peuple Te suivra. Le peuple perçoit à peine les frontières.

"Déchire Tes sept voiles de paix. Et alors je me réjouirai et j'accomplirai immédiatement ma tâche, de sorte que tu pourras T'enflammer de zèle et de création. Et à nouveau, Tu jetteras des larmes de sympathie sur les hommes, et à nouveau Tu pourras tisser encore plus de voiles ornementaux pour Toi-même. Tu créeras des ornements encore plus riches. Toi, la Dispensatrice inépuisable ! À nouveau, le peuple Te cherchera.

"Une fois de plus humiliés, ils accepteront Tes dons avec gratitude. Tu concevras pour les hommes tant de nouvelles petites conditions et tant d'inventions futiles que même le plus fou se croira intelligent et important. Je ne crains pas la malédiction des humains et je perçois déjà les larmes joyeuses que les hommes T'offriront ! **[80]**

"Réfléchis bien, Lakshmî, ma proche parente ! Mes pensées sont utiles pour Toi et pour moi, Ta sœur, elles sont remplies de joie.

Elle très astucieuse, Siva Tandava. Pensez-y seulement ! Elle a rappelé les guerres et les misères humaines du passé. Pensez-y seulement ! À nouveau, elle désire invoquer sur la terre la destruction par le mal. Pensez-y seulement ! Quelles notions maléfiques se sont réveillées dans ce cerveau malicieux.

Mais Lakshmî ne dit pas un mot en réponse. Silencieusement, d'un seul geste, elle rejeta le méchant projet de Siva Tandava.

Alors à nouveau la Déesse du mal, des menaces toutes prêtes et aiguisant ses crocs, oublieuse de toutes ses approches bienveillantes, commença :

"Tu es folle, Lakshmî ! Tu t'entoures de ces brodeuses paisibles. Elles chérissent les petits murs de leurs misérables foyers. Penchées sur leurs desseins terrestres, elles oublient de regarder les étoiles. Elles oublient la menaçante conjonction des étoiles. Les gens ne peuvent saisir ce qui vient dans la paix. Ils révèrent le tonnerre et l'éclair.

"Tes vieux autels sont couverts de graisse fétide. Ta beauté ne saurait résider dans la poussière des vieilles maisons. Les meilleurs projets sont détruits par le temps et le meilleur modèle est couvert de moisissures. Suis-moi ! Je Te montrerai un tel cœur de suffisance que Ta sagesse en sera confondue !"

Ce sont là les choses effrayantes que proféra Siva Tandava. Et des tremblements de terre percèrent la terre de leurs convulsions. Et des îles coulèrent au fond des océans. Et de nouvelles montagnes s'élevèrent. Mais Lakshmî rejeta toutes les offres de Siva Tandava.

La Bienheureuse Déesse répondit : "Pour te donner à toi seule de la joie et à tous les hommes de la douleur, je ne déchirerai pas mes voiles. Avec un tissu délicat, j'exalterai l'humanité. Je rassemblerai d'excellents travailleurs parmi tous les cœurs nobles. Je broderai de nouveaux signes sur mes voiles ! Les plus beaux, les plus précieux, les plus puissants. Et par ces signes, par les images des bêtes et des oiseaux les plus nobles, par les formes des fleurs enflammées et des herbes curatives, j'enverrai dans le cœur des gens mes invocations les plus bienveillantes. J'évoquerai de l'abysse le plus grand feu créateur. Et avec un rempart de flammes, je sauvegarderai les efforts lumineux de l'Esprit." **[81]**

Ainsi ordonna Lakshmî.

Du Jardin resplendissant sortit Siva Tandava, défaite. Réjouissez-vous, peuple !

Maintenant, dans un courroux violent, Siva Tandava attend la lente destruction du temps. Avec une colère incalculable, elle écrase parfois la terre et alors des hordes de gens périssent. Mais Lakshmî, toujours à temps, étend ses voiles bénis. Et sur les cendres de ceux qui ont péri, les hommes se rassembleront de nouveau.

Ils feront une procession solennelle.

La vertueuse Lakshmî orne ses voiles des nouveaux signes sacrés. Et de l'espace, elle allume un nouveau Feu. **[82]**

## LES FRONTIÈRES DU ROYAUME

Voici ce qui se produisit en Inde.

Un Roi eut un fils. De bonnes fées toutes puissantes, comme c'est la coutume, apportèrent leurs dons au Prince.

La plus bienveillante prononça la conjuration :

"Le Prince ne verra jamais les frontières de son royaume." Tous crurent que cette prophétie prédisait un royaume aux frontières illimitées.

Mais les années passèrent, le Prince grandit en sagesse et en bonté mais n'agrandit pas son royaume.

Le Prince commença à régner. Mais il ne conduisit pas ses armées à la conquête de ses voisins et ne repoussa pas de cette façon ses frontières. Et chaque fois qu'il désirait inspecter les frontières de son royaume, la brume couvrait les montagnes des régions frontalières.

Dans les ondulations des nuages, de nouvelles distances étaient créées. Et les nuages tourbillonnaient et ressemblaient à de grands châteaux, à de hautes structures.

Mais chaque fois, le Prince retournait à son palais rempli d'un nouveau pouvoir, sage dans toutes les décisions terrestres.

Le peuple jubilait, glorifiant son Roi qui, sans guerre, pouvait agrandir son royaume et le rendre célèbre même dans les contrées éloignées.

Mais lorsque tout est bon sur la terre, alors le serpent noir ne peut trouver le repos sous la terre.

Ainsi, les trois vieux ennemis de l'humanité commencèrent à murmurer :

"Nous sommes remplis de frayeur. Notre roi est obsédé par d'étranges pouvoirs. Ce n'est pas un esprit humain que celui de notre Roi. Qui sait, un tel esprit pourrait être destructeur pour le courant des forces terrestres ! Un homme ne devrait pas être au-dessus de l'humain. "Nous sommes empreints de la sagesse terrestre et nous connaissons les limites. Nous connaissons tous les charmes et toutes les tentations. **[83]**

"Sauvons notre Roi, mettons fin aux charmes magiques. Que notre Roi connaisse ses frontières. Que le feu de son esprit soit diminué. Que sa

sagesse soit ramenée à l'intérieur des limites humaines. Lorsqu'il verra ses frontières, il ne montera plus sur la montagne. Alors, il restera avec nous."

Et les trois ennemis de l'humanité allèrent ensemble trouver le Roi : les trois anciens, montrant leur barbe grise, invitèrent le Roi, au nom de la sagesse, à monter avec eux sur une haute montagne. Et là, sur le sommet, les trois prononcèrent une conjuration. Une conjuration pour ramener le pouvoir du Roi à l'intérieur des limites humaines :

"Seigneur, toi qui gardes les limites des hommes !

"Toi qui seul peut mesurer l'esprit. Tu contiens le flot de l'esprit dans les limites du courant de la terre !

"Sur une tortue, sur un dragon, sur un serpent je nagerai. Mais je connaîtrai mes limites. Sur une licorne, sur un tigre, sur un éléphant je nagerai. Mais je connaîtrai mes limites.

"Sur une feuille d'arbre, sur un brin d'herbe, sur une fleur de lotus je nagerai. Mais je connaîtrai mes limites.

"Seigneur, Tu révéleras mes rives. Tu indiqueras mes limites. "Chacun sais et Tu sais. Personne n'est plus grand. Tu es plus grand. Délivre-nous des charmes."

Telle fut la conjuration que les ennemis de l'humanité prononcèrent.

Et immédiatement, comme une chaîne violette, les sommets des montagnes limitrophes furent éclairés.

Les ennemis de l'humanité détournèrent la face. S'inclinèrent très bas.

"Ici, Roi, sont tes frontières."

Mais la meilleure des fées accourait déjà de chez la Déesse des bienveillantes errances terrestres.

Le Roi n'eut pas le temps de suivre le conseil des trois vieux ennemis de l'humanité et de regarder. Au-dessus des pics s'éleva soudain une cité violette. Et derrière elle, voilées dans les nuées, s'étendaient des régions jusqu'ici jamais vues. Au-dessus de la cité vola une multitude flamboyante. Et les signes de la plus haute sagesse commencèrent à briller dans les cieux. **[84]**

"Je ne vois pas mes frontières", s'exclama le Roi.

Et il s'en retourna, exalté. Il remplit son règne des plus sages décisions. **[85]**

## TRÉSORS CACHÉS

À travers les immenses espaces de la Sibérie, de nombreux voyageurs ont autrefois éparpillé leurs trésors. Plusieurs tribus, en une incessante procession, ont rempli le sol de la Mongolie, de Minousinsk et de l'Altaï. Dans l'Altaï, ils se souvinrent de l'appel d'autres montagnes éloignées et, de nouveau, avancèrent courageusement, ne comptant ni les jours, ni les années, ni les siècles de leurs errances.

La mémoire du peuple préserve les histoires sacrées au sujet des reliques de ces grands vagabonds. Et l'imagination les orne des plus belles guirlandes.

Oh, ces trésors cachés ! Quelle aspiration est dirigée vers eux ! Ce n'est pas seulement la fièvre d'entrer en possession de richesses. C'est la recherche éternelle du mystère de la terre.

De nombreux manuscrits passent entre les mains du peuple. Des errants – chanteurs, ménestrels, moines et mendiants – emportent ces contes merveilleux écrits dans un curieux langage secret. Et pourquoi n'acquièrent-ils pas eux-mêmes les trésors ? Ils ont toujours quelque excuse ; le langage caché doit être compris...

Quelquefois, on peut voir ces curieuses inscriptions sur des feuilles jaunes, racornies par l'usure. Ces textes sont allés leur chemin à travers nombre villages et camps. Ils ont été écrits en caractères anciens, parfois comme les vieux livres de prières, avec des fioritures et des ornements étranges. Il n'est vraiment pas facile de déchiffrer ces signes rudimentaires. Plusieurs ont essayé de suivre ces indications. Il est vrai que certains endroits sont indiqués correctement. Certains détails typiques sont marqués. Mais on n'a jamais entendu dire que des trésors aient été trouvés précisément en ces endroits. Soit qu'une indication exacte fut voilée, soit que des explorateurs chanceux ont eu des raisons de garder le silence. Depuis les temps les plus reculés, les vieilles tombes et les vieux tumulus ont été pillés. Il semble que des gens qui ont vécu peu de temps après leur érection aient commis le sacrilège. Il semble que les profanateurs connaissaient bien tous les chemins et [87] passages menant aux sépultures. La vieille coutume de tuer tous ceux qui procédaient à l'enterrement était fondée sur des raisons spéciales. Mais nous ne parlons pas ici d'enterrements mais de trésors ; de ces trésors dont l'origine et la destinée sont si mystérieuses. Nous parlons de trésors.

On se souvient des majestueuses sépultures dans les tumulus, sous d'énormes plaques d'or. Combien ont été pillées ! Je me souviens d'un jeune berger qui, dans les steppes, remarqua sur le flanc d'une colline un reflet d'or. Son attention fut attirée et il en fut justement récompensé. Il trouva deux cents livres d'or dans des chaudrons anciens.

Voyons comment les trésors sont indiqués dans les livres des chercheurs de trésor.

"A partir du Champ Rouge tu iras dans la direction du levant d'hiver. Suis cette piste jusqu'à ce que tu voies une colline funéraire. Monte sur cette colline funéraire, tourne à gauche et va vers le ruisseau rougeâtre. Ensuite, remonte le cours du ruisseau jusqu'à ce que tu voies une grosse pierre grise. Sur cette pierre, trouve la trace d'un sabot de cheval. Laisse derrière toi la pierre et marche, à partir de cette empreinte de sabot, jusqu'à ce que tu arrives à un petit marais. Tu dois savoir que des gens étranges et inconnus ont enterré là cinq grosses pièces d'or..."

"Dans la forêt des élans, à la croisée des sentiers, il y a un gros sapin hérissé. Ce sapin ne reste pas là sans raison. Celui qui cherche peut y trouver certains signes gravés. Tourne le dos à ces signes et marche tout droit à travers une tourbière. Après avoir traversé cette tourbière, tu verras un endroit pierreux. Deux pierres seront plus grosses que les autres. Tiens-toi entre elles, au centre, et compte quarante pas vers le couchant du printemps. Il y a là un gros baril d'or enfoui depuis l'époque du Tzar le Terrible..."

Voici un trésor encore plus gros :

"Sur la rivière Peresnya, trouve un gué. Et on l'appellera le gué du Prince. À partir de ce gué, marche de nouveau vers le couchant du printemps. Et lorsque tu auras marché trois cents pas, fais un quart de tour. Et marche trente pas vers la droite. Et il y aura quelque chose comme une vieille carrière. Et derrière cette carrière tu trouveras la souche d'un gros arbre. Et là est enfoui un grand trésor. Tout de **[88]** krestovics d'or (grosses pièces dorées) et d'armures en or de toutes sortes. Et on ne peut compter tous les trésors en or. Et ce trésor fut enfoui durant l'invasion mongole..."

Un autre bon gros trésor :

"Sur la rive même de l'Irtysch tu trouveras un vieux site. Et sur ce site il y a une ancienne chapelle. Et derrière la chapelle tu pourras voir un vieux cimetière. Parmi les tombes, tu verras un petit kurgan. Sous ce kurgan il y

a, selon les anciens, un profond passage souterrain. Et ce passage mène à une petite grotte et on peut trouver là des richesses inimaginables. Dans la cathédrale de Sophia il y a un vieux manuscrit au sujet de ce trésor. Et le Métropolitain lui-même, une fois par année, donne ce manuscrit à lire à ceux qui viennent de loin."

Maintenant, je vais vous raconter le plus difficile :

Ce trésor a été enterré avec une conjuration fatale. Si tu décides de partir à sa recherche, tu auras des maux de tête et une grande angoisse en ton âme. Et à minuit tu entendras des voix terrifiantes. Et une cloche sonnera au-dessus de toi, comme pour les funérailles. Mais si tu parviens à conquérir toutes les terreurs fatales, si ton cœur décide de surmonter toute peur, alors cette grande fortune sera tienne.

"Il existe un endroit appelé Grande Crinière. De la montagne coule un ruisseau doré et, dans ce ruisseau, des voleurs ont caché d'innombrables quantités d'or. Et au-dessus de cet endroit, de petits oiseaux volettent continuellement. On dit que les âmes des anciens maîtres de cet or se sont transformées en ces oiseaux. Et lorsque tu entendras le gazouillis des oiseaux et que tu verras cet endroit, ferme tes oreilles et scrute le ruisseau. Si tu vois que tu n'es pas seul à regarder, que cela ne te dérange pas. Tu verras au fond du ruisseau une grande plaque. Et dans cette plaque est vissé un anneau de fer. Et au-dessus de lui, depuis les montagnes, l'eau coule et il te semblera, dans les rides de l'eau, que cette plaque tremble et que l'anneau disparaît. Que cela ne te dérange pas non plus, mais commence à lire la prière sacrée à la Sainte Vierge Marie. Et après cette prière, dis : "Omnipotent ! Sur Ton Vêtement s'entrelacent toutes les herbes curatives. Aie pitié ! Envoie-moi une herbe de puissance choisie parmi ces herbes !"

"Et ici, sache montrer ta chance. Si tu réussis à détourner le cours de l'eau et à l'éloigner du sol, et si tu réussis à déterrer la plaque [89] conjurée, et si tu attrapes l'anneau à temps – alors ta chance est infinie et inexprimable !

"De nombreux trésors sont cachés partout. Je ne parle pas en vain. Nos grands-pères ont beaucoup écrit à leur sujet. Encore récemment, dans notre forge, un voyageur de passage s'est arrêté pour réparer une roue. Il parlait et j'entendis : "Dans la Sibérie souterraine, disait-il, de grandes richesses sont enfouies. Gardez la Sibérie !"

"Il avait belle allure, cet homme.

"Je tiens ceci de mon grand-père. Quelquefois, à la veille d'une grande fête, il nous parlait, allumant les chandelles devant les vieilles icônes.

"Il disait : "Pour chaque homme il y a un trésor enfoui. Seulement il faut savoir comment prendre ces trésors. À un traître on ne donne pas de trésor. Un ivrogne ne sait pas comment s'en approcher. Ne pense pas au trésor avec des pensées mauvaises. Le trésor connaît sa valeur. Ne t'aventure pas à souiller le trésor. Il faut chérir les trésors. De nombreux trésors sont tombés des étoiles. Des anges gardent de nombreux trésors. Les trésors ne sont pas enfouis avec des paroles sottes, mais avec des prières et des conjurations. Et les conjurations inspirent la crainte et le respect. Et là où il y a du sang sur un trésor, il est préférable de ne pas s'en approcher."

"Satan lui-même, et avec lui tous les démons, gardent l'or ensanglanté.

"Et si ton cœur a décidé de partir à la recherche d'un trésor, alors sois prudent. Longtemps avant d'approcher, ne parle pas en vain, ne te montre pas trop ouvertement, réfléchis à tes pensées. Il y aura des terreurs devant toi, mais tu ne dois pas avoir peur. Quelque chose t'apparaîtra, mais ne regarde pas. Ne prête pas l'oreille aux cris. Avance avec de grandes précautions. Ne trébuche pas. Parce que partir à la recherche d'un trésor est une grande chose.

"Empresse-toi de consacrer tes efforts au trésor.

"Ne te disperse pas, et surtout ne te repose pas. Car, pour tous, le repos viendra plus tard sur la terre. Et si tu désires élever la voix, chante des prières à la Vierge. Rappelle-toi, n'emmène jamais de compagnon dans la quête du trésor. **[90]**

"Si la chance se manifeste et que tu t'empares du trésor, ne bavarde avec personne à ce sujet. Laisse les gens croire que la malchance te garde silencieux. Mais reste silencieux à cause de la fortune. Ne révèle jamais d'un coup ton trésor aux gens. Parce que le regard humain est lourd. Les trésors ne sont pas accoutumés aux gens. Les trésors sont restés longtemps dans l'honnête terre. Si tu les révèles aux gens, les trésors te quitteront et retourneront à la terre. Et tu n'auras pas le trésor, et personne d'autre ne l'aura. De nombreux trésors ont été gâchés par les gens à cause de leur mesquinerie.

Et où est ton trésor, forgeron ? Pourquoi n'as-tu pas pris ton trésor ?

Il y a un trésor enfoui pour moi. Moi seul sais quand partir à sa recherche."

Et le forgeron ne parla plus des trésors. **[91]**

## JALNIK, LE SITE DE LA COMPASSION

Sur les hautes collines de l'Altaï, la cime des vieux pins et sapins engage à une communion paisible. Elles en savent long, ces forêts de montagne ! Elles se dressent, émerveillées, devant les chaînes neigeuses des montagnes. Leurs racines savent quelles richesses, quels innombrables trésors de minéraux sont gardés dans les profondeurs rocheuses des montagnes, pour la prospérité future de l'humanité.

Et les racines de ces arbres géants embrassent tendrement les pierres grises. Ce sont les pierres du "site de la compassion".

Qui sait qui a placé ici ces pierres ? Et qui a vu ces hommes frappés de stupeur sous la forteresse de pierre ?

Ces gens avaient-ils entendu parler de la richesse future de ce pays ? Connaissaient-ils Zvenigorod, la Cité des Cloches ? Ont-ils conçu la saga du fleuve Katoum, la saga de tous les événements qui se sont déroulés sur les rives de ce fleuve tandis que roulaient les grosses pierres de la Montagne Blanche, Biéloukha ?

Ces gens étaient-ils des errants ou des colons ?

La vieille grand-mère Anisya connaît bien cet endroit.

Elle vient ici faire ses invocations et ses conjurations. Ne soyez pas effrayés ! Ce n'est pas une sorcière, ce n'est pas une femme-shaman. Personne ne parlerait en mal de grand-mère Anisya. Mais elle connaît bien des choses précieuses. Elle connaît les herbes médicinales ; elle connaît les conjurations qui servent de prières ; elle les a apprises de sa grand-mère. Il y a un siècle les mêmes pierres et la même forêt étaient là, comme elles y sont maintenant.

Grand-mère Anysia connaît des conjurations contre tous les maux. Personne d'autre ne sait que la pierre kirik du nid de la huppe est la meilleure protection contre la trahison. Personne d'autre ne connaît le meilleur moment pour trouver ce nid, ni ne sait comment obtenir la pierre.

Elle peut vous dire combien difficiles sont les temps présents – qu'on ne peut être sauvé que par les conjurations. Présentement, il faut se rappeler trois conjurations : **[93]**

La première d'entre elles est contre les ennemis, contre les voleurs et les hommes méchants. La seconde – ne l'oubliez pas ! contre les armes

mortelles. La troisième – gardez-la en mémoire ! contre la foudre, contre tout le tonnerre de la terre ou du ciel ! Le tonnerre de la terre résonne et les forces célestes se lèvent.

Rappelez-vous la première :

"Sur la mer, sur l'océan, sur l'île Buyan, il y a un coffre de fer et dans ce coffre de fer il y a des épées d'acier. Ho ! épées d'acier ! Approchez notre ennemi ! Taillez son corps en pièces ! Percez son cœur ! Jusqu'à ce qu'il renonce à tout mal ; jusqu'à ce qu'il remette le butin volé ; jusqu'à ce qu'il rende tout, sans rien cacher. Toi, ennemi, adversaire, sois envoûté par mes puissantes conjurations !

"Sois damné dans les profondeurs de l'enfer ! Au-delà du mont Ararat, dans le goudron bouillant ! Dans les cendres brûlantes ! Dans la saleté des marécages ! Dans les abysses sans fond !

"Ennemi, sois percé par la pointe d'un tremble !

"Et séché encore plus que le foin !

"Et gelé encore plus que la glace !

"Que tes yeux louchent ! Deviens boiteux, fou, manchot. Sois ruiné, affamé, proscrit ! Et péris de la main d'un autre !"...

Vous voyez quels grands pouvoirs possède grand-mère Anisya ! Qui peut résister à de telles conjurations !

Et non seulement parle-t-elle d'une voix stridente, mais elle tient aussi dans sa main un petit bâton et, tandis qu'elle parle de la mort de son ennemi, elle brise ce bâton, tout comme la vie de son méchant adversaire sera brisée. Et il ne saura jamais de quelle colline, de quelle montagne vint cette invincible puissance.

La seconde conjuration est contre les armes. Chaque guerrier doit connaître cette conjuration. Entendez et rappelez-vous !

"Au-delà des montagnes lointaines se trouve la mer de fer. Dans la mer se dresse un pilier de bronze. Et sur ce pilier de bronze il y a un berger en fonte. Et ce pilier s'élève de la terre jusqu'aux cieux. De l'Orient à l'Occident.

"Et le berger commande ses enfants ; il commande le fer, l'acier, rouge et bleu, le cuivre, le plomb, l'argent et l'or. Il parle aux fusils et [94] aux flèches. Il donne aux combattants et aux guerriers le grand commandement :

""Vous, fer, cuivre, plomb, retournez à votre mère la terre, loin du guerrier ; retourne, arbre, aux rives lointaines, et vous, plumes des flèches, retournez aux oiseaux ! Et vous oiseaux – disparaissez dans le ciel !"

"Et il ordonne aux épées, aux haches, aux lances, aux couteaux, aux arquebuses, aux flèches et à tous les guerriers d'être calmes et paisibles !

"Et il ordonne à chaque guerrier de ne pas tirer sur moi avec un fusil !

"Mais il ordonne à l'arbalète et à l'arc de se baisser et de décocher toutes les flèches loin à l'intérieur de la terre !

"Que mon corps soit plus fort que la pierre. Plus ferme que l'acier. Que mon armure soit plus forte que le casque et la cote de maille.

"Je scelle mes mots avec toutes les serrures. Je remets les clefs sous la Blanche Pierre Enflammée, Alatyrr !

"Et mes mots sont aussi forts que les serrures..."

Personne ne voudrait se trouver dans la position de cet adversaire conjuré. Quelles armes pourraient prévaloir contre cette puissante incantation ! La Blanche Pierre Enflammée elle-même, la grande Matyr, témoin de cette immuable puissance ! Et de nouveau, non seulement les mots sont projetés dans l'espace, mais grand-mère Anisya a quatre pierres dans ses mains et elle les lance aux quatre coins de la terre.

Mais la troisième conjuration est la plus impressionnante. Celle-ci est contre la foudre, contre les tonnerres du ciel et de la terre :

"Saint ! Saint ! Saint ! Toi, qui résides dans le tonnerre ! Toi qui soumet la foudre ! Toi qui inondes la terre de pluie ! Toi, le plus puissant Souverain ! Toi seul adjuges à Satan le maudit tous les démons ! Mais sauve-nous, pécheurs !

"Ta sagesse est incomparable, toute-puissante ! Tout honneur en Dieu ! De lui vient la libération de la terre natale ! Qu'il en soit ainsi maintenant, éternellement et à jamais ! Toi, Seigneur de la Terreur ! Toi, Seigneur de tous les miracles ! Toi, qui résides dans les régions les plus [95] élevées ! Toi, qui se meus dans le tonnerre ! Maîtrisant le feu ! Seigneur de tous les miracles ! Détruis toi-même l'ennemi, le Satan ! Qu'il en soit ainsi maintenant, éternellement et à jamais. Amen !"...

Ceci est très puissant. Le pouvoir céleste le plus haut est interpellé. Dans le ruisseau de montagne, grand-mère Anisya prend de l'eau claire dans sa main et la jette dans l'espace. Et des gouttes étincelantes, comme des éclairs célestes, entourent la conjuratrice.

Les conjurations sont terminées. Et le pouvoir quitte grand-mère. Elle devient petite et courbée. Et la petite vieille femme s'éloigne, au-delà de la colline. De Jalnik – le site de la compassion – au lac qui se trouve au pied de la montagne, à travers les champs de blé du printemps, jusqu'au village lointain, elle va. Ce n'est pas dans un but égoïste que grand-mère est venue de loin invoquer les hautes forces. Grand-mère a envoyé des conjurations pour tous, pour les guerriers lointains, pour une nouvelle vie. Mais elle a aussi prié pour les inconnus silencieux, enterrés sous les pierres et les racines des pins. Elle a apporté de l'huile sacrée pour les saints. Parce que dans l'écorce du pin le plus haut, une vieille icône est gravée et on dit qu'elle est apparue d'elle-même.

Sur les sommets de l'Altaï, dans les chaînes de l'Oural, très loin, jusqu'aux collines mêmes de Novgorod, des bosquets de sapin et de cèdre s'élèvent très haut. De loin, de très loin, on peut voir leurs hautes cimes. Sous les racines des sapins, de nombreuses pierres sont rassemblées avec beaucoup de peine. Merveilleux sites ! Anciens sites ! Comment sont-ils apparus ici ? Ont-ils été érigés par des pèlerins inconnus ? Par les Mongols ? Par le Tzar, le Terrible ? Ou viennent-ils d'époques troublées ? Ou des guerres et invasions étrangères ? Tous ceux-là ont passé ici un jour.

Et les silencieux reposent, enterrés ici. Reposent en paix, inconnus de tous les grand-pères. Et ainsi quelqu'un prie pour eux !

Pour le connu et l'inconnu, pour le chanté et l'oublié, pour le célèbre et le sans histoire...

"Jalnik", les sites de la compassion, ainsi sont appelés ces merveilleux sites de silence. On les appelle aussi "divinets", sites des merveilles. Divinet, site des merveilles, résonne avec exultation. Mais "Jalnik" – site de la compassion – est encore plus près du cœur. Dans cette [96] expression résonnent tant d'amour et de douce pitié, tant de repos et de mots d'éternité. Les sapins géants gardent cet endroit de leurs branches puissantes. Seules les plus hautes bruissent. Dessous, silence et ombre. Le genévrier gris. Seulement deux ou trois brins d'herbe secs. Partout, des mûres et des aiguilles de conifères séchées. Haut sur le sapin, un vieux corbeau est perché. Il est si vieux qu'il a des griffes non seulement aux pattes mais aussi aux ailes. Tandis que nous regardions ce corbeau avec admiration, comme une relique préhistorique, il tomba, mort. Les pierres sont placées en rangées et en cercles. Toutes doivent se rappeler les moraines de la période glaciaire. Blanches, grisâtres, violettes, bleuâtres et presque noires. De l'Orient à l'Occident, on peut observer ces pierres, ornées de mousse blanche. Partout, aussi, la mousse grise. Partout, l'antique grisaille.

Dans la grisaille, dorment les "calmes".

Dans des vêtements blancs, reposent les "reposant".

Oh, quelles souffrances ont-ils connues ! Nombreuses sont les choses dont ils ont été témoins ! Sage et dépourvue de doutes est leur sagesse !

"Sur la terre comme aux cieux. En haut comme en bas. Ce qui fut sera de nouveau !" [97]

## GAYATRI

"Hé ! vous, Oiseaux, Hommage à vous, beaux oiseaux !

Vous n'aimez pas la terre –

Jamais vous ne descendrez vers la terre !

Vos nichées naissent dans des nids divins.

Vous êtes plus près du Soleil.

Pensons au soleil, le Resplendissant !

Mais les Dévas de la Terre sont aussi miraculeux.

Sur les Sommets des Montagnes, dans les profondeurs des mers,  
cherche patiemment.

Tu trouveras une glorieuse Pierre de Connaissance.

Dans ton cœur, cherche Brindavan, demeure de l'Amour.

Cherche patiemment et tu trouveras.

Que le Rayon de la Sagesse nous transperce.

Alors, tout ce qui se meut sera fixé.

L'ombre deviendra le corps.

L'esprit de l'air retournera au sol.

Le rêve se transformera en pensée.

Nous ne serons pas emportés par la tempête.

Nous tiendrons les rênes des coursiers ailés du matin.

Nous guiderons les courants du vent du soir.

Ta Parole est l'Océan de Vérité.

Qui dirige nos navires vers la rive ?

Ne crains pas Mâyâ.

Nous conquerrons son pouvoir et sa puissance incommensurables.

Prêtez l'oreille ! Prêtez l'oreille ! Débarrassez-vous de la dissension et  
des combats."

Surendra Gâyatrî a prié.

Des pierres de la ville, il est allé vers les ombres d'Aranyani.

Et dans le calme serein, il s'est reposé.

Mais la bataille commença. [99]

Les rois des anciennes terres ont fait des plans pour briser les vases sacrés !

Que périsse la sagesse de Nilgiri !

Que les chaînes des Ghâtes et de Khunda s'affaissent !

Que Gaya soit détruite.

La rivière Falgu débordera !

Rien ne peut briser la terreur –

Feu et flèches,

Poison et tonnerres mortels pleuvent d'en haut et d'en bas.

Des oiseaux noirs volent.

Le peuple a trouvé Gâyatrî.

Le Peuple s'est approché de lui.

Le peuple a sollicité son aide.

Le peuple, désespéré, a obligé Gâyatrî à changer ses bonnes prières.

"Oublie tes prières vertueuses, Gâyatrî.

Cherche la parole mortelle.

Trouve l'œil assassin.

Prie pour la promesse de victoire.

"Adieu, Aranyani !

Adieu, argent et or célestes !

Adieu, vous, les forêts les plus tranquilles !"

Gâyatrî entend l'appel.

Gâyatrî quitte la forêt.

Gâyatrî monte au sommet.

Gâyatrî est seul.

Gâyatrî s'entoure d'un Rayon.

Gâyatrî prie de tout son être :

"Lion et cygne !

Aigle et cerf !

Taureau, lion, aigle ! Régent du Monde !

Régent des Étoiles et de la Lune !

Régent de la Lumière et du Soleil !

Indra !

"N'invoque pas l'Âge Noir ! **[100]**

Notre force est épuisée.

Endormi, le joyau sacré !

Il ne vainc plus les esprits errants.

Il n'arrête plus nos ennemis.

"Fais sonner l'ordre des hostilités.

Fais sonner l'ordre de la force !

Une conjuration pour la victoire !

Défaçons l'ennemi !

"Dis les mots de Nagaïma.

Accorde la force d'Exola.

Accorde la parole mortelle.

Ouvre l'œil assassin.

Râkshasî a conquis le peuple.

Samyasa, Chef des Fils du Ciel, Régent des Serpents, a aussi enseigné le Pouvoir.

Azaciél a aussi enseigné à forger des armes.

Amazaraka a aussi révélé les pouvoirs mystérieux des herbes et des racines.

Ils sont noirs, malins, insignifiants.

Mais Tu es capable. Tu as le Pouvoir.

Allelu ! Allelu ! Allelu !"

Le Suprême entend Gâyatrî.

Le Suprême se rendra à la requête de Gâyatî.  
Le Suprême n'accepte pas la destruction de Nilgiri.  
Chère au Suprême est la sagesse des sommets.

Le Suprême proposera une épreuve :

"Je ne te donnerai ni Exola ni Nagaïma.  
Ni contre les hordes ni pour le succès.  
Je ne te donnerai ni Zaadotota ni Addivata,  
Ni contre l'hostilité ni pour la vengeance.  
Je ne te donnerai ni Kaalbeba ni Alsibena,  
Ni contre l'animosité ni pour le mal et la rupture.  
Je ne te donnerai pas la parole mortelle.  
L'œil assassin, je ne l'ouvrirai pas.

"Je rassemblerai toutes les conjurations.  
Alshill ! Alzelal ! Alama ! Ashmekh !  
Kaaldalbala ! Kaalda ! Kaldebda ! **[101]**  
Je les quitterai, je les oublierai !  
Anax ! Aluxer ! Ataiya ! Atars !  
J'y mettrai fin, je m'en séparerai !

"J'accorderai autre chose –  
Cela qui aura le pouvoir du Miroir Réfléchissant –  
Cela ne donnera accès au Pouvoir à personne.  
Entends !

"Là marche quelqu'un,  
Il marche en paix.  
Dans un vêtement blanc, il marche.  
Sans épée, il marche.

Tout ce qui a été fait contre toi se retournera contre eux.  
Tout ce qu'ils t'ont souhaité, ils le recevront eux-mêmes.  
Bien et mal.  
Qui a désiré le mal – le recevra.

Qui a désiré le bien – il peut l'accepter.

Tous recevront.

Va. N'hésite pas.

Je mettrai un terme à l'épreuve.

"Alm ! Alm ! Algarfelmukor !"

Qui est passé ?

Gâyatrî est passé –

En blanc et calmement.

Sans flèche ni épée.

Sans haine ni menace.

Que s'est-il passé ?

Les ennemis ont lancé leurs flèches contre Gâyatrî, des flèches empoisonnées.

Les flèches se sont retournées et ont frappé ceux qui les avaient envoyées.

D'autres projetèrent leurs lances vers Gâyatrî et tombèrent, transpercés.

Ils ont versé du poison pour lui et sont morts eux-mêmes, terrifiés.

Que s'est-il passé ?

Des hordes d'ennemis sont morts de leurs propres mains.

Leur esprit débordait de haine. **[102]**

Leurs cœurs gonflés de vengeance.

Que s'est-il passé ?

Ils ont détruit et brûlé.

Ils ont empoisonné rivières et lacs.

Ils ont lancé une pluie de flammes.

Ils ont hurlé leurs maléfices.

Ils ont brûlé et se sont noyés.

Ils ont noirci, en convulsions.

Ils se sont coupés et se sont étranglés –

Eux-mêmes.

Que s'est-il passé ?

Ils ont oublié le bien.

Ils ont perdu la bonne assemblée.

Le bon œil s'est assombri.

La parole qui caresse, ils l'ont mise à mort.

C'est ainsi que cela s'est passé !

Le téméraire a péri.

Par la force des ennemis, Gâyatî a traversé les royaumes des  
anciennes terres.

A traversé les portails et les palais, les ponts et les villages.

Tranquille était le vieux royaume.

Détruits, les téméraires.

Gâyatî se tenait immobile.

Il ne savait pas retenir le pouvoir.

Il ne pouvait pas soumettre la force.

Il ne pouvait oser se tourner vers les siens.

Gâyatî a allumé un feu.

Il a accordé le Pouvoir au feu.

Il a semé le Pouvoir à tous vents !

"Cendres sacrées ! Léger voile de Béatitude !

Tu couvres ! Tu nettoies ! Et tu libères !"

Mais le Suprême n'arrête pas :

"Ne pense pas aux cendres.

Tourne-toi vers ton propre peuple.

Rencontre l'enfant.

Porte-le devant toi.

Enseigne. Au nom du Plus Haut, deux ne peuvent se battre. **[103]**

L'un des deux est noir –

Conquiers le noir.

J'ai présenté une épreuve –  
Dans le bassin j'ai submergé la vieille terre.  
Je rejetterai l'inutile,  
J'élèverai à nouveau les sommets.  
J'élèverai. J'éprouverai. Dans le ciel et sur la terre,  
J'applique la Loi."

Gâyatrî a trouvé l'enfant.

Gâyatrî a élevé l'enfant.

Il est retourné à Nilgiri.

Gâyatrî a oublié Aranyani.

Il a laissé la forêt derrière lui.

Gâyatrî a prié pour l'ouverture de l'œil juste.

Et pour trouver la parole juste.

Prêtez l'oreille, vous tous! **[104]**

## RÊVES

Tels étaient les rêves avant la guerre : Nous traversions un champ. Derrière la colline, les nuages s'élevaient. Une tempête. À travers un nuage, la tête en bas, un serpent flamboyant perçait la terre. Le serpent avait deux têtes.

Un autre rêve : Encore une fois, nous traversons une plaine grise. Aucun signe de vie. Devant nous, une haute colline luit sombrement. Nous regardons, mais ce n'est pas une colline ; c'est un immense serpent gris enroulé sur lui-même.

Et, il y a longtemps, il y eut des conjurations. Les malins furent conjurés. Le faux fut conjuré. L'oiseau et la bête furent conjurés. La terre et l'eau furent conjurées. Mais en vain. Les monstres ont ressurgi.

Plus tard vinrent les signes. Ils ne les perçurent pas. Ils ne leur firent pas confiance. Ils ne les saisirent pas. Les foules les piétinèrent.

Et le serpent s'éveilla. L'ennemi de l'humanité se leva. Tenta de conquérir le monde par le mensonge. De détruire les villes. De profaner les temples. De réduire en cendres les efforts humains.

Il s'est élevé vers sa propre destruction.

Il y eut des conjurations. Il y eut des signes.

Les rêves sont restés. Ces rêves qui se réalisent.

Il s'étendit afin de se reposer pour la nuit.

Il pensa – Je vais voir de grands Mages.

Il y avait un désir de voir – à quoi ils ressemblent.

Il y avait un désir d'entendre – les noms qu'ils portent.

Il souhaita voir ce qui est attaché à leurs selles. Les chemins qu'ils empruntent. Ils le révéleraient. D'où viennent-ils et où vont-ils.

Mais ils ne sont pas apparus, les Mages.

Peut-être était-ce trop tôt.

Ne s'étaient pas encore mis en route.

Plutôt que les Mages, deux autres apparurent. **[105]**

Un homme d'âge moyen dans une vieille chemise bleue. Dans un vieux kaftan sombre. Cheveux longs. Dans la main droite, trois bâtons.

Il les tient aujourd'hui la pointe en haut. Remarquez, vers le haut. Tout porte sa signification. Mais ceci est saint Procope, lui-même.

Celui qui a sauvé Ustyng la Grande.

Lui, qui a emporté le nuage de pierre loin de la ville. Lui qui, sur les hautes berges, a prié pour les voyageurs inconnus.

Merveilleuses nouvelles ! En personne vint Procope, le Juste.

Et un autre avec Lui – blanc et âgé. Dans une main une épée et dans l'autre, la ville.

Certainement, c'est saint Nicolas.

Au lieu des Mages avec l'étoile, ceux-ci vinrent. Procope parle :

"Ne quittez pas la terre. La terre est rouge, du rouge incandescent du mal. Mais la chaleur du mal nourrit les racines de l'Arbre. Et sur cet Arbre le bien crée son nid Bienveillant. Atteignez l'œuvre sur terre. Montez vers l'océan céleste, le resplendissant, mais sombre seulement pour nous. Gardez l'Arbre Bienveillant. Le Bien vit sur lui. La terre est source de douleur, mais des joies sortiront de la douleur. Celui qui est le plus haut connaît la date prédestinée de votre joie.

"Ne quittez pas la terre. Asseyons-nous et pensons aux errants lointains."

L'autre, l'homme en blanc, leva l'épée.

Et les gens s'approchèrent de lui. Plusieurs s'avancèrent.

"Nicolas, le Miséricordieux ! Toi, le Faiseur de Miracles ! Toi, le Tout-Puissant ! Toi, Saint Guerrier ! Toi, Conquérant des Cœurs ! Toi, Chef des pensées véridiques ! Toi, Connaissant les forces célestes et terrestres.

"Toi, Gardien de l'Épée ! Toi, Protecteur des Villes ! Toi connaissant la Vérité ! Entends-tu les prières, ô Puissant ?

"Les forces du mal se battent contre nous.

"Protège, Toi, le Puissant, la Ville Sainte ! La ville resplendissante attise le courroux de son ennemi. Accepte, Toi, le Puissant, la belle ville. Lève, Père, l'Épée Sacrée ! **[106]**

"Invoque, Père, tous les saints guerriers. Faiseur de miracles, montre un visage sévère ! Couvre les villes de l'épée sainte ! Tu le peux, à Toi est donné le Pouvoir !

"Nous nous tenons sans peur, sans agitation..." **[107]**

## LES VILLES DU DÉSERT

Le monde est décrit comme un vieil homme...

Les gens répondent de leurs efforts.

Les pensées grandissent par l'effort.

La pensée donne naissance au désir.

Le désir a suscité le commandement.

La structure humaine frémit de désir.

Ne craint rien, homme ancien !

La joie et la douleur sont comme une rivière.

Les ondes passent, purifiantes.

Le Tzar se réjouissait :

"Mon pays est vaste, Mes forêts sont grandes. Mes rivières sont poissonneuses. Mes montagnes sont précieuses. Mon peuple est joyeux. Belle est ma femme."

La Tzarine se réjouissait :

"Nombreux sont les champs et les forêts que nous avons. Nombreux sont les oiseaux chantants que nous avons. Nombreuses et variées sont les fleurs que nous avons."

Un vieil homme entra dans le palais. Un nouveau venu. Il salua le Tzar et la Tzarine. Et il s'assit, épuisé.

Le Tzar demanda :

"Pourquoi es-tu fatigué, vieil homme ? As-tu voyagé longtemps ?" Le vieil homme s'attrista.

"Vaste est ton pays. Grandes, tes forêts. Poissonneuses sont tes rivières. Tes montagnes sont incomparables. Au cours de mes errances, j'ai presque péri. Mais je n'ai pu atteindre une ville où trouver le repos. Peu de villes tu as, Ô Tzar ! Nous, les vieux, nous aimons les constructions urbaines. Nous aimons les murs rassurants. Nous aimons les tours de garde et les portes qui obéissent au commandement. Peu de villes tu as, Ô Tzar. Les souverains voisins s'entourent davantage de murs." [109]

Le Tzar devint triste.

"J'ai peu de villes. Peu de murs d'enceinte rassurants. Peu de tours ai-je. Peu de portes pour encercler tout mon peuple."

Le Tzar commença à se lamenter.

"Vieil homme ! Sage par les ans ! Enseigne-moi à couvrir de villes mon vaste domaine. Comment établirai-je tout mon peuple à l'intérieur de murs ?"

Le vieillard se réjouit.

"Tu établiras ton peuple à l'intérieur de murs. À deux pays d'ici vit un Tzar géant. Donne-lui un grand prix. Les géants t'apporteront d'innombrables villes de chez le Tzar indien. Ils les apporteront avec murs et portes et tours. Ne lésine pas sur la récompense du Tzar géant. Donne-lui un grand prix. Même s'il te demande la Tzarine, ta femme.

Le vieil homme se leva et partit – comme si le passant n'avait jamais passé. Le Tzar envoya sa requête au pays des géants.

Le Tzar géant et poilu riait.

"Il a envoyé ses gens pour voler au Tzar indien les villes avec les murs, les portes et les tours."

Et la récompense qu'exigea le Tzar géant et poilu n'était pas petite. Il prit une montagne précieuse. Il prit une rivière poissonneuse. Il prit toute une grande forêt. Il prit dans l'échange la Tzarine, l'épouse du Tzar. Tout lui fut promis. Tout lui fut cédé.

La Tzarine était triste.

"Oh, le Tzar poilu me prendra pour plaire à un homme étrange, un vieil homme ! Tout le peuple sera enfermé par de lourdes portes. Oh ! ils vont écraser toutes mes fleurs avec des villes. Et ils couvriront de tours toute la voûte étoilée. Aidez-moi, mes fleurs – les secrets cachés sont

connus de vous. Les géants portent les cités indiennes, avec murs, portes et tours !"

Les fleurs entendirent la plainte. Elles commencèrent à agiter leurs" têtes fleuries. Du monde souterrain s'éleva leur pensée. La grande pensée commença à remuer sous la terre. Les forêts commencèrent à s'agiter avec la pensée. Les montagnes furent dévastées par la pensée : elles s'écroulèrent même en petites pierres. La terre fut fissurée par la pensée. Fissurés aussi furent les cieux. **[110]**

La pensée déferla sur les sables du désert. La pensée remua le sable libre. Il s'éleva comme un rempart ondulant. Les sables se dressèrent contre le peuple géant.

Les géants volèrent les villes indiennes avec les murs, les portes et les tours. Ils chassèrent le peuple indien de ses huttes. Ils soulevèrent les villes sur leurs épaules. Ils repartirent rapidement. Ils allèrent réclamer leur grand prix pour le Tzar poilu.

Les géants approchèrent des sables du désert. Les sables du désert se massèrent devant eux. Les sables s'élevèrent en de sombres tourbillons. Les sables voilèrent le beau soleil. Les sables s'élevèrent jusqu'aux cieux. Comme les sables matèrent le peuple géant !

Les sables crépitèrent dans les larges mâchoires. Les sables coulèrent dans les oreilles poilues. Les sables obscurcirent les yeux des géants. Les sables conquièrent les géants. Les géants abandonnèrent les villes aux sables du désert. À peine réussirent-ils à s'échapper, sans yeux ni oreilles.

Les sables du désert enterrèrent les villes indiennes. Ils les enterrèrent avec les murs, les portes et les tours. Le peuple connaît ces villes, même encore aujourd'hui. Mais qui a amené ces villes dans les sables du désert ? Le peuple ne le sait pas.

Les fleurs s'épanouissent comme jamais auparavant.

Grâce aux fleurs, la Tzarine a compris que les villes avaient été détruites. Et la Tzarine chanta un chant joyeux – pour que les gens honnêtes l'entendent, à la gloire des Sauveurs !

Le Tzar entendit le chant et se réjouit, exultant. Et le Tzar rit du malheur du géant. Et le Tzar sourit aux villes, cachées dans les sables du désert. Le Tzar n'avait plus envie des villes étrangères.

Les rivières poissonneuses restèrent avec le Tzar. Sienne fut la montagne précieuse. Sienne, la grande forêt. Siens, les fleurs et les oiseaux chantants, et sien tout son peuple. Sienne, la belle Tzarine. Sien, le chant joyeux. Fort réjoui en fut le Tzar.

Le vieil homme ne pénétrera pas de sitôt dans le palais.

## LYUT LE GÉANT

Sur le cap qui fait écho, près du bosquet sacré,  
Sur le lac, vivait Lyut, le Géant.  
Puissant, grand et bon,  
Et chasseur hors pair il était.  
La barbe de Lyut avait sept pointes.  
Et cent renards formaient son couvre-chef.  
Les vêtements de Lyut étaient faits de loup gris.  
La hache de Lyut était de silex rouge.  
La lance de Lyut était de silex blanc.  
Les flèches de Lyut étaient noires et ne manquaient jamais leur but.  
Au-delà du lac vivaient les frères de Lyut.  
Et sur la montagne, Lyut bâtit sa demeure.  
Du cap qui fait écho, il appelait ses frères –  
Même en chuchotant.  
À son frère au-delà du lac, il prêtait sa hache.  
Avec son frère, au-delà du lac, Lyut chassait.  
Avec son frère, au-delà du lac, Lyut tendait ses filets.  
Avec son frère, au-delà du lac, il brassait sa bière.  
Il faisait bouillir son goudron et rentrait son fourrage.  
Il allumait ses feux de joie et dansait joyeusement avec sa sœur.

Puis, Lyut partit se promener au-delà du lac.  
Sa promenade était sous une mauvaise étoile – il coula.  
Lyut, le Géant, coula jusqu'à la poitrine.  
Il était en mauvaise posture.  
Son chien le suivit et coula.  
Qui peut appeler les frères de Lyut ?  
Il n'y a personne à moins d'une journée de distance.

Le lac s'agite. Le vent murmure.  
La mort elle-même marche sur la crête des vagues.  
Lyut lève les yeux vers les nuages – [113]  
Un grèbe huppé passait. Le géant appela,  
"Me vois-tu dans le lac ?  
Oui-i, oui-i, fut la réponse.  
Dis à mes frères – "Je me noie-oie ! Je me noie-oie !"  
Le grèbe huppé s'envole au loin.  
L'écho fait résonner son appel : "Je me noie-oie ! Je me noie-oie !"  
Le grèbe ne sait pas qu'il proclame le malheur –  
Le lac ne lui en voudra pas.  
Le lac est bon.  
Ce n'est que dans les bois que le grèbe est maladroit, et dans les  
champs.  
Les frères rient.  
Ils n'entendent pas le grèbe.  
Ils ont capturé un élan dans les marais.  
Finalement, les frères de Lyut arrivent  
Mais Lyut a péri.  
On érige un long tertre – et un autre, rond, pour son chien.  
De douleur meurt la sœur de Lyut.  
Les géants remplissent le lac de hauts-fonds.  
Ils enterrent leurs haches sous les racines des arbres.  
Les géants abandonnent notre terre.  
Mais le grèbe huppé vit sur le lac depuis ces jours anciens.  
Un oiseau stupide. Mais un oiseau prophète.  
Il embrouille le message du géant.  
Par belle température, il appelle : "Je me noie-oie ! Je me noie-oie !"  
Comme s'il se noyait, il bat des ailes.  
Par mauvaise température, il appelle : "Ho, ho – ho, ho !"

Au-dessus de l'eau, il vole et crie, "Oui-i, oui-i..."

Les gens se rappellent du lac de Lyut.

Les gens se rappellent des longs tertres.

Les longs tertres des géants.

Et la longueur des tertres est de neuf coudées.

Les rives du lac se rappellent des géants.

Les troncs des chênes se rappellent des géants.

Les géants ont porté les pierres aux tertres.

Le peuple se rappelle comment les géants sont partis. **[114]**

Depuis les temps anciens, il en fut ainsi.

Je l'affirme. **[115]**

## L'ÉTOILE DE LA MÈRE DU MONDE

Vers la constellation à sept étoiles connue sous le nom des Sept Sœurs, des Sept Aînées ou de la Grande Ourse, la conscience de l'humanité s'est de tout temps dirigée. Les Écritures chantent la louange de ce signe céleste et le Tripitaka sacré de Bouddha lui dédie un hymne imposant. Les anciens Mages et les Égyptiens l'ont gravée sur les pierres. Et la "foi noire" du Shaman de la taïga sauvage lui prêtait obéissance.

À un autre des miracles du ciel, la constellation d'Orion, que la sagesse des astronomes a nommée "Les Trois Mages", sont dédiés les anciens temples du mystère en Asie centrale.

Comme une paire d'ailes iridescentes, ces deux constellations s'étendent sur tout le firmament. Entre elles, s'élançant tête première vers la terre, est l'étoile du Matin, demeure resplendissante de la Mère du Monde. Par sa lumière dominante, par son approche sans précédent, elle prédit la nouvelle ère de l'humanité.

Les dates, enregistrées il y a des éternités, sont accomplies dans les runes étoilées. Les prédictions des Hiérophantes égyptiens sont investies de réalité devant nos yeux. En vérité, ceci est un temps de merveilles pour ses témoins. Prédestiné de la même façon, et descendant aussi sur l'humanité, est ce satellite de la Mère du Monde – la Beauté, le vêtement vivant. Comme un vêtement de purification, le signe de la Beauté doit glorifier chaque cœur.

Simplicité, Beauté, Audace : ainsi est-ce ordonné ! L'Audace est notre guide. La Beauté est le rayon de la compréhension et de l'élévation. La Simplicité est le sésame des portes du mystère à venir. Et ce n'est pas la simplicité servile de l'hypocrisie, mais la grande simplicité de l'accomplissement, enveloppe des plis de l'amour. Simplicité qui déverrouille les portes les plus sacrées et les plus mystérieuses à celui qui apporte son flambeau de sincérité et de labeur incessant. Pas la Beauté des conventions et de la tromperie, qui abrite le ver de la décadence, mais cette Beauté de l'esprit de vérité qui annihile tous les préjugés. [117] Beauté rayonnante de la véritable liberté et du véritable accomplissement, Beauté glorieuse du miracle des fleurs et des sons. Pas l'Audace de l'artifice, mais l'Audace qui connaît les profondeurs insondables de la création, qui sait distinguer la vraie confiance en soi, dans l'action, de l'impertinence de la

vanité. L'Audace qui possède l'épée du courage et qui soumet la vulgarité sous toutes ses formes, même lorsqu'elle est ornée de richesses.

La compréhension de ces trois alliances crée la foi et soutien l'esprit. Car durant la dernière décennie tout a été doué de mouvement. Les rustres les plus épais se sont animés et les pires cancre ont compris que sans la simplicité, la beauté et l'audace, aucune construction de la nouvelle vie n'est concevable. Pas plus que la régénération de la religion, de la politique et de la science ou la revalorisation du travail ne sont possibles. Sans la Beauté, les pages les plus denses, comme des feuilles fanées et tombées, seront emportées par les tourbillons du vent de la vie, et le gémissement de la famine spirituelle ébranlera les fondations des cités, désertées par leur population.

Nous avons vu des révolutions. Nous avons vu des foules. Nous avons traversé les émeutes de l'insurrection. Mais ce n'est que là que nous avons vu la bannière de la paix flotter au-dessus des têtes, où la beauté luisait et, par la lumière de son pouvoir merveilleux, évoquait la compréhension unifiée. Nous avons vu en Russie comment les apôtres de la beauté et les collectionneurs – les véritables collectionneurs, pas les possesseurs accidentels de quelque héritage – étaient mis à part et honorés par la foule. Nous avons vu comment la jeunesse la plus ardente reste vigilante, retenant son souffle, en prière, sous les ailes de la beauté. Et les restes de la religion furent revivifiés là où la beauté n'a pas péri et où le bouclier de la Beauté était le plus ferme.

Par expérience, nous pouvons affirmer que ces mots ne sont pas l'Utopie d'un visionnaire. Non, ils sont l'essence de l'expérience acquise sur les champs de paix et de bataille. Et cette expérience variée n'a pas apporté la désillusion. Au contraire, elle a fortifié la foi dans le destin et dans ce qui est proche, dans la splendeur des possibilités. En vérité, c'est l'expérience qui a construit la confiance chez les nouveaux venus qui ont couru aider à l'érection du Temple et dont les voix joyeuses résonnent par delà la colline. La même expérience a dirigé nos yeux [118] vers les enfants qui, même incultes, ont déjà reçu la permission d'approcher et ont commencé à s'épanouir comme les fleurs d'un beau jardin. Et leurs pensées sont devenues du cristal ; et leurs yeux se sont illuminés et leurs esprits s'efforcent de proclamer le message de l'accomplissement. Et tout ceci ne se passait pas dans des temples nébuleux mais ici, sur la terre – ici où nous avons tant oublié de ce qui était beau.

Il semble incroyable que des gens puissent désirer oublier les meilleures possibilités – mais cela se produit plus souvent qu'on ne saurait l'imaginer. L'homme a perdu sa clef des symboles du Rig-Véda. L'homme a oublié la signification de la Kabbale. L'homme a mutilé la parole glorieuse de Bouddha. L'homme, avec l'or, a souillé le verbe divin du Christ et oublié, oublié, oublié les clefs des plus beaux portails. Les hommes perdent facilement, mais comment retrouver ce qui a été perdu ? Le sentier vers le rétablissement permet à tous d'avoir de l'espoir. Pourquoi pas, si un soldat de Napoléon a découvert, dans une tranchée, la Pierre de Rosette, clef de la compréhension complète des hiéroglyphes d'Égypte ? Maintenant, en vérité, lorsque sonne la dernière heure, les hommes – encore trop peu nombreux – commencent à se rappeler précipitamment les trésors qui étaient leurs depuis longtemps, et à nouveau les clefs commencent à tinter sur le portail de la foi. Et les rêves rappellent clairement et de façon vivante la beauté abandonnée mais éternelle. Acceptez seulement ! Recevez seulement ! Vous discernerez comment votre vie intérieure sera transformée ; comment l'esprit frémira de la réalisation de ses possibilités sans limites. Et avec quelle simplicité la beauté enveloppera les temples, le palais et le cœur, où bat un cœur humain. Souvent, on ne sait pas comment approcher la beauté – où sont les dignes chambres, les dignes ornements pour le festival de la couleur et du son ? "Nous sommes si pauvres", est la réponse. Mais attention, sans quoi vous vous cacherez vous-mêmes derrière le spectre de la pauvreté. Car là où le désir est implanté, là fleurira la détermination.

Et comment commencerons-nous la construction du Musée ? Simplement. Parce que tout doit être simple. N'importe quelle pièce peut être un musée – et si le désir qui l'a conçu est digne, il acquerra très rapidement son propre édifice et deviendra très rapidement un temple.

**[119]**

Et les nouveaux venus viendront de loin et frapperont – seulement n'attendez pas pour vous réveiller que les coups aient cessé.

Comment commencerons-nous notre collection ? À nouveau, simplement – et sans richesses, seulement avec un désir invincible. Nous avons connu plusieurs personnes très pauvres qui étaient de remarquables collectionneurs et qui, malgré qu'elles étaient limitées et devaient compter chaque sou, rassemblèrent des collections d'art remplies d'une grande signification intérieure.

Comment pouvons-nous publier ? Nous savons aussi que la grande publication d'art a commencé avec les moyens les plus négligeables. Par exemple, une œuvre aussi idéalisée que ce fantastique projet de publication de cartes postales artistiques, Sainte-Eugénie, a commencé avec cinq mille dollars et après dix ans rapportait des centaines de milliers de dollars de profit chaque année. Mais la valeur de ce travail ne fut pas mesurée selon le profit financier. Elle fut plutôt jaugée selon la quantité de publications d'art très largement diffusées qui attirèrent une multitude des cœurs jeunes et nouveaux sur le sentier de la beauté. Les cartes postales artistiques en couleur, qui furent publiées avec un procédé bien défini, ont pénétré dans de nouvelles strates de la population et ont créé de jeunes enthousiastes. Combien de nouveaux collectionneurs sont nés ! Et les éditeurs, mesurant leur approche des nouveaux cœurs, ont envoyé dans le monde des reproductions des créations les plus progressistes. Ainsi, par l'Audace, dans la simplicité de la clarté, furent créées de nouvelles œuvres de beauté.

Comment pouvons-nous ouvrir des écoles et enseigner ? Aussi simplement. Ne nous attendons pas à de grands édifices et ne soupirons pas à cause des conditions primitives et du manque de matériel. La plus petite pièce – pas plus grande que la cellule de Fra Beato Angelico à Florence – peut contenir les possibilités les plus précieuses pour l'art. Le plus petit assemblage de couleurs ne diminuera pas la substance artistique de la création. Et le canevas le plus pauvre peut recevoir l'image la plus sacrée.

Si vient la réalisation de l'importance imminente de l'enseignement de la beauté, celui-ci doit commencer sans délai. On doit savoir que les moyens viendront si un enthousiasme persévérant est manifeste. Donnez la connaissance et vous recevrez les possibilités. Et plus le donateur est libéral, plus riche sera ce qu'il recevra. **[120]**

Voyons ce que Serge Ernst, directeur de l'Ermitage de Pétrograd, écrit au sujet de l'école qui commença à l'instigation d'un individu, dans une pièce, et qui plus tard compta une inscription annuelle de deux mille étudiants :

"Par un brillant jour de mai, le grand hall de Marskaya offre à la vue un brillant festival. Que peut-il manquer ! Tout un mur est couvert d'icônes austères et brillantes ; des tables entières éclatent de rangées polychromes de vases et de statuettes majoliques ; finalement, ici sont peints les ornements de la table à thé et plus loin, abondamment brodés de soie, d'or

et de laine, sont étendus et les oreillers et les moquettes, les serviettes et les blocs d'écriture. Les meubles sont là, confortables et ornés d'un artisanat compliqué. Et les étagères sont remplies d'adorables bagatelles. Sur les murs pendent les plans des objets les plus variés pour la décoration du foyer, à commencer par les plans architecturaux jusqu'aux plans de la composition d'une statue de porcelaine. Les mesures et les dessins de l'architecture des monuments de l'art ancien sont les illustrations intéressantes de la classe de graphisme ; devant les fenêtres, taches brillantes et pleines de couleurs, les créations de la classe de vitrail sont exposées. Plus loin, devant le spectateur, une petite société des productions de la classe des sculpteurs et de la classe des dessinateurs d'animaux ; et au-dessus attend toute une galerie remplie de toiles à l'huile et de natures mortes. Et toute cette variété de création vit, animée par le plein enthousiasme de la jeunesse. Tout le champ heureux de l'art actuel reçoit ici une juste considération, en rapport intime avec les questions artistiques du moment. Et quoi de plus raffiné pourrait recommander l'école d'art, que ce contact précieux et rare ?"

Dans ces contacts de l'enthousiasme et dans l'économie de tous les précieux accomplissements, le travail de l'école progresse rapidement et chaque année de nouvelles forces sont rassemblées comme les gardiens les plus dignes de la culture de l'esprit à venir. Comment recruter ces nouveaux venus ? Cela est des plus simples. Si, au-delà de l'ouvrage, brille le signe de la simplicité, de la beauté et de l'audace, de nouvelles forces se rassembleront bientôt. Les jeunes têtes, longtemps privées et longtemps dans l'attente du merveilleux miracle, viendront. Seulement, ne permettons pas à ces chercheurs de passer sans s'arrêter ! Seulement, n'en laissons pas un passer dans le demi-jour ! **[121]**

Et comment approcher la beauté nous-mêmes ? Ceci est le plus difficile. Nous pouvons reproduire des peintures ; nous pouvons faire des expositions ; nous pouvons ouvrir un studio ; mais où les peintures de l'exposition trouveront-elles un débouché ? Quelles régions les produits du studio pénétreront-elles ? Il est facile de discourir, mais plus difficile d'admettre la beauté dans la vie domestique. Mais si nous-mêmes nions à la beauté l'accès à notre vie, quelle valeur auront ces affirmations ? Elles seront des bannières sans signification d'un cœur vide. En admettant la beauté dans notre foyer, nous devons décider de rejeter à jamais la vulgarité et le pompeux, et tout ce qui s'oppose à la belle simplicité. En vérité, l'heure d'affirmer la beauté dans la vie est venue ! Elle est venue

dans le travail de l'esprit des peuples. Elle est venue dans la tempête et avec la foudre. Elle est venue cette heure avant la venue de Celui dont les pas résonnent déjà.

Chaque homme porte "une balance en son sein" ; chacun soupèse son propre karma. Et maintenant, généreusement, le vêtement vivant de la beauté est offert à tous. Et tout être vivant et rationnel peut en recevoir un vêtement et rejeter loin de lui cette peur ridicule qui murmure : "Ceci n'est pas pour toi." On doit se débarrasser de cette peur grise, la médiocrité. Parce que tout est pour vous si vous manifestez le désir d'une source pure. Mais rappelez-vous, les fleurs ne poussent pas sur la glace. Mais combien de glaçons répandons-nous, engourdissant nos efforts les plus valables par la lâcheté servile.

Certains cœurs lâches décident intérieurement que la beauté ne peut être réconciliée à la grisaille du jour. Mais seule la timidité a murmuré à leurs oreilles, la timidité de la stagnation. Et parmi nous il y a encore ceux qui répètent que l'électricité nous aveugle ; que le téléphone affaiblit notre ouïe ; que les automobiles ne sont pas utilisables sur nos routes. Tout aussi timorée et ignorante est la peur de la non-réconciliation de la beauté. Expulsez immédiatement de votre foyer ce "non" absurde et malsain et transformez-le, par le don de l'amitié et par le joyau de l'esprit, en un "Oui". Combien de stagnation boueuse y a-t-il dans "Non" et combien d'ouverture à l'accomplissement dans le "Oui !" On n'a qu'à prononcer "Oui" et la pierre est retirée, et ce qui hier semblait impossible à atteindre s'approche aujourd'hui plus près, à portée de la main. Nous nous souvenons d'un incident touchant : un [122] petit bonhomme ne sachant pas comment aider sa mère mourante écrivit une lettre, du mieux qu'il put, à saint Nicolas, le Faiseur de Miracles. Il alla la porter dans la boîte aux lettres lorsque "Quelqu'un qui passait par hasard" s'approcha pour l'aider à l'atteindre et aperçut l'adresse inhabituelle. Et en vérité, l'aide du Faiseur de Miracle, saint Nicolas, vint à ce pauvre cœur.

Ainsi, par le travail du ciel et de la terre, consciemment et dans la vie pratique, le vêtement de la beauté enveloppera de nouveau l'humanité.

Ceux qui ont rencontré les Instructeurs de la vie savent combien simples et harmonieux et beaux Ils sont. La même atmosphère de beauté doit envahir tout ce qui approche Leur région. Les étincelles de Leur Flamme doivent pénétrer les vies de ceux qui attendent Ce Qui Viendra Bientôt ! Comment Les rencontrer ? Seulement avec ce qu'il y a de plus

digne. Comment attendre ? En fusionnant avec la Beauté. Comment embrasser et retenir ? En étant rempli de cette Audace que confère la conscience de la beauté. Comment adorer ? Comme en présence de la beauté qui enchante même ses ennemis.

Dans la profondeur du demi-jour, brillante d'une gloire inégalée, luit l'Étoile de la Mère du Monde. D'en bas, l'onde d'une harmonie sacrée renaît. Un peintre d'icône tibétain chante son métier sur la flûte de bambou devant l'image inachevée de Bouddha-Maitreya. En ornant l'image de tous les symboles du pouvoir béni, cet homme, avec la longue tresse noire, à sa façon, apporte sa meilleure offrande à Celui Qui Est Attendu. Ainsi apporterons-nous la beauté au peuple : Avec simplicité, beauté, audace !

*Talai-Pho-Brang, 1924 [123]*

## ÉLOGE DES ENNEMIS

Alors nous allons discuter ! Vous ferez obstacle et nous bâtirons. Vous retarderez la construction et nous diminuerons notre habileté. Vous dirigerez toutes vos flèches et nous lèverons nos boucliers. Pendant que vous élaborerez de subtiles stratégies, nous occuperons déjà un nouveau site. Et là où nous n'aurons qu'un chemin, la persécution vous forcera à en éprouver des centaines. Vos tranchées n'auront pour effet que de nous montrer le sentier de la montagne. Et lorsque nous dirigerons nos mouvements, vous devrez compiler un énorme volume de dénégations. Mais ces compilations ne nous entraveront pas.

Vraiment, ce n'est pas plaisant pour vous d'énumérer tout ce qui est fait contre vos règlements. Vos doigts seront engourdis à force de compter sur eux tous les cas d'interdits et de dénégations. Mais à la fin de toutes les actions, la force restera avec nous. Parce que nous avons écarté la peur et acquis la patience, et que nous ne pouvons plus être déçus. Et nous sourirons à chacune de vos grimaces, à chacun de vos plans et de vos silences. Et ceci, non pas parce que nous sommes spécialement favorisés, mais parce que nous n'aimons pas les dictionnaires de la négation. Et nous abordons chaque bataille uniquement dans un but constructif.

Pour la centième fois nous disons dans un sourire : Merci à vous, nos ennemis et persécuteurs. Vous nous avez enseigné la débrouillardise et l'endurance. Grâce à vous, nous avons trouvé les glorieuses montagnes qui contiennent d'inépuisables filons de minerai. Grâce à votre fureur, les sabots de nos chevaux sont couverts d'argent pur, plus richement que cela n'est possible à nos persécuteurs. Grâce à vous, nos tentes luisent d'une lumière bleue.

Vous avez envie d'apprendre qui nous sommes en réalité ; où sont nos demeures ; qui sont nos compagnons de voyage. Parce que vous avez inventé tant de calomnies à notre sujet que vous-mêmes êtes irrémédiablement emmêlés dans l'écheveau. Où est la limite ?

En même temps, de nombreuses personnes douées de pénétration persistent à vous dire qu'il ne vous serait pas seulement utile mais très **[125]** profitable de suivre notre voie, et que tous ceux qui ont marché avec nous n'ont jamais rien perdu mais ont plutôt reçu de nouvelles possibilités.

Sauriez-vous où est notre demeure ? Nous avons plusieurs résidences en plusieurs pays, et des amis vigilants gardent nos demeures. Nous ne

divulguerons pas leurs noms, et nous n'envahirons pas la maison de nos amis. Nous ne chercherons pas non plus à les convertir. Plusieurs voyagent avec nous et aux quatre coins du monde, sur les hauteurs, brûlent des phares amicaux. Autour d'eux, le voyageur bienveillant trouvera toujours sa place. Et en vérité, les voyageurs se pressent pour les atteindre. Car outre le mot écrit et la poste, les communications sont assurées par des forces invisibles et, d'un soupir, la joie, la peine et l'aide sont transportées à travers un monde plus léger que le vent. Et, comme un mur de feu, se dressent les bataillons des amis.

Ce temps est si significatif. Vous n'avez pas besoin d'espérer attirer les jeunes à votre cause, car ils sont aussi les élus. Dans les pays les plus divers ils pensent aussi à une chose – et ils trouvent facilement la clef du mystère. Ce mystère mène la jeunesse au phare glorieux, et notre jeunesse est maintenant consciente que le quotidien cruel peut être transformé en une fête de travail, d'amour et d'accomplissement. Ils ont la vaillante conscience que quelque chose de glorieux et de rayonnant est ordonné pour eux. Et, de ce puissant feu, personne ne peut les éloigner.

Nous avons connu ceux qui, après leurs heures de travail, viennent silencieusement, nous demandant comment vivre. Et leurs mains rougies par le dur travail se crispent nerveusement devant toute la liste des problèmes nécessaires et inexprimés. À ces mains, on ne donne pas une pierre au lieu du pain de la connaissance.

Nous nous souvenons comment ils vinrent, au crépuscule du matin, nous implorer de ne pas les quitter. Nous ne pouvions pas dire à ces jeunes amis que ce n'était pas eux que nous quittions, mais que nous partions pour leur bien, pour leur ramener le coffre au trésor.

Et maintenant, vous, les sceptiques, demandez encore comment nous pouvons nous comprendre sans disputes. Ainsi – un ami apporte ce qui est le plus nécessaire ; un ami ne perd pas de temps. Ainsi la [126] dispute est-elle transformée en discussion. Et le sens le plus primitif du rythme et de la mesure devient la discipline de la liberté. Et la compréhension de l'unité, celle qui ne doute pas mais cherche l'illumination, transforme toute vie. Et alors, il y a encore un certain mot que vous seuls pouvez trouver, consciemment inébranlables et vous efforçant à la vertu.

Souvent vous êtes en colère et perdez votre bonne humeur, mais vous devriez être exactement le contraire. Vous calomniez et condamnez et ainsi vous remplissez l'air de boomerangs qui frapperont ensuite votre

propre front. "Pauvre Makar" se plaint des pommes de pin qui le frappent et le blessent, mais il les a lui-même lancées.

Vous n'avez aucune objection à devenir importants et à vous entourer de présomption, oubliant que la vanité est le signe le plus infallible de vulgarité. Maintenant vous parlez de science, mais les nouvelles expériences vous paraissent suspectes.

Maintenant vous riez de la réclusion, et vous-mêmes ne réalisez pas les usages les plus pratiques du laboratoire de la vie. Vous-mêmes cherchez à fuir dès que possible une pièce trop enfumée.

Vous vous cachez souvent et exprimez le doute alors que le doute est le poison le plus insidieux jamais inventé par des êtres vicieux. Maintenant vous doutez et trahissez, et ne désirez pas apprendre que ces deux négations sont le produit de l'ignorance, laquelle n'est en aucune façon le propre des enfants – au contraire, l'ignorance croît avec l'âge et devient un affreux jardin.

Maintenant vous êtes choqués si on vous accuse d'avoir des préjugés, alors que votre vie entière est envahie par eux. Et vous n'admettez pas une seule de vos habitudes coutumières, qui obscurcissent la compréhension pratique la plus simple. Vous craignez tant de devenir ridicules que vous provoquez les sourires. Et vous êtes choqués d'entendre : Soyez neuf ! Soyez neuf !... Pas sur un podium mais dans votre propre vie.

Vous accordez autant d'importance à vos biens que si vous vous prépariez à les emporter avec vous dans la tombe. Vous n'aimez pas entendre parler de la mort parce qu'elle existe encore pour vous, et vous avez donné aux cimetières une grande partie du monde. Et vous préparez soigneusement le rite de vos processions funéraires, comme si [127] cette procédure méritait la plus grande attention. Et vous fuyez le mot accomplissement parce que pour vous il est lié au capuchon ou à la croix rouge. Selon votre conception, il est étrange et peu approprié d'occuper sa vie à ces idées.

Et surtout, n'effleurons pas même le sujet de votre profonde vénération de la chose financière. Ce n'est pas seulement une nécessité pour vous, mais vous avez un culte pour les faux rites d'un monde contemporain. Vous rêvez de dorer votre bouclier rouillé. Mais tandis que vous évoquerez Siva le destructeur, nous nous tournerons vers Lakshmî la créatrice.

En cet instant, Saturne est silencieuse et l'étoile de la Mère du Monde enveloppe la terre de ses rayons des créations futures.

Vous nous accusez de contradictions nébuleuses, mais nous sommes occupés aux expériences les plus pratiques. Et combien silencieusement travaillent nos amis, cherchant les moyens de faire de nouvelles expériences pour le bien.

Irrités, vous appelez nos découvertes des "sauts de panthère". Vous avez toujours été prêts à nous juger sans aucune espèce de connaissance de ce que nous faisons. Même si vous prétendez condamner ceux qui parlent de ce qu'ils ne connaissent pas, vous-mêmes faites la même chose. Où est cette justice au nom de laquelle vous avez cousu de si maladroites et théâtrales toges pour vous-mêmes ? Lorsque, à votre grande joie, vous croirez que nous avons disparu, nous nous approcherons encore par un nouveau sentier. Cependant, ne nous disputons pas ; nous devons même faire votre éloge. Votre activité nous est utile et vos plans les plus astucieux nous donnent la possibilité de continuer la plus instructive des parties d'échec.

*Cachemire, 1925. [128]*

## UNE LETTRE

De grandes bannières. Une multitude de bannières aux diverses formes et couleurs : certaines oblongues, certaines triangulaires, certaines carrées. La plupart sont rouges, avec d'énormes inscriptions chinoises en or, en noir et en blanc. On entend derrière les bannières le battement de gigantesques tambours. Ici marche l'armée du terrible Yang-t'u-tu.

Celui qui régit le Turkestan se prépare à défendre les peuples du Sinkiang contre l'Amban de Sining. Le bruit court que le vieux Am-ban de Sining a l'intention de se venger du meurtre de son frère, le vieux Ti-tai de Kashgar. Par ordre de Yang-t'u-tu, le Ti-tai de Kashgar a été assassiné d'une façon particulièrement brutale par le Tao-tai de Khotan. Et maintenant les Dungans du Sinkiang sont remplis de pensées de vengeance. Mais selon d'autres rumeurs, Yang-t'u-tu a recruté dix mille hommes afin de repousser les attaques possibles de Feng. Quoi qu'il en soit, une armée se rassemble pour marcher sur Ha-mi ou, plus exactement, la partie de l'armée qui parviendra à rejoindre Hami.

C'est une armée étrange, en haillons, qui boite, aux mains tordues, aux yeux de taupe, montrant tous les signes des fumeurs d'opium, des joueurs, des mendiants. Mais cela n'est pas surprenant car ces soldats sont recrutés dans les bazars. On les ramasse partout et n'importe où. Les tripots, et les fumeries d'opium fournissent la majorité des soldats. Tous ceux qui ne peuvent pas prouver rapidement qu'ils ont une propriété ou qui ne peuvent acheter leur liberté avec le pot-de-vin habituel sont transformés en soldats – comme par un signe magique de Yang-t'u-tu. Naturellement, où le "magique" est disponible, la procédure technique habituelle est inutile. Pourquoi est-il nécessaire d'avoir une longue et inlassable pratique du tir et un entraînement militaire si, sans y recourir, on peut faire surgir du sol une grande armée ? Quelle importance si, même avant d'avoir atteint les portes de la ville, cette armée commence – aussi comme par magie – à diminuer en nombre ? En marchant à côté de la grande armée, on voit plusieurs garçons, [129] et chacun d'eux porte deux ou trois carabines. Naturellement, ces carabines sont toutes de fabrication différente et ont des mécanismes propres.

Mais où sont les soldats eux-mêmes ? Naturellement, ils ne manquent pas une occasion et ont déjà disparu dans les étroites ruelles et dans les obscurs recoins des cours de terre battue, ayant tout juste eu le temps de donner leur carabine à quelque passant, qui en resta bouche bée. Si un dixième de l'armée atteint Hami, c'est déjà surprenant. Mais même pour cette circonstance, le Yang-t'u-tu a ses propres idées. Quelquefois, l'armée voyage en charrette, et alors on peut voir sur les rebords de la charrette de longues rangées de bâtons portant chacun un képi de soldat !... Pourquoi un soldat doit-il avoir des mains et des pieds ? Un soldat a une tête et la principale partie de sa tête est son képi, apparemment. Si le soldat disparaît, ou même s'il ne s'est jamais encore matérialisé, il y a encore un remède merveilleux : le département de la guerre étale des képis dont chacun est censé être un soldat ! Et Yang-t'u-tu reçoit pour eux les émoluments correspondants.

D'ailleurs, Yang-t'u-tu sait que l'armée de l'Amban de Sining est recrutée de la même façon. Ainsi, les habitudes de vie égalisent les forces des opposants.

Comme je l'ai déjà mentionné, Yang-t'u-tu est un régent expérimenté. Il sait comment transférer au bon moment, dans des banques étrangères, tous les millions de taels qu'il a accumulés, et il décide du destin de ses sujets en s'inspirant de combats de coqs.

... Avec les dieux, comme vous le savez, Yang-t'u-tu est très dur. Il les fustige, les noie, et leur coupe les mains et les pieds. Puis il remplace le dieu coupable par un démon local qu'il vient d'élever à cette nouvelle dignité. Le triste régent du Sinkiang s'est arrangé pour rester à la tête de la province pendant seize ans ; il savait échapper au poison, à la rétrogradation, à la destruction par la guerre avec ses voisins. Une grossière statue en bronze de Yang-t'u-tu a été érigée durant sa vie même. Naturellement, elle était offerte par les sujets "reconnaissants" du Sinkiang, qui avaient reçu une note spéciale des ambans locaux. Les fonctionnaires disent de Yang-t'u-tu : "Il est astucieux, notre Yang-t'u-tu." D'autres fonctionnaires disent : "Notre gouverneur a un très petit cœur." Et le peuple, tout à fait d'accord, ajoute : "De toute façon, il ne vivra pas très longtemps." **[130]**

Mais, assez étrangement, un détachement de cavaliers apparaît dans les rues, très différent de l'armée qui vient de passer. Ils n'ont pas les énormes goitres si caractéristiques des habitants du Sinkiang. Ils sont mieux habillés et on sent, par leur posture à cheval, qu'ils sont des cavaliers nés. Ce sont des Kalmouks, un détachement du Toïn-Lama, Khan des Torgouts.

Le vieux Khan des Torgouts, propriétaire des terres Karashar, est aussi tombé sous la domination de Yang-t'u-tu le tout-puissant et, poussé par une étrange impulsion, a remis la succession au fonctionnaire chinois qui lui avait été envoyé. Le fonctionnaire retourna en courant vers la capitale du Sinkiang avec les précieux documents, mais les Kalmouks découvrirent l'étrange comportement de leur Khan. Chaque col de montagne est bien connu des cavaliers Kalmouks. Et là où un Chinois prend plusieurs jours – les cavaliers des Karashar peuvent le dépasser en une journée. La caravane de l'envoyé chinois disparut, de même que l'envoyé lui-même et toutes les lettres et les documents. Car grand est le T'ien Shan, les monts célestes, et non seulement une caravane, mais toute une armée peut être enterrée dans ses cols. Ainsi, les cavaliers Kalmouks ont tenté de préserver leur indépendance.

Sur le chemin du retour, les Anciens décidèrent qu'un Khan qui abandonne volontairement son pouvoir doit avoir perdu la raison. Alors ils administrèrent à leur Khan une boisson réconfortante qui le réconforta à jamais.

Après ce Khan malheureux, il restait son jeune fils. Alors, au lieu du jeune Khan, c'est son oncle, le Toïn-Lama – le même Toïn-Lama en qui était incarné l'esprit du ministre tibétain du Sangchen Lama – qui prit les rênes. Comme signe distinctif de cette incarnation, le Toïn-Lama avait une déformation caractéristique du genou, exactement pareille à celle du défunt ministre tibétain. Encore aujourd'hui les Torgouts sont considérés comme semi-indépendants. Le Toïn-Lama a entraîné un détachement spécial à toutes les manœuvres des Cosaques de Sibérie. Mais le Lama se montra timoré, car lorsque Yang-t'u-tu exigea qu'il lui envoyât son détachement au complet, il obtempéra et lui envoya cette seule garantie d'indépendance des Torgouts. Yang-t'u-tu ordonna alors aussi que le Toïn-Lama vienne vivre dans la capitale du [131] Sinkiang et un palais spécial fut bâti pour l'hôte prisonnier. Et à nouveau la demande de Yang-t'u-tu fut honorée.

Yang-t'u-tu demanda aussi un jour : "D'où viennent tous les mécontentements du régent ?" Ses fidèles répondirent : "Des journaux." La décision de Yang-t'u-tu était prête, comme toujours : "Alors interdisez tous les journaux."

Yang-t'u-tu demanda : "D'où vient que des communications extérieures inutiles pénètrent le pays, et qu'est-ce qui pourrait libérer les huttes de cette ordure ?" À nouveau vint la réponse : "Les véhicules motorisés agitent le peuple avec leur vitesse et il est difficile de garder l'œil sur les bateaux." Le remède est évident : "Interdisez, dans tout le Sinkiang, l'usage des véhicules motorisés et des bateaux, sauf pour l'usage du régent lui-même." En dépit de ceci, le maître de poste du Sinkiang, un Italien nommé Cavallieri, par quelque miracle, conserva son automobile. Il fournit aussi les journaux de Shanghai et de Pékin aux fonctionnaires de Yang-t'u-tu. Mais naturellement cela se fait très discrètement.

Combien de temps les firmes américaines et allemandes continueront-elles le commerce des tripes et des peaux au Sinkiang ? Il faut être très prudent, de fait, pour éviter tous les rochers cachés plantés par un régent capricieux qui offre un aspect curieux, avec sa barbe à la chinoise typiquement étroite et ses accès de toux semblables au tonnerre, qui étouffent toutes les contradictions. Il est prêt pour un autre monde.

Ces balles de laine, cousues dans des peaux blanches et roulées près des chameaux, sont destinées à d'étranges pays :

"Qui va là ?

- Une caravane du Khan de Belian.
- Où allez-vous ?
- Directement à Tien-Tsin.
- Combien de temps voyagerez-vous ?
- Probablement six mois."

Et les clochettes de chameaux tintent gaiement, racontant, à leur façon inarticulée, la lointaine Amérique.

Qu'est-ce que l'Amérique ? C'est une terre très, très lointaine, une terre sortie d'un conte de fées, une terre où tout est possible – où pour [132] les saucisses il n'y a pas assez des tripes des moutons des Sarts, et où la laine est en demande de toutes les parties du monde ; où les gens se déplacent,

parlent et écrivent à l'aide de machines ; où les gens ne comptent pas l'argent sur des bouliers, mais où des machines font elles-mêmes tous les calculs.

Tous les Sarts rêvent de faire des affaires avec l'Amérique : soie, laine, tripes de mouton, fruits séchés – tout cela, qui constitue sa seule richesse, le Sart aimerait l'offrir à l'Amérique, mais à nouveau le même Yang-t'u-tu l'en empêche. Les Sarts demandent : "N'avez-vous aucune image de l'Amérique ?" et, jouant du coude entre eux, ils enlèvent de vos mains les photos de New York. Et cela les attriste de ne pouvoir garder ces photos. Il leur semble que dans ces gigantesques gratte-ciel doivent vivre des géants, qui volent dans les airs comme un éclair sur de gigantesques oiseaux de fer. La population locale se rappelle encore l'ancien enseignement qui annonçait qu'un jour, il y aurait des oiseaux de fer volant et que des dragons de fer uniraient tous les pays. Ces hommes ont aussi entendu parler des villes mystérieuses peuplées d'être saints, qui savent tout. Et ils demandent encore :

"Mais pouvez-vous nous donner un livre sur l'Amérique ? – un livre qui soit écrit en turc ou en arabe ? Sans quoi notre mullah ne pourra pas le lire. Laissez-nous garder les photos de l'Amérique !"

Et non seulement chaque photographie des gratte-ciel est-elle chérie, mais même les étiquettes colorées sont conservées et préservées comme un signe de la lointaine Amérique.

Dans les sables du Khotan, un musulman à la longue barbe demande :

"Mais dites-moi, une Ford pourrait-elle passer ici, sur les vieilles routes chinoises ?" Et à Kashgar, les gens demandent : "La région du vieux loess ne pourrait-elle pas être soulevée avec une Ford ?" Et les Kalmouks demandent si une Ford va plus vite que leurs chevaux. Et sur les monts Altaï, le vieux croyant à la barbe grise rêve : "Oh, si nous pouvions seulement avoir une Ford ici !"

Est-ce à un homme qu'ils pensent – à une machine, à un édifice, à un concept abstrait ? Pour l'Asie, c'est une force mouvante. Ford est le porteur d'un nouveau mouvement, de nouvelles possibilités, d'une vie nouvelle. Son prénom est depuis longtemps oublié. Les profondeurs de [133] l'Asie n'ont aucune information sur la vie quotidienne de cette surprenante personne, mais l'idée qu'ils s'en font est associée à celle du pouvoir moteur et, en s'élargissant, elle se perd au-delà des limites d'une idée définie. Et c'est ainsi que, dans les esprits de l'Asie, Ford peut tout faire.

Mais un autre nom américain est encore entré dans les esprits des peuples de l'Asie profonde.

Dans une partie retirée des monts Altaï, dans le coin le plus révérend, où les vieilles images sacrées sont conservées, notre attention fut attirée par la reproduction d'un visage familier, découpée dans un magazine. Avant d'avoir eu le temps de nous approcher et de reconnaître qu'il s'agissait de Hoover, le vieux croyant remarqua : "C'est lui qui nourrit les gens. Oui, il y a des personnes aussi merveilleuses dans le monde, qui nourrissent non seulement leur propre peuple, mais peuvent même nourrir d'autres nations." Le vieil homme lui-même n'avait reçu aucun message de l'A.R.A., mais cette légende vivante s'était frayé un chemin à travers les fleuves et les montagnes, parlant du généreux Géant qui, de grand cœur, distribue une nourriture suffisante pour les affamés du monde entier.

Et même dans la lointaine Mongolie, où on pourrait penser que cette légende n'aurait pas pénétré, dans une yourte oubliée, un Mongol vous dit encore que, quelque part, vit un grand homme qui peut nourrir toutes les nations affamées – et il prononce son nom avec de grandes difficultés, ce qui ressemble à quelque chose entre Hoover et Kuvera, la déité bouddhique de la chance et de la richesse. Même dans ces vastes déserts, un voyageur intéressé a emporté la légende édifiante du grand homme, qui travaille pour le "Bien Commun".

Le troisième nom culturel incongru – largement répandu dans les espaces d'Asie – est celui du sénateur Borah. Une lettre de lui est considérée comme un passeport universel. Vous pouvez quelquefois, en Mongolie ou dans l'Altaï, ou dans le Turkestan chinois, entendre une étrange prononciation de ce nom :

"Boria est un homme puissant !"

Ainsi les gens sages accordent de la valeur aux grands leaders de notre temps. [134]

C'est un tel plaisir à entendre. Il est si précieux de savoir que l'évolution humaine, par des sentiers inconnus, a ouvert la voie vers le futur.

\* \* \*

Et soudain votre lettre est arrivée d'Amérique, ayant bravement survécu à toutes les épreuves imposées par les postes chinoises. Naturellement, la lettre avait été ouverte et très maladroitement refermée, mais l'Amban n'y a rien vu de terrible. L'Amban n'a pas trouvé insultant que vous, mes amis, ayez commencé à construire un nouvel édifice. Naturellement, cela peut lui avoir semblé étrange que cet édifice aura vingt-quatre étages, alors que le puissant yamen du T'u-tu lui-même n'a pas besoin d'avoir plus d'un étage. Naturellement, il considère comme assez dangereuses toutes vos propositions au sujet de l'école, des conférences et des livres, mais il a passé par-dessus avec un sourire.

Les gens, en Amérique, ont beaucoup d'argent et ils peuvent s'occuper de peinture. Mais l'Amban d'aujourd'hui ne s'occupe pas de choses si futiles et il ne sait pas même le nom d'un seul scientifique ni d'aucun artiste de la Chine contemporaine. Et si vous le questionniez plus avant, vous tomberiez très bas dans son estime. Laissez-le plutôt penser qu'il existe toutes sortes de personnes bizarres dans ce monde, s'occupant à d'étranges entreprises. "Mais ces occupations sont sans danger pour le Yang-t'u-tu ; pourquoi devrions-nous donc détruire ces gens bizarres ; remettons-leur leurs lettres." Ainsi pense l'Amban.

Peut-être qu'avec l'aide de quelque marchand Sart ou Turc, ou grâce à un interprète chinois, l'Amban lira aussi cette lettre. Et peut-être n'aimera-t-il pas ce que j'ai dit des Kalmouks et des combats de coqs organisés par Yang-t'u-tu. Mais voyant que tous les Ambans considèrent qu'il est de leur devoir de haïr Yang-t'u-tu, il pourrait sourire en lisant la lettre, et dira peut-être : "Bien, laissons-leur connaître, en Amérique, notre vieil homme – il a un petit cœur." Mais maintenant l'Amban sera très intrigué ; nous parlerons un langage entièrement inconnu de lui.

Mon cher ami, au Nouvel An, avez-vous régressé ou vous êtes-vous efforcé de progresser ? Une bonne année ! Ce n'est pas un souhait mais un

ordre qui doit être entendu dans cet appel ! L'année doit être bonne pour ceux qui désirent travailler, qui se dévouent au travail d'éducation. [135]

Le 17 décembre 1916, tard le soir, le train partit. Il n'était pas chauffé. Nos parents crurent que notre départ était de la folie. Sviatoslav se souvient exactement comment nous nous sommes enveloppés dans nos couvertures, à vingt-cinq degrés sous zéro. Le rêve de l'action ! Et les rochers couverts de neige de la Finlande s'élevèrent devant nous comme les premiers messagers des futures hauteurs de l'Himalaya. E. I. était si impatiente de partir ; elle connaissait bien les difficultés de la route, mais rien ne pouvait l'arrêter.

Et vous êtes maintenant devenus si flexibles, et si bien armés pour faire face aux obstacles et aux attaques, comme s'il n'y avait que des pierres inévitables et de la poussière sur le chemin. Et devant vous se manifeste l'image de l'accusation diffamante et de la distorsion. Vous vous durcissez et ne vous souciez pas d'attaquer dans la presse. Vous savez que tout ceci a une signification spéciale. Et la raison principale – l'ignorance, cette ignorance qui a donné accès à l'obscurité et au mensonge. En 1918, j'eus une expérience amusante : J'étais, paraît-il, enterré en Sibérie ; je n'étais pas même dans les parages à cette époque. Des requiems furent chantés et des notices nécrologiques furent écrites. Naturellement, durant notre lointain voyage, on peut s'imaginer que de nombreuses interprétations furent émises. On me montra une coupure de journal, une interview avec A.N. Benois. Même Benois fut induit en erreur et répéta les commérages parisiens et parla de l'anathème du Pape. Au moment où, selon Benois, j'étais à Lhassa, je passais en réalité l'Altaï. Amusant !

La chose principale concerne les amis. Je me réjouis de votre information concernant Zuloaga, Mestrovic, et Takeuchi, cet ami actif et inconnu ! De quoi "Adamant" a-t-il l'air en japonais ? Salutations à Stork pour l'idée d'un concours littéraire international.

Amis, vous êtes tous si différents mais, tous, vous vous efforcez. L'Amérique, l'Amérique du Sud, l'Inde, la Chine, l'Égypte, toutes s'unissent et perdent leurs frontières accidentelles. Vos sentiers soudains vers l'Asie, et ma récente et soudaine venue en Amérique ! Tout ceci, dans ces multiples épisodes, devient indescriptible mais intensément inoubliable.

Rappelez-vous les furieuses pluies de l'Altaï, lorsque S., même s'il reconnaissait vaillamment la nécessité du voyage, tout mouillé et [136]

plaintivement silencieux, demanda à l'espace : "Cela aura-t-il une fin ?" Ou Nettie, sur la "mer de glace" à Chamonix. Et la venue de Franc, parmi les danses des Amérindiens à Santa Fe. Et la décision de faucon de L. à Monhegan. Et O. décidant vaillamment à Genève. Et S. M. avec la pièce de monnaie d'Elijah. Ou Sv. avançant à cheval à travers les sentiers de montagne du Sikkim, un livre dans les mains. Ou la séparation à la gare de Berlin et Tch. demandant : "Et ainsi, cela s'est produit ?" Et Tat. et Georg. à Paris, sur la rue de Messine, "pouvaient-ils attendre ?" Ou W. qui, quoiqu'il ait accepté de rencontrer l'inattendu, attendait néanmoins, en Inde, le rugissement du tigre. Ou la tension de Sh. à la gare de Lyon. Et le soldat-philosophe R. à Rome. Et l'anxiété de Newb. : son appareil abîmé durant la traversée du Yarkend-Daria. Et Av. qui marcha courageusement sur le pont du navire en mer "montagneuse". Et l'approche caressante de B.

Et vous vous souvenez de la soirée du 9 décembre 1924, et de tout ce qui s'est produit autour de la statue de Saint-Roc ? Ainsi cela a évolué, d'incident en incident ; et cela a fleuri. À tous les amis, salutations ! Et vous, bâtissez constamment ! Bâtissez de hautes tours !

De nouveau nous partons au-delà des communications postales, et souhaitons voir tout votre travail dirigé uniquement vers le futur. Dirigé vers ces masses au sein desquelles l'art pénètre si difficilement. Vers les universités, les écoles, les clubs sociaux, les associations de travailleurs, les bibliothèques, les communautés de village, les gares, les prisons, les hôpitaux, les orphelinats. Là croît la nouvelle conscience. Là ils attendent. Et la création croît avec le travail. Et tous les obstacles ne sont que la naissance de possibilités.

Parlez aux gens de la création dans le travail. Dites-leur que rien ne devrait les arrêter, que chaque obstacle devrait devenir une heureuse possibilité. J'avais l'habitude de dire aux élèves : "Imaginez un instant que vous soyez Raphaël et que je sois le Pape. J'établirai toutes sortes de conditions pour votre composition et vous retiendrez tout ; et, de votre libre conscience, malgré tous les obstacles, vous créerez. Si la conscience vit librement en vous, rien ne la diminuera." Et laissez tous les élèves créer dans toutes les branches – en art, en ballet, en chant. Jusqu'à ce que, soudain, ils chantent leur propre chanson et dansent leur propre danse. Laissez-les, par tous les moyens, aiguïser leurs dons créatifs. **[137]**

En 1924, l'article "L'Étoile de la Mère du Monde" se terminait par "Sans s'appuyer sur les nuages, sans jouer sur des harpes, pas d'hymnes à

l'inertie, mais un travail constant et illuminé est prédestiné. Pas un magicien, pas un professeur sous un arbre ; pas les plis de la toge, mais le vêtement du travailleur du véritable labeur de la vie nous conduira aux portes resplendissantes, nous conduira invincibles et fin prêts."

Depuis lors, deux ans ont passé. Vous combattez sur tous les fronts variés de l'éducation. Le travail vous appelle en avant. Ce n'est pas le désir mais la hardiesse qui doit être transmise à votre travail ; vous ne cesserez jamais ; en d'autres mots, vous ne vieillirez jamais !

Mais ne croyez pas, mes amis, qu'ayant commencé la lettre sur la Chine je me compte parmi ses ennemis. Vous connaissez bien mon admiration pour l'antique philosophie et l'art ancien chinois, aussi bien que pour les merveilleux chants confucéens qui, il n'y a pas si longtemps, furent entendus à New York. Mais si, sur le dos d'un passant, vous voyez un scorpion ou une tarentule, il est de votre devoir de le lui dire. Aujourd'hui, la mer chinoise est si agitée que, dans l'écume sans forme de la tempête, vous ne pouvez voir les piliers des fondations ; et au lieu de l'eau claire et profonde, tout est boueux. Mais je continue à croire que de sincères dénonciations de toutes les superstitions et de tous les rites périmés n'apporteront que du bon.

Puisse l'Amban, s'il le désire, lire mes souhaits. Sans doute comprendra-t-il bientôt que, lorsque nous parlons d'art, de science, de beauté et de culture, nous touchons les meilleurs et les plus vivants des moteurs de l'humanité. J'espère que cette lettre, même si ce n'est pas pour bientôt, vous parviendra un jour et que nous nous sentirons à nouveau unis, et que les distances sembleront à nouveau ne pas exister.

Salutations à tous les Amis !

*Ulan Bator Khotu, janvier 1927. [138]*

## URUSVATI

"Vade, filii ad Montes Indiae et ad cavernas suas, et accipe ex cis lapides honoratos qui liquefiunt in aqua, quando commiscentur ei" – "Va mon fils, vers les montagnes de l'Inde et leurs carrières, et prend là nos pierres précieuses qui se dissolvent dans l'eau lorsqu'elles y sont mélangées."

Ainsi parle le très excellent Hali, l'Arabe mentionné par Paracelse. Allons dans les Montagnes de l'Inde !

"Sophiae cum Moria Certamen", publié dans *Summum Bonum*, discute des montagnes et des trésors qu'elles contiennent. Et de nouveau, notre vieux Paracelse nous assure, à juste titre : "nihil est opertus quod non revelabitur."

"Lumen de Lumine" décrit les conditions spéciales du sentier vers la mystérieuse montagne : "Vers cette montagne vous irez une certaine nuit qui, lorsqu'elle viendra, sera des plus longues et des plus obscures ; et veillez à vous préparer par la prière. Persévérez pour trouver le chemin qui mène à la Montagne mais ne demandez à aucun homme de vous montrer la voie. Suivez seulement votre Guide, qui s'offrira à vous et vous rencontrera sur le chemin. Mais vous ne le connaîtrez pas. Ce Guide vous mènera vers la Montagne, lorsque tout sera silencieux. Vous n'avez besoin d'aucune épée ni d'aucune autre arme physique. Lorsque vous aurez découvert la Montagne, le premier miracle qui apparaîtra sera un vent des plus véhéments qui ébranlera la Montagne et fera s'écrouler les rochers. Vous rencontrerez aussi des lions et des dragons, et d'autres bêtes terribles ; mais ne craignez aucun d'eux. Soyez résolu et prenez soin de ne pas vous retourner, car votre Guide ne souffrira pas que du mal vous soit fait. Pour le trésor, il n'est pas encore découvert mais il est très proche. Après le vent, viendra un tremblement de terre qui jettera bas et déchirera ces choses que le vent avait laissées debout. Mais prenez garde de tomber. Après le tremblement de terre viendra un feu qui consumera les débris terrestres et déterrera le trésor. Mais vous ne pourrez pas encore voir le trésor... [139]

Alors, vers le point du jour, viendra un grand calme ; et vous verrez se lever l'étoile du matin, l'aube apparaîtra et vous distinguerez le grand trésor. La chose principale et la plus parfaite est une teinture exaltée..."

Cette "histoire" fut contée par Thomas Vaughan, qui laissa sa vie dans une explosion durant ses recherches pour l'humanité.

La même "histoire" vous sera racontée par un guide de l'Himalaya, lorsqu'il vous dira comment trouver l'aconyte noire et comment, de nuit, vous devez aller sans peur vers les montagnes pour chercher cette fleur phosphorescente.

Que vive, dans le monde entier, une légende au sujet d'une fleur miraculeuse, cela ne signifie rien. Mais cette prétendue "chimère" est accomplie par la réalité de l'Himalaya. Un vendeur d'aconyte vous la contera avec précision, sans savoir qu'il répète une légende d'une merveille du monde, à qui tant de nations ont dédié tant d'histoires.

Car pour transformer un "conte de fées" en réalité, vous devez aller dans l'Himalaya.

Et d'une autre partie du monde, la voix d'Athanasius Nikitin Tveritin, un Moscovite du quinzième siècle, nous atteint. Il ajoute un autre aspect à l'énoncé de Paracelse, après son séjour en Inde, lorsqu'il s'exclame : "Et, au milieu de nombreux problèmes, je partis pour l'Inde."

À Yaroslav, qui ressemble à une fée et à une fleur, dans les fresques, dans les ornements des seizième et dix-septième siècles, on découvrit la beauté des fleurs de l'Orient. Ces fresques exquises des vieux temples chantent les précieux dons de l'Inde, les pouvoirs des pierres et des herbes.

"La guerre a inondé la terre de sang. Les sécheresses et les pluies ont violé l'ordre éternel. La famine a montré sa face," et de nouveau, de la plus haute montagne, de la montagne aux "cinq trésors", dans le vent et le tonnerre, dans les éclairs et la foudre, nous entendons cette phrase oubliée : "Au milieu de nombreux problèmes, partons pour l'Inde."

Dans la sagesse védique, on prescrit plusieurs herbes et on donne plus d'un sage conseil. Ils sont certainement voilés sous le symbole. Mais la sagesse ancienne se lève de nouveau et ceux qui sentent la grandeur de l'évolution à venir sont prêts à servir l'humanité de la façon la plus pratique, dans la régénération de la santé. **[140]**

Les gens demandent où trouver les remèdes ? Et de nouveau, de loin, vient la réponse : dans l'Himalaya.

S'élevant au-dessus du visible, le sage du Rig-Veda chante l'Hymne de la Création : "Il n'y avait là ni mort, ni immortalité ; ni le lustre de la nuit,

ni la lumière du jour. Ce *Un* respirait sans respirer, par un pouvoir intérieur ; au-delà de *Cela*, en vérité, rien n'existait."

Dans ces vers du Rig-Veda, un Sage védique écarte toute mythologie et atteint au monisme d'un ultime principe causal. C'est un véritable "Hymne de la Création", comme on le nomma. C'est ainsi que nous ne sommes pas surpris lorsque nous entendons, au cours d'une conférence, le chimiste hindou, le Dr V.R. Kokatnur, donner la preuve que Cavendish et Priestley ne furent pas les premiers à découvrir l'hydrogène et l'oxygène, mais que les sages de l'Inde antique connaissaient ces grands gaz :

"On sait, dit-il, que notre système de chiffres presque parfait nous vient des Hindous et fut introduit en Europe par les Arabes, dont il tire son nom. L'Algèbre (Vijaganita) était déjà une science avancée chez les anciens Hindous. Ce sont les mathématiciens hindous qui ont développé la trigonométrie ; la grande œuvre de Bhaskara, "Lilavati", révèle une profonde compréhension de ce qu'on appelle maintenant les "Mathématiques Supérieures" et Brahmagupta fait même preuve d'une originalité et d'une érudition encore plus grandes.

Le vieux pays de l'Aryavarta ne nous a révélé que récemment les restes de la plus ancienne culture de l'Inde. Mais nous ne sommes pas surpris parce que nous savons que même Pythagore reçut de l'Inde les clefs de la sagesse. Dans ce pays, dans les environs de l'Himalaya, il y a des éternités, une haute intelligence était déjà descendue aux tréfonds de la terre et, en remontant, avait touché aux énergies les plus subtiles. De tous les côtés, sur chaque sommet, sur chaque arbre sont révélées, généreusement, différentes herbes médicinales. Vous vous rappelez les conjurations de l'Atharva Véda. "Nous portons l'antidote de Vishkandha (rhumatisme), l'Amulette de Jangida (ail), l'Amulette aux mille pouvoirs. Jangida sauve-nous tous de la douleur et de l'inflammation, des rhumatismes et des douleurs torturantes."

Une seule journée passée sur les flancs et dans les vallées de l'Himalaya, suffit à nous confondre : "La nature attend, ici, pleine de dons.

**[141]**

Venez et soyez guéris ! Charrura, Parura, Orrura sont les trois importants fruits curatifs contre la toux, le rhume et la fièvre. Charrura est comme une cerise jaune ; Parura, comme une châtaigne verte ; et Orrura, comme le fruit d'un pommier sauvage, d'un vert jaunâtre. Tous sont aigres dans la bouche et remplis de tanin. Voici l'écorce rouge de l'Aku Ombo, pour guérir les plaies. Le salut contre la fièvre est Sergi Pruba, comme une fève sèche géante. Chuta est une racine sèche et amère qui guérira l'enflure et soulagera la gorge. Bassack est une poudre brune contre les refroidissements. Le Tze à tige rouge produit le magenta ; l'amer Purma sert à fabriquer les encens. Un bouillon de racines de Besekuro est efficace contre les malaises féminins. Les fleurs de Dangero soulagent l'estomac, comme les fleurs de rhododendron rouge, tandis que la feuille de Dysro est un désinfectant pour les plaies. Memshing Pati est une plante sacrée du Népal où elle est utilisée pour les ornements de tête pendant les fêtes. Innombrables sont les plantes utiles, attendant la meilleure application, la meilleure étude." Élixir de Damiana, Datura, Abroma, Augusta ; extraits d'Arjuna, Asoka, Aswagandha, Ayapan, Chattim, Gokkhura, Gulancha, Kalmegh, Kamala, Kangikery, Khetpabra, Kurchi, Punarvana ; sirop de Brahmi et Vasaka, teinture de Myrobolan...

Ce ne sont pas des invocations mystérieuses. Ce sont simplement les noms de remèdes récemment préparés à partir des substances curatives de l'Inde. Je me rappelle des conversations avec Bhattacharya. Je me rappelle ceux qui ont travaillé très fort pour mener à bien leurs recherches sur les trésors curatifs gardés près de l'Himalaya. Ce n'est pas un conte de fées, ni une "Floraison de Feu céleste", ni l'Oiseau de Feu d'un rêve. C'est de la pensée créatrice terrestre. C'est le labeur terrestre en vue de la purification paisible de l'humanité. Le malade et l'affamé ne peuvent penser à la gloire des énergies les plus subtiles.

Kalidasa dit : "Le médiocre n'ose pas entreprendre un noble travail dès qu'il entrevoit des obstacles.

"Mais, pour l'intrépide, il n'existe aucun obstacle. Tous les obstacles deviennent de brillantes possibilités pour eux. Aditi – la Lumière Primordiale – illuminera leur chemin.

"Les Dévas et les Rishis, les Feux et les Flammes, et les quarante-neuf Agnis des anciens Aryas offriront leur pouvoir à ceux qui aspirent, à ceux qui sont utiles à l'humanité." [142]

Urusvati, la demeure de la richesse, la demeure de la science, doit être érigée dans l'Himalaya, à l'intérieur des limites de l'ancien Aryavarta. Encore une fois l'esprit humain, purifié par les courants continus de l'Himalaya, cherchera dans un labeur infatigable. Les herbes curatives, la recherche médicale, les merveilleux courants magnétiques et électriques, les conditions irremplaçables d'altitude, l'éclat unique des corps planétaires avec les rayons astrochimiques, la radio-activité et tous ces indicibles trésors qui ne sont préservés que dans l'Himalaya...

Urusvati est un nom, qui signifie Étoile du Matin. N'est-ce pas le matin d'un jour glorieux de nouveau travail et de nouvel accomplissement – à jamais curatif, à jamais pénétrant, à jamais victorieux ? En ces endroits où la grande sagesse du Rig-Véda fut cristallisée, où sont passés les Mahatmas Eux-mêmes, ici, dans les cavernes et sur les sommets, a été accumulé le pouvoir de la pensée humaine !

De nouveau, ne prenez pas ceci pour une envolée idéaliste. Prenez- le dans sa pleine réalité. Aussi réels, aussi splendides sont les sommets lumineux de l'Himalaya ! En vérité, seulement ici, seulement dans l'Himalaya, existent les conditions uniques, inégalables, de calme, pour s'assurer des résultats curatifs. Les conditions pour effectuer une étude scientifique, à l'abri du mouvement effréné des villes modernes, ne sont réunies qu'ici, où même les rayons planétaires semblent être plus purs et plus pénétrants.

Lorsque vous voyez les couleurs des minéraux des montagnes, lorsque vous étudiez les énormes geysers, remplis de divers sels minéraux, lorsque vous voyez toutes sortes de sources d'eau chaude, vous comprenez le caractère florissant de cette partie du monde qui, encore vierge, a été témoin de tant de cataclysmes cosmiques. Ici est l'endroit. Ici est le site unique d'une recherche scientifique aux multiples facettes. Ici vous sentez une fête de connaissance et de beauté.

Le grand biologiste indien, Sir Jagadis Bose, dit : "L'Âge d'Or n'est pas dans notre passé, mais il réside dans le Futur." Et il conseille sagement que, avec le danger de la présente situation, et voguant à la dérive sur un bateau qui coule, l'humanité s'unisse, et sans discuter, comme pour un péril commun. Il croit que nous recevons tout de quelque part et que nous devrions donc donner librement, avec les plus nobles intentions. **[143]**

Ce sage scientifique connaît aussi la valeur de la grande signification de l'Instructeur, et celui qui sait cela peut faire face joyeusement au Futur.

Avec joie je remarque que de grandes forces artistiques et intellectuelles se répandent en Inde. Des individus de grand talent sont maintenant à la tête d'universités, d'institutions et d'écoles et les noms de Tagore, Bose, Raman et d'autres hommes de science et d'art agissent comme un pont vivant entre l'Inde d'aujourd'hui et les profondes racines de sa culture passée. Ainsi, en suivant les meilleurs jalons, nous atteignons les plus hauts sentiers.

Le grand Vivekananda, lorsqu'une disciple dévouée lui demanda ce qu'il voulait qu'elle accomplisse en Inde, répondit : "Aimez l'Inde !"

Les grands Enseignements des Védas, les Préceptes de Bouddha, Apollonius de Tyane, Paracelse, Thomas Vaughan, Ramakrishna, les innombrables appels des siècles et de toutes les nations, nous dirigent vers la Grande Montagne de l'Inde, qui garde le trésor.

Aimez l'Inde !

Les Montagnes de l'Inde gardent les feuilles et les racines curatives.

Les Montagnes de l'Inde ont rassemblé de puissantes énergies et ont drainé les meilleurs courants pour renforcer le corps et l'esprit.

Aimez l'Inde !

"Lapis exilis dicitur origo mundi."

Le Ladakh, le Cachemire, Kangra et Lahoul, Kulu et Spiti sont spécialement remarquables sous leurs aspects historique, géologique et scientifique. Ici, traçant leur sentier par leur accomplissement, sont passés les Mahatmas et les Rishis, les rois et les héros ; ici sont mentionnés les noms de Nagarjuna, Padma Sambhava et Santa Rakhshita.

Ici se sont produits des bains de sang. Ici furent élevés des villes et des temples dont les ruines ornent encore les chaînes montagneuses de l'Himalaya.

L'Himalaya, dans toute sa puissance, traverse ces hautes terres ; et, derrière, s'élève le Kaïlasa et, encore plus loin, Karakoroum et le royaume de la montagne couronné au nord par Kouen Loun. Voici aussi les routes vers le lac sacré Manasarowar : ici sont les plus anciens sentiers des pèlerinages sacrés. Dans cette région se trouve aussi le Lac des [144] Nagas, et le lac Ravalsar, la demeure de Padma Sambhava. Ici aussi sont les cavernes des Arhats et le grand domaine de Siva, les Grottes d'Amarnath : ici sont les sources chaudes ; ici sont les 360 déités locales, dont le nombre témoigne du caractère essentiel de ces sites mêmes de l'accumulation de la pensée humaine à travers de nombreux âges.

Mais le Cachemire est isolé, et il en est de même du Ladakh. Des rochers nus sont massés à Lahoul et Spiti. La chaleur estivale est excessive, et le gel de l'hiver cruel.

Le sol éruptif de la belle Kangra n'est pas sûr, et à Mandi, sa voisine, il y a aussi plusieurs ruines causées par les tremblements de terre passés. Après le grand séisme de 1905, un géologue japonais, spécialement invité pour examiner l'état du sol, s'aperçut que la ceinture du séisme passe par Kangra.

Mais entre la sévère Spiti et Lahoul d'un côté, et Kangra et Mandi, si peu sûres, de l'autre, au nord de Simla, le long du lit du fleuve Béas, s'étend l'ancienne vallée de Kulu. Il s'agit du même Béas ou Hypathos qui fut la frontière des aspirations d'Alexandre le Grand. Le grand conquérant s'arrêta à ce fleuve. Le même fleuve Hypathos est aussi relié au nom d'Apollonyus de Tyane.

Par Amritsar, le train mène à la gare de Pathankote. Une heure avant d'atteindre ce petit village, les montagnes neigeuses apparaissent déjà à l'horizon du nord-est. De Pathankote on peut aller en véhicule moteur, le long de la route qui s'élargit, vers Palampur Kangra et Mandi, où les rochers sont décorés d'arêtes pointues appartenant aux anciennes ruines. Une voie ferrée est en construction dans cette direction. Actuellement, elle atteint Joggindar-Naggar. Les études ont été faites jusqu'à Mandi. Mais la Vallée d'Argent de Kulu n'est, pour le moment, pas disposée à troquer ses routes libres servant aux véhicules moteurs contre des barres de fer.

L'ancienne route vers le Ladakh et le Tibet passe par la Vallée de Kulu. Et les habitants de la vallée, il y a des siècles, tenaient pour précieuses les propriétés bienfaisantes de cet endroit extraordinaire.

Les chaînes montagneuses Chota et Bara Bhagal, parallèles à l'Himalaya, séparent la Vallée de Kulu de Kangra, leur service étant bienfaisant de deux façons importantes. Apparemment ces chaînes de montagnes protègent Kulu de la ceinture des séismes car personne, à [145] Kulu, ne se souvient d'un séisme équivalent à ceux de sa voisine Kangra. Il y a eu des chocs, mais sans aucune conséquence désastreuse. De la même façon l'altitude, estimée par le général Bruce à environ vingt mille pieds, protège Kulu de moussons excessives. Même si à Dalhousie et Kangra, la mousson approche cent vingt pouces, à Kulu elle est de quarante pouces, fournissant tous les avantages d'un climat sec. Et alors qu'à Kangra la chaleur atteint cent dix degrés Fahrenheit, à Kulu on ne rapporte jamais plus de quatre-vingts degrés Fahrenheit. Naturellement, ces données varient selon l'altitude car, sur les terrasses surplombant le Béas mousseux, on peut trouver des régions qui s'élèvent de cinq à dix mille pieds. Dans les endroits les plus élevés, il n'y a naturellement qu'une seule récolte mais, dans les champs plus bas, deux récoltes sont de règle, et même des terres à peine cultivées donnent une moisson inhabituelle. Presque toutes les variétés de pommes, de pêches, d'abricots, de noix et une grande variété de fruits sauvages et d'herbes médicinales européennes et américaines forment la récolte de cette vallée fertile. L'ingénieur civil M. Bernatzki, qui vint dans cette vallée pour y passer un jour ou deux et qui y demeure maintenant depuis plus de six ans, dit qu'il a testé deux cent trente-cinq variétés de plantes dans la Vallée de Kulu, et que tous les tests donnèrent un résultat convaincant. Au nord de Kulu, dans les neiges éternelles, brillent les chaînes de l'Himalaya qui rappellent, par leur blancheur, les conditions spéciales entourant ces sites extraordinaires.

On a souligné que les phénomènes électriques et magnétiques sont spécialement prononcés sur ces hauteurs. Les derniers fournissent d'exceptionnelles possibilités pour l'étude des courants spéciaux, et on peut imaginer quelles nouvelles recherches pourraient être faites par notre grand physicien Millikan pour pousser plus loin ses glorieuses découvertes récentes.

Il est remarquable de voir comment toute l'information colligée augmente la signification de ces endroits, où la fertilité du sol se combine à des phénomènes inhabituels d'altitude et à un passé héroïque.

Voyons ce que disent de Kulu d'autres voyageurs, tels que l'explorateur de l'Himalaya et le chef de l'expédition sur le mont Everest, le général Bruce et le capitaine Enriquez, qui ont parcouru Kulu en entier

ainsi que ses environs ; et A.H. Francke, l'explorateur bien [146] connu de ces endroits ; et les docteurs A.R. et K.M. Heber ; et souvenons-nous de H.L.H. Shuttleworth qui a écrit avec enthousiasme sur Kulu dans le *Geographical Magazine* et dont le frère a parlé des antiquités de cette vallée à l'Université de Boston, appelant Kulu la "Vallée d'Argent".

L'honorable général C.G. Bruce écrit ce qui suit dans son livre "Kulu et Lahoul" :

"Notre premier contact avec la véritable Vallée de Kulu le jour précédent avait été très plaisant. La marche de Sultanpur à Katrain, quoiqu'elle n'atteigne en aucune façon la beauté des marches sur les hauteurs de Kulu, est très caractéristique, le fleuve Béas, large mais pas trop rapide, ressemblant à une rivière à saumon. Les grands aulnes bordant les rives, les larges pentes libres des collines, ainsi qu'un peuple montagnard que nous ne connaissions pas et qui se presse sur les routes, avec une bonne part de commerçants du Tibet et de Lahoul, étaient tous d'un grand intérêt pour nous.

"Un certain nombre d'excellents ponts enjambent le Béas, de sorte que nous aurions pu voyager sur l'une ou l'autre de ses rives. La vue était aussi belle de l'une que de l'autre.

"Au cours de certaines de nos marches, nous avons passé deux ou trois des jardins de fruits les plus connus de Kulu et, quoique nous n'ayons pu les voir à ce moment, nous les avons vus plus tard. Avec de bons moyens de transport, l'industrie du fruit de Kulu devrait prospérer merveilleusement. Les quelques Européens qui se sont établis dans la vallée et ont entrepris de cultiver des fruits obtiennent d'excellents résultats. Ils font pousser les meilleures pommes et pêches, de qualité équivalente à toute autre dans le monde, et probablement avec moins de travail. Lorsque, cependant, on considère que tous les fruits doivent parcourir environ cent cinquante milles pour atteindre la voie ferrée la plus proche, le handicap que doit souffrir cette industrie est évident. Par exemple, parmi les fruits les plus prisés en Inde, tels que les cerises, les groseilles et les pêches, plusieurs souffrent tant durant le transit qu'il ne vaut pas la peine de les cultiver pour le marché, mais seulement en petites quantités, pour la consommation domestique.

"Peu après notre arrivée à Katrain, passé le verger de M. Donald, à Dobi, nous avons traversé la rivière Phyrang pour découvrir une vue [147] vraiment belle de cette vallée. Comme c'est naturel au début de mai, tous

les plus hauts pâturages ainsi que quelques autres endroits étaient encore sous la neige, et le contraste entre les splendides masses sombres de la forêt typique de Kulu et les sommets blancs, en un jour plein de couleur, était un spectacle très frappant et très plaisant.

"On pourrait penser qu'il doit y avoir une grande similitude entre des vallées bien dessinées, bien fournies en bois, appuyées sur des montagnes neigeuses. Le Cachemire en recèle beaucoup, ainsi que toutes les régions analogues mais, malgré tout cela, chacune a son caractère distinctif, et ce paysage particulier je ne le changerais pour aucun autre du Cachemire. Il était complètement nouveau, d'un type unique. En face de Katrain, sur la rive gauche de la rivière, nous pouvions voir le Château de Naggar, résidence du commissaire adjoint de Kulu, à côté de plusieurs autres édifices évidemment merveilleusement disposés et commandant, nous en étions sûrs, un point de vue qui, du niveau inférieur où nous étions, nous était caché. Il est merveilleux d'imaginer n'importe quel siège du gouvernement offrant constamment à la vue de si magnifiques paysages.

"La couleur de la Vallée de Kulu est presque impossible à exprimer en mots. Les artistes devraient l'adopter, comme ils l'ont fait si souvent dans le cas du Cachemire. Mais, je le répète encore, la couleur de Kulu est dans une classe à part, et sa richesse et sa brillance lui donnent un charme et un caractère tout particulier.

"Ayant un jour goûté à la saveur de Kulu, à la fois par sa beauté et par son intérêt, j'ai trouvé très difficile de lui tourner le dos [p. 16-17].

"La descente du côté de Kulu fut simplement parfaite... Septembre était assez avancé pour que les teintes de l'automne aient effleuré les niveaux les plus élevés de couleurs magnifiques, et la forêt d'en dessous, avec ses tons foncés, ne servait que mieux à rehausser le riche vert laissé par les pluies. Il y avait un certain nombre de camps tibétains sur les plats de la descente, toujours pittoresques avec leurs tentes au sommet bleu. J'ai rarement joui d'une marche plus que des cinq derniers milles avant Rahla. Kulu était à son meilleur... Nous avons une belle vue du redoutable sommet "M"... La vallée, vers le sud, était parfaite. La récolte était tout juste à point et le mélange de cramoisi des champs d'amaranthe donnait l'effet le plus riche possible, une [148] note de couleur bienvenue après les tons plus neutres de Lahoul. Je ne crois pas avoir jamais vu une masse de couleur comparable à celle que nous avons admirée au cours de notre descente.

"Les paysans de Kulu, tout compte fait, peuvent ne pas être très bons lorsqu'ils travaillent pour leur pays, mais ils obtiennent certainement des récoltes magnifiques. Les champs, aussi, sont bien irrigués. Le sol, cela ne fait pas de doute, est de très bonne qualité et récompense amplement la moindre attention, mais quelles récoltes les paysans alpins, qui sont vaillants, sauraient produire en un tel pays! Les gens ne voyagent pas s'ils peuvent l'éviter et ils n'ont absolument aucun désir de s'améliorer. Ils peuvent obtenir tout ce dont ils ont vraiment besoin sans se forcer... Je ne les blâme pas, eux en particulier, s'ils ont tout ce qu'ils désirent et sont heureux, ce qui est apparemment le cas. Je regrette seulement les possibilités plus ou moins gâchées d'un tel pays...

"Que ce soit par accident ou par l'effet de quelque sens du beau, quiconque a bâti les temples ordinaires de Kulu commit rarement une erreur dans la sélection des emplacements ; ils sont presque toujours bien placés. Après avoir quitté le temple, une ascension d'au moins deux mille pieds sur une pente raide nous mène finalement à la vallée principale de Hamta, et le sentier serpente à travers de belles forêts et de vastes clairières à l'herbe haute et abondamment fleuries, même à l'époque tardive de notre visite. La rive droite de la vallée est très escarpée et finement sculptée, et elle donne asile à plusieurs tahrs, une variété himalayenne de chèvres sauvages... Nous avons traversé de splendides pâturages sur le chemin de la descente et battu de nombreuses forêts de bouleaux à la recherche de faisans... Outre les riches sous-bois, il y avait beaucoup de fleurs, spécialement de grands bosquets de balsamine rose de huit pieds de haut, avec des tiges aussi grosses que le poignet d'un homme. Les environs étaient splendides et la couleur très belle. Beaucoup de chênes, aussi, d'une sombre nuance cuivrée qui offrait un fort agréable contraste avec les teintes automnales, car les pentes des collines au-dessus étaient vivement colorées, les plantes et les arbustes tournant au rouge, au jaune, au roux, avec toutes leurs nuances... C'est toujours un plaisir de chevaucher ou de marcher le long du Béas, traversant constamment de grandes clairières au cœur de belles aulnaies – je n'en ai jamais vu de plus belles... **[149]**

"Au temps de la grande migration, quand tous les troupeaux de moutons sont conduits par les cols de Rohtang et d'Hamta jusqu'aux pâturages bleus de Lahoul et vers les plaines de Lingtin et de Spiti, il doit passer environ deux mille moutons par Kulu, sans compter les moutons locaux, propriété des paysans de Kulu. J'ai entendu une estimation

considérablement plus élevée, mais je ne suis probablement pas loin de la vérité dans le chiffre rond que j'ai donné...

"L'approche de Naggar à partir de Katrain est charmante. Ici, un excellent pont suspendu enjambe le cours principal du Béas, la vallée est large et ressemble à un parc, et les aulnaies sont splendides. Une ruelle ombragée mène au château de Naggar. Autrefois, c'était le centre royal de Kulu, mais la capitale a déménagé à Sultanpur. Naggar est merveilleusement située, assez haut au-dessus de la rivière et de la vallée, sur lesquelles elle a un vaste point de vue. Elle est aussi plus importante que Sultanpur. On dit que Naggar a été le siège des Rajahs de Kulu pendant plus de soixante règnes, le château actuel ayant été bâti sur les ruines de l'ancien.

"C'est un vieil édifice très beau, construit de madriers et de pierres noircis par le temps, mais exempt de mortier. Avec ses trois étages, il est imposant ; derrière lui se trouve le temple de chêne et, autour, un gai jardin de fleurs. À cette époque de l'année, la couleur du parterre et de la campagne environnante était simplement éclatante, et non seulement les fleurs et les champs mais tous les toits des maisons des paysans brillaient de l'ambre riche du maïs indien étendu là pour sécher ; dessous, de larges coups de pinceau balayaient la vallée du cramoisi des amaranthes, tandis que le bleu indigo des collines et de la forêt, à quelque distance, était éclairé par le jaune des arbres et de l'herbe qui changeaient de couleur. Les sommets neigeux parachevaient le tableau.

"Nous avons eu la chance de voir les paysages de l'automne et du printemps et, même si la neige sur les collines contraste beaucoup plus au printemps et met en valeur la forêt et la vallée, nous nous accordions tous les deux à préférer la couleur de l'automne. Je n'ai jamais rien vu d'aussi éclatant à si grande échelle."

Le capitaine C.M. Enriquez, dans son livre "Le domaine des dieux", nous dit : **[150]**

"Naggar est un grand village. Les jardins sont remplis de roses, d'arbres fruitiers et de légumes. Les pêches et les pommes de Kulu sont fameuses. Il y a des fraises, des artichauts, des choux, des asperges, de la rubarbe et des laitues et le tout pousse bien. Dans la vallée il y a des déodars, des aulnes et des arbres fruitiers ; et, des montagnes jusque dans le val, il y a des déodars (*pinus excelsa*) et des pins bleus (*kial*). Les neiges glorieuses entourent complètement cet endroit choyé. Plusieurs des

sommets alentour ont quatorze mille pieds de haut. Ceux du haut de la vallée, enfermant Lahoul, sont considérablement plus élevés ; et le Pic de Ghepan atteint près de vingt mille pieds. La dernière chute de neige de l'hiver a été la plus abondante qu'on ait vue depuis des années, et même le col de Bubu, qui n'est qu'à dix mille pieds, n'est pas encore ouvert au passage des poneys. Naggar est à cinq mille neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

"Telle est Kulu, terre d'une grande beauté, avec des brises fraîches et des fruits succulents – un lieu de villégiature idéal. On élève la truite dans ses ruisseaux. Il y a d'innombrables *chicore* et *munal* sur les collines. Quatre sortes de faisans peuvent être chassés. Il y a des douzaines d'ours noirs dans les forêts ; et sous les neiges vous pouvez trouver des *tars*, des *guruls* et des ours rouges. L'ours rouge n'est pas aussi abondant qu'autrefois, mais un bon chasseur de Kulu m'a assuré que d'autres types de gibier étaient maintenant plus abondants qu'il y a vingt ans... Pour l'artiste, Kulu offre un champ illimité, et les naturalistes feront leurs délices des papillons et des oiseaux de paradis. Sortant de la vallée principale, il y a des milles et des milles de hautes terres boisées à explorer.

"Peu de régions du Cachemire sont plus attrayantes que les zones les plus hautes de Kulu."

Dans "Antiquités de l'Inde et du Tibet", de A.H. Francke, on lit ce qui suit :

"Laissez-moi maintenant ajouter quelques remarques sur Mandi, colligées à partir d'ouvrages historiques tibétains. Il ne peut exister aucun doute raisonnable en ce qui concerne l'assimilation du Zahor tibétain avec Mandi ; car, durant notre visite à Ravalsar, nous avons rencontré de nombreux pèlerins tibétains qui disaient voyager vers Zahor, indiquant là l'État de Mandi, sinon la ville. Dans la biographie [151] de Padma Sambhava, et dans d'autres livres qui parlent de son temps, Zahor est fréquemment mentionnée comme étant un endroit où cet instructeur (en l'an 750) résidait. Le fameux instructeur bouddhiste Santa Rakhshita, qui se rendit au Tibet, était né à Zahor. De plus, à l'époque de Ral-pa-can (en l'an 800), nous trouvons mention que, durant les règnes de ces ancêtres, plusieurs livres religieux avaient été apportés au Tibet de Gya (Inde ou Chine), de Li, de Zahor et du Cachemire. Zahor était alors apparemment le siège des études bouddhiques et il est même mentionné que, sous le même

roi, Zahor fut conquise par les Tibétains. Mais sous son successeur, le roi apostat Langdarma, plusieurs livres religieux furent apportés à Zahor, entre autres endroits, pour les sauver de la destruction.

"Parmi les Tibétains, il existe aussi une tradition concernant l'existence de livres cachés à Mandi, et cette tradition fait très probablement référence aux livres mentionnés plus haut. M. Howell, assistant commissaire de Kulu, me dit qu'un haut lama du Népal avait un jour dit à l'actuel Thakur de Kolong, Lahoul, que les livres sont encore cachés. Malheureusement le Thakur avait complètement oublié le nom de l'endroit. Mes recherches sur place n'ont rien donné, car aucun des lamas et des laïques Tibétains ne pouvait ou ne voulait me dire où étaient cachés les livres. Je ne peux suggérer qu'une seule façon de vérifier les faits rapportés par cette tradition. Une récompense en argent pourrait être offerte aux Thakurs de Kolong afin de les inciter à tenter une fois de plus de retrouver ces vieux livres."

Et deux médecins, A.R. et K.M. Heber, dans leur livre "Le Tibet himalayen", parlent de Kulu en ces termes :

"Nos voyages subséquents à travers Kulu et l'État de Mandi se firent dans des régions mieux connues qui n'ont pas besoin d'être décrites ici, sauf qu'on ne peut s'empêcher de parler de cette contrée comme de l'une des plus belles œuvres de la main de notre Créateur."

C'est par ces mots d'un grand enthousiasme que des explorateurs aguerris décrivent la belle Vallée de Kulu.

La Vallée d'Argent ! On en extrait le minerai d'argent. On en extrait l'antimoine. De nombreux processus chimiques se sont produits sous le sol fertile.

Le grand Arjuna a ouvert un passage souterrain de Naggar à Manikaran – de la Vallée d'Argent aux Sources de Feu. **[152]**

À Bajaura, il y a un vieux temple dont l'origine est attribuée à l'époque bouddhique. On dit que le bienheureux Rigden-Jyepo, poursuivant ses ennemis du côté du Ladakh, les captura et les détruisit à Bajaura. Ainsi, ce grand nom est relié à la Vallée de Kulu.

Le village de Manali a reçu son nom du premier législateur – Manu. Sur les rochers de Lahoul se trouvent deux images, un homme et une femme, d'environ neuf pieds de haut. D'après une légende, ces images représenteraient les anciens habitants de l'endroit. La même légende, tout

le monde le sait, entoure aussi les gigantesques figures de Bamian, en Afghanistan. Ainsi, plusieurs grandes traditions sont reliées à l'ancienne vallée de Kulu. Et les Pandavas eux-mêmes, après la grande guerre du Mahabharata, considérant Naggar comme le meilleur site, s'y établirent. Sur les hautes collines au-dessus du temple Thata, on peut voir les ruines du château de ces grands guerriers.

La Vallée de Kulu a son héros-protecteur – Narasimha, un Rajah Rajpout. Une belle légende entoure le nom de Narasimha. Le Rajah devait fuir Rajpoutana. Le régent érudit se cacha dans la Vallée de Kulu, adoptant l'aspect d'un humble coolie. Il cacha son identité sous le manteau d'un simple travailleur, mais sa grande érudition l'empêcha de passer inaperçu. La lumière de sa justice et de sa connaissance éclairait ses voisins. Le peuple devina que ce n'était pas un homme ordinaire qui s'était mêlé à eux et, de leur propre chef, accepta Narasimha comme Rajah. Les ruines du château de Narasimha s'élèvent encore, à Naggar, et une représentation du héros est érigée sous un vieux déodar. Selon les légendes, Narasimha protège la Vallée de Kulu. Et malheur à qui suscite la juste colère du héros Rajah. Comme un majestueux voyant à la barbe blanche, on dit qu'il visite son pays la nuit, et plusieurs personnes l'ont vu et ont été bénies par le régent.

Narahimsa protège les riches moissons. Il remplit la vallée de fleurs odoriférantes et, à la volonté du héros, les arbres se couvrent de fruits succulents. Maintenant il protégera Urusvati, notre Institut de Recherches de l'Himalaya !

Et au-dessus de l'image de Narasimha s'élève le blanc sommet de Guru Guri Dhar – le sentier des Instructeurs Spirituels.

*Naggar, 1929. [153]*

## LE FILS DU ROI

Ce que la main de l'homme divise, la vie elle-même l'unit. À une époque où l'Orient et l'Occident s'opposent par convention, la vie elle-même moule les fondations d'une sagesse unique. Le christianisme et le bouddhisme nous semblent séparés par plusieurs murs mais la sagesse populaire ne reconnaît pas ces divisions. Avec une bienveillance pure, les nations parlent de Issa, le Meilleur des hommes. Des nations très différentes vénèrent la sagesse de Moïse et, dans les églises chrétiennes, le nom de Bouddha est prononcé. Et c'est à Pise, sur les murs du vieux Santo Campo, qu'on a la surprise de voir la belle fresque de Nardo di Cione représentant le Fils du Roi, le futur Bouddha, connaissant pour la première fois les fins de l'existence humaine – les êtres rencontrés durant son voyage, dans une église catholique romaine.

Dans l'Église grecque orthodoxe, dans les vieilles descriptions de "La vie des saints", vous trouvez un récit détaillé de la vie de Iosophat, le fils du Roi de l'Inde. Vous commencez à comprendre que Iosaph, ou Iosaphat, avec la distorsion arabe, est "Boddhisattva" mal prononcé.

Vous commencez à étudier ce long récit derrière le voile de l'interprétation chrétienne, et vous percevez les fragments d'un récit fondamental de la vie de Bouddha.

Sans laisser libre cours à aucune conception personnelle, prenons quelques passages littéraux du vieux "Chetyi-Minei" :

Il y a en Orient un pays très grand, appelé l'Inde, où résident divers peuples. Et ce pays, dont les frontières vont jusqu'en Perse, dépasse en richesse et en fertilité tous les autres pays. Ce pays reçut un jour la lumière par l'apôtre saint Thomas, mais il n'a pas entièrement renoncé à adorer les idoles, parce que plusieurs de ses habitants étaient des païens si invétérés qu'ils n'acceptèrent pas les enseignements de salut et continuèrent à adhérer à leurs séduisantes diableries. Avec le temps, cette hérésie se répandit comme de la mauvaise herbe, étouffant les bonnes graines, de sorte que le nombre des païens y est beaucoup plus grand que celui des fidèles. [155]

Alors un Roi, dont le nom était Avenir, devint régent de ce pays, et il fut grand et célébré pour son pouvoir et ses possessions. Et le Roi eut un fils qu'on appela Iosaph. L'enfant était extrêmement beau et son extraordinaire beauté était un signe de la grande beauté de son esprit. Le Roi convoqua un grand nombre de Mages et d'astrologues et leur demanda quel serait l'avenir de l'enfant, à l'âge adulte. Ceux-ci répondirent qu'il serait un roi plus glorieux que tous ses prédécesseurs. Mais un des devins, le plus sage d'entre eux, et non pas grâce aux étoiles mais à cause de la connaissance divine qu'il avait au-dedans de lui-même, dit au Roi :

"L'enfant n'arrivera pas à l'âge adulte dans ce royaume, mais dans un royaume bien meilleur et beaucoup plus grand."

Le Roi fit ériger un merveilleux palais aux multiples pièces spacieuses, où Iosaph devait être éduqué.

Lorsque l'enfant eut grandi et atteint l'âge de raison, le Roi retint les services de mentors et de serviteurs, jeunes et de belle apparence, pour répondre à tous ses besoins. Et il donna des ordres stricts afin qu'aucun étranger ne puisse jamais être autorisé à voir le prince. Le Roi ordonna aussi que personne ne parle jamais au prince des misères de la vie ; ni de la mort, de la vieillesse, de la maladie et des autres peines qui pourraient jeter une ombre sur ses plaisirs. Chacun devait lui parler seulement de choses belles et joyeuses, afin d'emplir son esprit de joies et de plaisirs, et pour l'empêcher de penser au futur.

Ainsi le prince, sans quitter son beau palais, atteignit l'adolescence et en vint à comprendre la sagesse indienne et égyptienne. En grandissant, il acquit sagesse et compréhension, et sa vie fut habitée de nobles principes. Alors il commença à se demander pourquoi son père le gardait dans une telle solitude et s'enquit de cela auprès d'un de ses précepteurs. Ce dernier, percevant que le garçon était parfait dans son esprit et d'une grande bonté, lui dit que les astrologues avaient fait des prophéties lors de sa naissance.

Le Roi visitait souvent son fils, qu'il aimait tendrement. Et un jour Iosaph parla à son père :

"J'ai un grand désir de savoir, mon père, quelque chose qui remplit toujours ma pensée de tristesse et de douleur." **[156]**

Le père, sentant une douleur dans son cœur, répondit : "Dis-moi, cher enfant, quelle douleur te tourmente et je tenterai immédiatement de la transformer en joie."

Alors Iosaph demanda : "Pourquoi suis-je emprisonné ici ; pourquoi m'emprisonnez-vous derrière ces murs et ces portes, me privant de l'extérieur et me rendant invisible à tous ?"

Et le père répondit : "Je ne désire pas, mon enfant, que tu voies rien de ce qui pourrait susciter de la douleur dans ton cœur et te voler ainsi ton bonheur ; je désire que tu vives ici toute ta vie, dans des plaisirs incessants, entouré de joie et de bonheur."

"Alors sachez, père, répondit l'enfant, que cette réclusion ne m'apporte ni joie ni plaisir mais beaucoup de détresse, et que même ma nourriture et ma boisson me semblent amères. Je veux voir tout ce qu'il y a derrière ces portes et, par conséquent, si vous ne voulez pas me voir mourir de tristesse, permettez-moi d'aller où je veux et laissez mon âme jouir de la vue de cela que, jusqu'ici, je n'ai pas vu."

En entendant cela, le roi fut malheureux mais, comprenant que, s'il continuait à isoler son fils, il lui causerait encore plus de tristesse et de douleurs, il dit : "Qu'il en soit, mon enfant, selon ton désir."

Et il fit appeler les chevaux immédiatement, et il organisa tout de la façon la plus glorieuse, comme il convient aux princes. Il n'interdit plus à son fils de quitter le palais, et lui permit d'aller où il voulait. Mais il ordonna à tous ses serviteurs de s'assurer que rien de triste ou d'indigne n'approche le prince, et de ne lui montrer que ce qu'il y avait de mieux et de plus beau – ce qui pouvait égayer sa vue et son cœur. Et il ordonna à des chœurs de chanter et de jouer de la musique le long de la route, et il organisa toutes sortes d'autres distractions pour régaler le prince.

Souvent, celui-ci quittait le palais, chevauchant ivre de bonheur, de splendeur et de gloire. Mais un jour, à cause d'une négligence de ses serviteurs, il vit deux hommes : un lépreux et un aveugle.

Il demanda alors à ses compagnons : "Qui sont ces gens et pourquoi sont-ils ainsi ?"

Et ses compagnons, voyant qu'il était impossible de lui cacher la misère humaine plus longtemps, répondirent : "Ce sont des souffrances [157] humaines, qui assaillent généralement les gens à cause de la fragilité de la nature et de la faiblesse de constitution de notre corps."

L'adolescent demanda : "De telles choses arrivent-elles à tout le monde ?"

Et on lui dit : "Pas à tout le monde, mais à ceux dont la santé a été détruite par un excès de biens terrestres."

Alors l'adolescent demanda : "Si la règle ne veut pas que cela arrive à tout le monde, alors ceux qui sont touchés par de telles épreuves le savent-ils à l'avance ou ces malheurs frappent-ils soudainement et de façon inattendue ?"

Ses compagnons répondirent : "Qui d'entre nous connaît l'avenir ?"

Le prince cessa de poser des questions mais son cœur fut triste à la vue de ces événements et l'expression de son visage changea. Quelques jours plus tard, il rencontra un vieil homme, faible, le visage tout ridé, les membres courbés et fragiles, entièrement gris, édenté et presque incapable de parler. Le remarquant, l'adolescent fut rempli d'horreur et, lui ordonnant d'approcher, il demanda : "Qui est-ce et pourquoi est-il ainsi ?"

– Il est déjà très vieux et, parce que sa force le quitte et parce que son corps est devenu faible, il est dans l'état déplorable que vous voyez."

L'adolescent demanda de nouveau : "Que lui arrivera-t-il ensuite, après avoir vécu beaucoup d'autres années ?"

Et ils répliquèrent : "Rien, sauf que la mort le prendra."

L'adolescent continua à poser des questions : "La même chose arrivera-t-elle à tout le monde ou cela ne se produit-il que chez certains d'entre nous ?"

Ils répondirent : "Si la mort ne nous emporte pas dans nos jeunes années, alors il est impossible, après de nombreuses années, de ne pas atteindre cet état."

L'adolescent demanda : "À quel âge les gens deviennent-ils comme lui et, si la mort attend chacun de nous sans exception, n'y a-t-il aucune possibilité de lui échapper et d'éviter cette misère ?"

On lui répondit : "À l'âge de quatre-vingts ou cent ans, les gens faiblissent, deviennent fragiles et meurent, et il ne peut en être autrement car la mort est le destin naturel de l'homme et sa venue est inévitable."

**[158]**

En voyant et en entendant tout ceci, l'adolescent, avec un soupir provenant du fond du cœur, dit :

"S'il en est ainsi, alors notre vie est amère et pleine de malheurs. Qui peut être gai et sans peine lorsqu'il attend éternellement la mort, qui n'est pas seulement inévitable mais aussi, comme vous le dites, inattendue ?"

Et il retourna à son palais, très très triste, réfléchissant continuellement à la mort et se répétant :

"Si tous doivent mourir, je dois aussi mourir et je ne sais même pas quand... Et après ma mort, qui se souviendra de moi ? Et après de longues périodes de temps, tout passera dans l'oubli... N'y a-t-il aucune autre vie après la mort et n'y a-t-il aucun autre monde ?"...

Et il fut très perturbé par toutes ces pensées. Cependant, il ne parla de rien à son père, mais demanda à son mentor s'il ne connaissait pas quelqu'un qui puisse lui expliquer tout ceci et soulager son esprit car il ne trouvait aucune solution par la pensée.

Son professeur lui dit :

"Je vous ai déjà dit que les sages ermites qui vivaient ici et qui réfléchissaient à toutes ces questions ont été tués par votre père ou ont été exilés dans ses moments d'angoisse. Maintenant je ne connais plus personne à l'intérieur de nos frontières."

L'adolescent sombra dans une profonde tristesse en entendant ceci ; son cœur lui faisait mal et sa vie devint une torture continue ; ainsi, toute la douceur et la beauté de ce monde ne furent plus à ses yeux que des débris et de la poussière. Et Dieu, désirant que chacun se sauve soi-même et que la raison atteigne la vérité, avec Son éternel amour et Sa miséricorde envers l'humanité, montra le bon chemin à l'adolescent de la manière suivante :

À cette époque vivait un moine, sage, absolument parfait dans toutes les vertus, nommé Varlaam, un prêtre par son rang. Il vivait dans le désert de Senaridia. Inspiré par la révélation Divine, ce sage homme eut connaissance du triste état du prince et, quittant le désert et troquant ses vêtements pour ceux d'un marchand, s'embarqua et fit voile vers le Royaume Indien. En arrivant dans la ville où vivait le prince dans son palais, il resta là plusieurs jours à prendre connaissance de [159] certains détails au sujet du prince et de ses proches. Ainsi, découvrant que la personne la plus intime avec le prince était le mentor, il alla voir celui-ci et dit :

"Sache, mon seigneur, que je suis un marchand et que je suis venu de terres lointaines. J'ai une pierre précieuse dont on ne trouve nulle part la pareille et que, jusqu'ici, je n'ai montrée à personne et, si je t'en parle aujourd'hui, c'est que je vois que tu es intelligent et capable. Par conséquent, emmène-moi jusqu'au prince et je lui donnerai cette pierre dont le prix est si élevé que personne ne peut le calculer, car il excède la valeur de toutes les choses bonnes et coûteuses. La pierre redonne la vue à l'aveugle, l'ouïe au sourd, la parole au muet, la santé au malade et peut chasser les démons des obsédés, rendant raisonnable le dément. Qui possède cette pierre peut atteindre tout le bien qu'il désire."

Le mentor répliqua : "Tu me sembles être un vieil homme, mais tu prononces des mots vides et tu te couvres de louanges. J'ai vu maintes perles et pierres précieuses, et j'en ai même possédé, mais je n'ai jamais vu ni entendu parler d'une pierre qui possède de tels pouvoirs. Mais montre-la moi et, si tes paroles sont vraies, je t'emmènerai immédiatement voir le prince, tu seras honoré et tu recevras la rémunération que tu mérites."

Varlaam dit : "Tu as raison de dire que tu n'as ni vu ni entendu parler de telles pierres mais, crois-moi, je possède une telle pierre. Je ne désire pas chanter ma propre louange, ni mentir à cet âge avancé, mais je dis la vérité. Toutefois, en ce qui concerne ton désir de la voir, entends ce que j'ai à te dire : ma pierre précieuse, outre les facultés et miracles mentionnés, a aussi cette propriété qu'elle ne peut être vue que par ceux qui possèdent des yeux parfaitement en santé et un corps parfaitement chaste ; si, cependant, une personne impure voit la pierre par inadvertance, elle perd immédiatement la vue et la raison. Connaissant l'art de la guérison, je peux te dire que tes yeux sont douloureux et je crains par conséquent de te montrer la pierre de peur d'être responsable de ta cécité. Mais j'ai entendu dire du prince qu'il mène une vie pure, qu'il a des yeux clairs et en santé, et je lui montrerais donc mon trésor. Alors ne sois pas indifférent et ne prive pas ton maître d'une acquisition si importante."

**[160]**

Le mentor répondit : "S'il en est ainsi, alors ne me montre pas la pierre car je me suis profané par plus d'une action malsaine et, comme tu le dis, j'ai une mauvaise vue. Mais je te crois ; je ne serai donc pas indifférent et j'informerai immédiatement mon maître."

Et le professeur entra dans le palais et raconta tout au prince, dans l'ordre où c'était arrivé. Et le prince, l'ayant écouté, ressentit dans son cœur

une grande joie et il eut meilleur moral. Il ordonna au marchand de lui rendre visite immédiatement.

Varlaam entra dans la chambre du prince et, s'inclinant, le salua d'un sage et plaisant discours. Le prince lui dit de s'asseoir et, aussitôt que le mentor eut quitté la pièce, il dit au vieil homme :

"Montre-moi la pierre dont tu as parlé à mon mentor et dont tu dis de si grandes et merveilleuses choses."

Mais Varlaam parla ainsi au prince :

"Tout ce qui vous a été dit à mon sujet, prince, est vrai et juste, car il ne me siérait pas de parler fausement à votre Grandeur. Mais je ne peux vous révéler mon grand secret avant d'avoir appris à connaître vos pensées, car le Seigneur m'a dit : "Un semeur partit semer. Et lorsqu'il sema, des graines tombèrent sur le côté et les oiseaux vinrent et les dévorèrent ; certaines tombèrent en des endroits pierreux, où il y avait peu de terre ; elles levèrent immédiatement, car la terre n'était pas profonde ; et certaines tombèrent dans les ronces ; et les ronces poussèrent et les étouffèrent ; mais d'autres tombèrent dans un bon sol et produisirent des fruits au centuple." Ainsi, si je trouve dans votre cœur un sol bon et fertile, je n'hésiterai pas et je sèmerai la graine divine et j'ouvrirai pour vous le grand mystère. Mais si le sol était pierreux ou couvert de ronces, alors mieux vaudrait ne pas gaspiller les graines salvatrices et mieux vaudrait ne pas leur permettre d'être dévorées par les oiseaux et les bêtes, car il est strictement interdit de leur jeter des bijoux. Mais j'espère trouver en vous le meilleur sol qui soit afin d'y déposer la digne graine et vous permettre de regarder la précieuse pierre, d'être éclairé par l'aube de la lumière et de porter des fruits par centaines. Car pour vous j'ai traversé beaucoup de peines et j'ai vogué longtemps, afin de vous montrer ce que vous n'avez jamais vu et de vous enseigner ce que vous n'avez jamais entendu."

Iosaph lui fit cette réponse : **[161]**

"Je suis possédé, ô vénérable seigneur, d'un ardent désir d'entendre parler de mondes nouveaux et nobles, et dans mon cœur brûle un feu qui me force à acquérir la connaissance des choses importantes et essentielles. Mais jusqu'ici je n'ai pas trouvé l'homme qui pourrait m'expliquer ce qui est dans mon esprit et qui pourrait me montrer le bon sentier. Mais, trouverais-je cette personne, je ne lancerais ses paroles ni aux oiseaux ni aux bêtes, et mon cœur ne serait pas de pierre, ni rempli de ronces, mais je

cultiverais chaque mot dans mon cœur. Et si tu devais, toi, savoir quelque chose, je te prie de ne pas me le cacher mais de m'enseigner. Car lorsque j'ai entendu dire que tu étais d'un pays lointain, mon âme fut réjouie et je fus rempli de l'espoir de recevoir de toi ce que j'ai désiré savoir : c'est pourquoi je t'ai reçu avec joie, comme si moi ou mes pairs t'avions connu depuis longtemps."

Alors Varlaam expliqua l'enseignement avec des paraboles et des allégories, ornant son discours de nombreuses et belles histoires et de nombreux et beaux préceptes. Comme la cire, le cœur du prince fondait et, plus le vieux sage lui parlait, plus ardemment le prince désirait l'écouter. Finalement, le prince commença à réaliser que la pierre précieuse était la merveilleuse Lumière de l'Esprit, qui ouvre les yeux de l'esprit, et il crut sans le moindre doute toutes les choses que Varlaam lui enseigna. Se levant de son trône, il se dirigea vers le vieux sage, l'embrassa et dit :

"Ô, Toi le plus digne des hommes ! Cela est, je crois, la pierre précieuse que tu gardes en secret et que tu ne désires pas montrer à tout le monde, mais seulement à ceux qui sont dignes, ceux dont les sentiments spirituels sont solides et sains. Car aussitôt que tes mots ont atteint mes oreilles, une douce lumière est entrée dans mon cœur et la lourde couche de douleurs qui a si longtemps alourdi mon cœur se dispersa et ne fut plus que néant. Alors, dis-moi, mon raisonnement est-il correct, et si tu sais autre chose, je te prie de m'enseigner !"

Et Varlaam continua à lui parler de la mort sage et de la mauvaise mort, d'une résurrection, d'une vie éternelle et des belles conséquences des bonnes actions et des souffrances des pécheurs. Et les mots de Varlaam émurent profondément le prince, de sorte que ses yeux se remplirent de larmes et qu'il pleura longtemps. Varlaam expliqua aussi la [162] futilité et l'inconstance de ce monde et lui parla de la renonciation et de la vie solitaire des moines du désert.

Comme des bijoux dans un écrin, Iosaph rassembla tous ces mots dans son cœur, et il commença à aimer Varlaam au point qu'il voulut rester avec lui à jamais pour entendre son enseignement. Il lui demanda de parler de la vie des solitaires, de leur nourriture et de leur vêtement, disant :

"Dis-moi, que portez-vous dans le désert, et qu'elle est votre nourriture, d'où vient-elle ?"

Varlaam répondit : "Pour la nourriture, nous cueillons les fruits des arbres et les racines qui poussent dans le désert. Si, cependant, un croyant nous apporte du pain, nous l'acceptons comme un don de Dieu ; notre vêtement est fait de poils ainsi que de peaux de moutons et de chèvres, usées et rapiécées, et il est le même hiver comme été. Le vêtement supplémentaire que tu vois sur moi a été emprunté à un digne laïque afin que personne ne sache que j'étais un moine. Si je m'étais présenté dans mes propres vêtements, on ne m'aurait pas permis de vous voir."

Iosaph demanda à Varlaam de lui montrer ses vrais vêtements et, lorsque Varlaam enleva les vêtements de marchand, Iosaph vit un terrible spectacle : le corps du vieil homme était très sec et noirci par les rayons du soleil, et la peau pendait sur les os. Autour des reins et des jambes, jusqu'aux genoux, il portait un lainage piquant et en lambeaux et un manteau de même façon sur ses épaules. Iosaph fut étonné d'une telle dureté et de la grande endurance du vieil homme ; il soupira et pleura, demandant au sage de le prendre avec lui dans la vie solitaire.

Varlaam dit : "Ne demandez pas cela maintenant, car alors la colère de votre père pourrait retomber sur nous tous. Il vaut mieux rester ici et grandir dans la connaissance des grandes vérités. Je repartirai tout seul. Plus tard, lorsque cela sera la volonté du Seigneur, vous viendrez à moi, car je crois que, dans cette vie, aussi bien que dans la vie à venir, nous vivrons ensemble."

Iosaph, en larmes, répondit : "Si telle est la plus haute volonté, je resterai. Prends avec toi beaucoup d'or pour le rapporter à tes frères du désert pour de la nourriture et des vêtements. **[163]**

– Le riche donne au pauvre, rétorqua Varlaam, et non pas le pauvre au riche. Comment vous, pauvre, pouvez-vous désirer nous donner quelque chose ? Même le moindre de nos frères est incomparablement plus riche que vous. J'espère que vous acquerrez aussi ces véritables richesses ; mais lorsque vous deviendrez riche dans cette voie, alors vous deviendrez misérable et isolé."

Iosaph ne le comprenait pas et Varlaam lui expliqua que celui qui renonce à toutes les possessions terrestres acquiert des richesses célestes et que le plus petit don céleste a plus de valeur que toutes les richesses de ce monde. Et il ajouta :

"L'or est souvent cause du péché, par conséquent nous n'en gardons pas. Et vous désirez que j'apporte à mes frères ce serpent qu'ils ont déjà vaincu."

Et, pendant longtemps, Varlaam rendit visite au prince quotidiennement et lui enseigna le merveilleux sentier de la lumière.

Un jour, Varlaam lui annonça son intention de partir. Iosaph pouvait à peine souffrir la séparation de son instructeur et pleura amèrement. Comme dernier gage, il demanda à Varlaam de lui laisser son manteau. Le vieux sage donna le manteau à Iosaph et Iosaph le tint pour plus précieux que ses robes de pourpre royales.

Un jour, Iosaph, priant longtemps avec des larmes dans ses yeux, faiblit et tomba endormi sur le sol. Dans son rêve, il se vit soudain emporté par des étrangers à travers les plus merveilleux pays, jusqu'à un grand champ couvert de belles fleurs odoriférantes. Là il vit une grande variété d'arbres féconds, portant des fruits étranges et inconnus, agréables à voir et bons à manger ; les feuilles des arbres se balançaient doucement dans la douce brise et un arôme subtil remplissait l'air. Sous les arbres il y avait des autels d'or pur, sertis de pierres précieuses et de perles qui luisaient de la façon la plus éclatante. Il nota en outre plusieurs couches parées de couvertures d'une beauté et d'un lustre indicibles. Au centre coulait une source, ses eaux claires et belles caressant la vue. Les étrangers conduisirent Iosaph à travers ces champs jusqu'à une ville qui étincelait d'une lumière des plus éclatantes. Et les murs étaient d'or pur et de pierres précieuses comme on n'en a jamais vues jusqu'ici, et les piliers et les portes étaient de perle, taillées d'une seule pièce. Mais qui peut décrire la pleine beauté et toute [164] la gloire de cette ville ? Une lumière envoyait des hauteurs ses abondants rayons et remplissait toutes les rues de la ville, et d'éclatants guerriers ailés marchaient dans les rues et chantaient de doux chants, tels que les oreilles des hommes n'en ont jamais entendus. Et Iosaph entendit une voix :

"Ici est le lieu de repos du vertueux ! Ici tu vois le bonheur de ceux qui, durant leur vie, ont plu au Seigneur !"

Les inconnus tentèrent alors de ramener Iosaph mais, ravi par la beauté et la gloire de la ville, il dit :

"Je vous en supplie, ne m'éloignez pas de cette indescriptible joie et permettez-moi de résider en quelque coin de cette belle ville !

– Vous ne pouvez rester ici maintenant, lui dit-on. Mais en raison de vos nombreuses actions héroïques et de vos aspirations, vous entrerez un jour en cet endroit, si seulement vous y appliquez toute votre force. Car ceux qui s'efforcent prendront possession du royaume des cieux..."

Le quarantième jour après la mort du roi Avenir, Iosaph rassembla, en mémoire de son père, tous les hommes d'État, les conseillers et les généraux des armées et leur fit part de son grand secret : il avait l'intention de quitter ce royaume terrestre et tout ce qui appartient au monde, et il désirait aller au désert et mener la vie d'un moine. Tous furent attristés et pleurèrent parce qu'ils l'aimaient pour sa bienveillance, son humilité et sa charité. Et chacun supplia Iosaph de ne pas les quitter. Mais le soir venu il rédigea un décret à l'intention du conseil entier et de tous les généraux. Laissant son décret dans sa chambre, il partit secrètement vers le désert. Au matin, la nouvelle de sa fuite se répandit et le peuple fut grandement troublé et déprimé. Plusieurs pleurèrent. Alors tous les habitants de la ville décidèrent de partir à sa recherche et ils le trouvèrent près d'un ruisseau asséché, les bras levés vers les cieux, dans la prière. Le peuple l'entoura, tomba à genoux devant lui et l'implora avec des pleurs et des sanglots de retourner à son palais. Mais il leur demanda de ne pas lui faire de peine et de le laisser libre, car sa décision était prise. Et il pénétra dans le désert. Alors le peuple, pleurant amèrement, dut retourner chez lui ; mais quelques-uns le suivirent à distance jusqu'au coucher du soleil, jusqu'à ce que l'obscurité tombe et les empêche de le suivre plus loin. **[165]**

Dans le désert, Iosaph mena une vie semée de difficultés, car la nourriture était rare, l'herbe même était sèche et le sol ne donnait que peu de fruits. Mais ses accomplissements spirituels étaient grands. Et une fois de plus, dans son sommeil, il vit un rêve. Les mêmes étrangers l'emmenèrent de nouveau à travers de beaux champs et il revit la brillante cité. Lorsqu'ils arrivèrent à ses portes, des Anges Divins vinrent à leur rencontre, portant deux guirlandes d'une indescriptible beauté.

Iosaph demanda : "À qui sont ces guirlandes ?"

– Les deux vous appartiennent, répondirent les anges, une pour le salut des âmes humaines et l'autre pour avoir quitté le royaume terrestre et avoir commencé la vie spirituelle."...

C'est de cette façon originale que le livre "La vie des saints – Chetyi Minei" relate la vie du Bouddha. Derrière l'ancien langage ecclésiastique slave, on perçoit clairement le récit original de la Vie du Bienheureux

Bouddha. Et la vision du prince, avant sa retraite dans le désert, correspond clairement à l'illumination du Bouddha.

À la fin de ce récit on ajoute une prière au prince indien, qui dit : "Et quittant son royaume, il atteignit le désert. [...] Priez pour le salut de vos âmes." On ajoute encore une autre prière, déclarant que Iosaph "a maintenant pour demeure les collines lumineuses de Jérusalem" et lui demandant de "prier pour tous ceux qui ont la foi en Toi". Ainsi les fidèles du Christ prient et approchent le Bienheureux Bouddha.

En novembre, dans toutes les églises, le nom du saint prince indien, Iosaph, est prononcé, et l'Ancien à la barbe grise des monts Altaï change les anciens versets sacrés en dévotion au prince indien béni. C'est profondément touchant, sur les hauteurs de l'Altaï, d'entendre les mots que le prince s'adressait à lui-même, dans le désert :

"Oh reçois-moi et accepte-moi, Toi, désert silencieux !

– Comment puis-je Te recevoir, Prince,

Je n'ai ni palais ni chambre royale pour T'abriter ?

– Mais je n'ai pas besoin d'un palais ni d'une chambre royale !"

Ainsi, sur les hauteurs de l'Altaï, chante l'Ancien à la barbe grise. Et sur la montagne tout près, comme l'ancien Lel ou Krishna le Bienheureux, agitant des guirlandes de soucis, un petit berger proclame d'une voix forte une autre version de l'histoire dédiée à la même mémoire sacrée : **[166]**

Ô, mon Maître Bien-aimé !

Pourquoi m'as-tu quitté si tôt ?

Tu m'as laissé orphelin !

Gémissant tout au long de mes jours.

Ô, toi, désert, toi si beau !

Accepte-moi en ton sein,

Dans ton palais élu,

Paisible et silencieux.

Je fuis, comme devant un serpent,

La gloire et la splendeur terrestres,

La richesse et les demeures resplendissantes...

Mon désert bien-aimé, accepte-moi !

J'atteindrai tes prairies.

Pour me réjouir de tes fleurs merveilleuses.

Pour résider ici durant mes années qui approchent.

Jusqu'à la fin de mes jours...

*Altai, 1926. [167]*

## LES PEUPLES DE L'INTÉRIEUR DE LA TERRE

Un jour, au cours de nos pérégrinations, nous avons atteint un village à moitié en ruines. La lumière ne brillait que dans deux maisons. Dans une petite pièce, un vieil homme était assis et nettoyait un outil. Il devint notre hôte pour la nuit. Je lui demandai la raison de son isolement. Il répondit : "Tout le monde est parti. Ils ont trouvé de meilleurs endroits pour leurs demeures. Ils étaient forts et entreprenants. Quelque chose de nouveau les a attirés. Mais je savais que rien de nouveau n'existe sur la terre. Et je n'avais pas envie de changer le lieu de ma mort."

Ainsi partent les plus forts. Ceux qui s'étiolent attendent patiemment la mort. N'est-ce pas l'histoire de toutes les migrations, de toutes les entreprises ?

Les migrations sont un des sujets les plus fascinants de l'histoire de l'humanité. Quel esprit a pu déplacer ainsi des nations entières et d'innombrables tribus ? Quel cataclysme conduisit les hordes hors de leurs steppes familières ? Quel nouveau bonheur, quels nouveaux privilèges espéraient-ils de la brume bleue de l'immense désert ?

Sur les rochers du Dardistan, nous avons vu d'antiques dessins. Nous avons aussi vu le même type de dessins sur les rochers des bords du Brahmapoutre, aussi bien que sur les rochers de l'Orkhon en Mongolie, et dans les tumuli de Minusinsk en Sibérie. Et finalement, nous avons discerné la même psychologie créatrice dans les halristningars de Suède et de Norvège. Plus tard, nous nous sommes arrêtés pour admirer les puissants signes des premiers romantiques que nous avons trouvés, fondés sur les mêmes aspirations créatrices que celles des grands migrants.

Dans chaque ville, dans chaque campement d'Asie, j'ai tenté de découvrir quels souvenirs chérissait la mémoire folklorique. À travers ces contes conservés et préservés, on peut reconnaître la réalité du passé. Dans chaque étincelle de folklore, il se trouve une goutte de la grande Vérité, ornée ou déformée. Il n'y a pas si longtemps, nous [169] étions trop vaniteux pour apprécier ces trésors du folklore. "Qu'est-ce que ces gens illettrés pouvaient bien connaître !" Mais par la suite, nous avons appris que même le grand Rig-Véda n'avait été écrit que dans un passé relativement récent, et que probablement il avait été transmis pendant plusieurs siècles de bouche à oreille. Nous avons pensé que les tapis volants des contes de fées n'appartenaient qu'à l'enfance, mais nous avons

bientôt reconnu que, même si chaque fantaisie, à sa façon particulière, tisse un beau tapis pour orner la vie, néanmoins ce même tapis porte l'empreinte de la grande réalité du passé.

Parmi les innombrables légendes et contes de fées de différents pays, on peut trouver des histoires de tribus perdues ou de peuples vivant à l'intérieur de la terre. Dans toutes les directions, en des endroits divers et fort éloignés les uns des autres, les peuples parlent de faits identiques. Mais en établissant la corrélation, on peut immédiatement voir que ces contes ne sont que divers chapitres d'une histoire unique. Au début, il semble impossible qu'il puisse exister aucun lien scientifique entre ces murmures déformés, racontés à la lumière des feux de camp du désert. Mais ensuite, on commence à saisir la coïncidence bizarre de ces légendes multiples racontées par des peuples dont chacun ignore même le nom de l'autre.

On peut reconnaître la même relation entre les folklores du Tibet, de Mongolie, de Chine, du Turkestan, du Cachemire, de Perse, de l'Altaï, de Sibérie, de l'Oural, du Caucase, des steppes de Russie, de Lithuanie, de Pologne, de Hongrie, d'Allemagne et de France, des plus hautes montagnes aux plus profonds océans. Vous entendrez des contes merveilleusement élaborés dans le district de Tourfan. Ils vous raconteront qu'une tribu sainte fut persécutée par un tyran et que le peuple, n'ayant pas l'intention de se soumettre à la cruauté, s'enferma dans les souterrains des montagnes. Ils vous demandent même si vous avez vu l'entrée de la grotte par laquelle le peuple persécuté pour sa religion prit la fuite.

À Kuchar, vous entendrez parler de King Po-chan, régent des Tokhariens, et la façon dont il disparut avec les trésors de son royaume, ne laissant que du sable, des pierres et des ruines derrière lui, lorsque l'ennemi approcha. [170]

Au Cachemire, ils parlent de la tribu perdue d'Israël ; certains rabbins érudits pourraient vous expliquer qu'Israël est le nom de ceux qui cherchent, et que ce nom représente non pas une nation, mais le caractère d'un peuple. En relation avec ces croyances, ils vous montrent à Srinagar la tombe du Bienheureux Issa – Jésus. Vous pouvez entendre une histoire détaillée expliquant que le Sauveur fut crucifié mais ne mourut pas, et que ses disciples emportèrent le corps de la sépulture et disparurent. On dit qu'Issa a recouvré la santé et a passé le reste de sa vie au Cachemire, à prêcher le même évangile. De cette tombe souterraine, dit-on, émanent des

fragrances variées. À Kashgar, où la Sainte Mère d'Issa se réfugia après la cruelle persécution de son fils, on vous montrera la tombe de la Vierge Marie. Partout, vous entendez différentes histoires de voyages et de déplacements d'une grande signification. Et à mesure que vous avancez avec votre caravane, ceci vous procure le plus grand plaisir et la meilleure éducation. De Tourfan vient aussi la plaisante histoire racontant que les jeunes gens sont envoyés faire de longs voyages, comme s'il s'agissait de pèlerinages, afin d'acquérir la meilleure connaissance qui soit des autres pays.

Chaque entrée de grotte suggère que quelqu'un y a déjà pénétré. Chaque ruisseau – spécialement les ruisseaux souterrains – attire l'imagination vers les passages souterrains. En plusieurs endroits de l'Asie Centrale, on parle des Agharti, le peuple de l'intérieur de la terre. En de nombreuses et belles légendes, on raconte, pour l'essentiel, la même histoire expliquant que les meilleurs gens abandonnèrent la terre traîtresse et cherchèrent le salut en des contrées cachées où ils acquirent de nouvelles forces et conquièrent de puissantes énergies.

Dans les monts Altaï, dans la belle vallée de Uimon, dans les hautes terres, un vénérable Ancien me dit : "Je vous prouverai que l'histoire des Chuds, le peuple qui vit à l'intérieur de la terre, n'est pas que le fruit de l'imagination ! Je vous conduirai à l'entrée de ce royaume souterrain."

Sur la route qui traverse la vallée entourée de montagnes neigeuses, mon hôte nous raconta plusieurs légendes sur les Chuds. Il est remarquable que "Chud", en russe, ait la même origine que le mot *merveille*. Alors, peut-être pouvons-nous considérer les Chuds comme une merveilleuse tribu. Mon gardien barbu expliqua : "Il était une fois, [171] dans cette vallée fertile, la puissante et florissante tribu des Chuds. Les Chuds savaient prospector les minéraux et récolter les meilleures moissons. Des plus paisibles et des plus industrieuses, était cette tribu. Mais alors vint un Tzar Blanc, avec d'innombrables hordes de guerriers cruels. Les Chuds paisibles et industrieux ne pouvaient résister aux assauts des conquérants et, ne désirant pas perdre leur liberté, ils restèrent comme serfs du Tzar Blanc. Alors, pour la première fois, le bouleau blanc commença à pousser dans cette région. Et, d'après les anciennes prophéties, les Chuds surent que le temps de leur départ était venu. Et les Chuds, ne désirant pas rester sujets du Tzar Blanc, s'enfoncèrent sous la terre. Quelquefois, on peut entendre le peuple saint chanter ; maintenant, leurs cloches résonnent dans des temples souterrains. Mais il viendra le temps glorieux de la

purification humaine et, en ces jours-là, les grands Chuds réapparaîtront dans toute leur gloire."

Ainsi conclut l'Ancien. Nous nous approchâmes d'une petite colline pierreuse. Fièremment, il me montra : "Ils sont ici. Ici est l'entrée du grand royaume souterrain ! Lorsque les Chuds sont entrés dans les passages souterrains, ils ont fermé l'entrée avec des pierres. Nous nous tenons actuellement juste à côté de cette sainte entrée."

Nous nous tenions devant une énorme tombe encerclée de grosses pierres très typiques de la période des migrations. De telles tombes, avec des vestiges de reliques gothiques, nous en avons vues dans les steppes de la Russie méridionale, sur les contreforts du Caucase Nord. En étudiant cette colline, je me souvins que, lorsque nous avons traversé le col du Karakoroum, mon saïs, du Ladakh, me demanda : "Savez-vous pourquoi les hautes terres ont un aspect si particulier ici ? Savez-vous que de nombreux trésors sont cachés dans les grottes souterraines, et qu'une merveilleuse tribu y vit, qui abhorre les péchés de la terre ?"

Quand nous approchions de Khotan, aussi, les sabots de nos chevaux sonnaient creux, comme si nous avions chevauché au-dessus de grottes ou de cavités. Les gens de notre caravane attirèrent notre attention sur ce phénomène et dirent : "Entendez-vous que nous traversons un passage creux souterrain ? Ceux qui connaissent bien ces passages peuvent les emprunter pour atteindre des pays lointains." Lorsque [172] nous vîmes les entrées des grottes, ils nous dirent : "Il y a longtemps, un peuple vivait là ; maintenant, ces gens sont partis à l'intérieur ; ils ont trouvé un passage vers le royaume souterrain. Ce n'est que rarement que l'un d'eux réapparaît sur la terre. De tels personnages viennent dans nos bazars avec une monnaie étrange, très ancienne, mais personne ne peut même se souvenir d'un temps où cette monnaie était en usage ici." Je leur demandai si nous pourrions aussi voir ces gens. Et ils répondirent : "Oui, si vos pensées sont en harmonie avec celles de ce peuple saint et si elles sont aussi élevées, parce que seuls les pécheurs sont sur la terre et que les gens purs et courageux passent à quelque chose de plus beau."

Grande est la croyance en ce Royaume du peuple qui vit à l'intérieur de la terre. À travers toute l'Asie, à travers les vastes déserts, du Pacifique à l'Oural, vous pouvez entendre les mêmes légendes merveilleuses d'un peuple saint disparu. Et même loin au-delà des monts Oural, l'écho du même conte vous atteindra. On entend souvent parler des tribus de

l'intérieur de la terre. Parfois, on dit qu'un peuple saint et invisible vit derrière une montagne. Parfois, des gaz empoisonnés ou vivifiants sont répandus sur la terre, pour protéger quelqu'un. Parfois, on entend dire que les sables des grands déserts se déplacent et, pour un moment, laissent voir ces trésors. Vous entendrez dire que, dans les rochers, dans les chaînes de montagnes les plus désertes, on peut voir les ouvertures qui relient à ces cols souterrains, et que de belles princesses, un jour, occupaient ces châteaux naturels.

De loin, on pourrait prendre ces ouvertures pour des aires d'aigle, parce que tout ce qui appartient au peuple qui vit à l'intérieur de la terre est caché. Quelquefois, la Cité Sainte est submergée, comme dans le folklore des Pays-Bas et de la Suisse. Et ce folklore coïncide avec de véritables découvertes dans les lacs et en bordure des océans et des mers. En Sibérie, en Russie, en Lithuanie et en Pologne, vous trouverez de nombreuses légendes et contes de fées qui parlent des géants qui ont vécu dans ces pays mais qui, par la suite, n'aimant pas les nouvelles coutumes, ont disparu. Dans ces légendes, on peut reconnaître les bases typiques des anciens clans. Les géants sont frères. Très souvent, les sœurs des géants vivent sur d'autres rives des lacs ou de l'autre côté des montagnes. Très souvent, ils ne désirent pas quitter [173] l'endroit, mais un événement spécial les conduit loin de leur demeure. Les oiseaux et les animaux sont toujours près de ces géants ; comme des témoins, ils les suivent et annoncent leur départ.

Parmi les histoires de cités submergées, celle de la ville de Kerjenetz, dans la région du Nijni Novgorod, est magnifique. Cette légende a une telle influence sur le peuple que, même maintenant, une fois l'an, des nombreux croyants se rassemblent en procession autour du lac où la ville sainte fut submergée. Il est touchant de voir combien vitales sont les légendes, aussi vitales que les feux de joie et les torches de la procession elle-même, qui résonne des cantiques saints dédiés à la ville. Ensuite, dans un silence complet, ces gens attendent autour du feu de joie et écoutent les cloches d'invisibles églises.

Cette procession rappelle les fêtes sacrées du lac Manasarowar dans l'Himalaya. La légende russe de Kerjenetz remonte à l'époque du joug Tartare. On raconte que lorsque les hordes mongoles victorieuses approchèrent, l'ancienne ville russe de Kerjenetz était incapable de se défendre. Alors tout le peuple saint de cette ville vint au temple et pria pour le salut. Devant les yeux mêmes des impitoyables conquérants, la cité

coula solennellement dans le lac, qui est depuis considéré comme sacré. Même si la légende parle du temps du joug Tartare, on peut y discerner les traces de l'effet typique de la migration. Cette légende n'a pas seulement donné lieu à des variantes, mais elle a même inspiré plusieurs compositeurs et artistes modernes. Chacun se souvient du bel opéra de Rimsky-Korsakoff, "La ville de Kitege".

Les innombrables Kurgans des steppes du sud retiennent autour d'eux nombre d'histoires au sujet de l'apparition d'un guerrier inconnu, dont personne ne savait d'où il venait. Les Carpathes, en Hongrie, ont des histoires similaires de tribus inconnues, de guerriers géants et de villes mystérieuses.

Si, sans préjugé, vous marquez patiemment sur une mappemonde toutes les légendes et tous les contes de cette nature, vous serez surpris du résultat. Lorsque vous rassemblez les contes de fées de tribus perdues et vivant à l'intérieur de la terre, n'avez-vous pas devant les yeux la carte géographique complète de toutes ces migrations ? Un vieux missionnaire catholique vous dira négligemment que le site de Lhasa fut un jour appelé Gotha. Dans le Trans-himalaya, à une altitude [174] de quinze mille ou seize mille pieds, nous avons trouvé plusieurs groupes de menhirs. Personne au Tibet ne connaît ces menhirs. Un jour, après une journée entière de voyage à travers les collines nues et les rochers du Trans-himalaya, nous avons vu, de loin, des tentes noires préparées pour notre camp. Au même moment nous avons remarqué, non loin dans la même direction, ces longues pierres qui ont tant de signification pour l'archéologue. Même de loin, nous pouvions distinguer la forme particulière de leur construction.

"Quelles sortes de pierres voyons-nous sur ces pentes, avons-nous demandé à notre guide tibétain.

– Oh, répondit-il, ce sont des Doring – des pierres longues ; c'est un ancien endroit sacré. Il est très utile de mettre de la graisse au sommet des pierres. Alors les déités de l'endroit aident les voyageurs.

– Qui a ainsi rassemblé ces pierres ?

– Personne ne le sait. Mais, depuis les temps anciens, ce district a été appelé Doring – les pierres longues. Les gens disent que des inconnus sont passés ici il y a longtemps."

À travers le relief du Trans-himalaya, nous avons vu distinctement les longues rangées de pierres verticales. Ces allées se terminent dans un cercle avec trois hautes pierres au centre, l'ensemble étant orienté d'ouest en est.

Après avoir monté le camp, nous nous sommes dépêchés d'atteindre le site. Et, l'évidence devant les yeux, nous avons réalisé qu'il y avait ici un menhir typique, semblable à ceux qui ont fait la gloire du champ de pierres de Carnac. Sur les pentes avoisinantes, on ne trouva aucun objet. Non loin du menhir il y avait la trace d'une petite rivière, temporairement à sec. Aucune excavation n'était permise à cause des préjugés stupides des Tibétains qui ont inventé l'histoire selon laquelle le Bouddha aurait interdit de retourner le sol. Mais aucune excavation n'était nécessaire pour reconnaître la construction druidique typique, transportée avec tant de soins des rives de l'océan... "Les plus forts sont passés par ici et ont trouvé les sites les plus appropriés."

Au cours des quatre jours suivants, nous avons trouvé quatre autres groupes de menhirs. Certains montraient les mêmes longues allées de pierres ; d'autres consistaient seulement en plusieurs longues pierres entourées de pierres plus petites. Au moment où nous approchions des [175] hauts cols, avant d'atteindre le Brahmapoutre, ces constructions cessèrent. En relation avec ces vieux sanctuaires, nous avons trouvé plusieurs tombes, un carré dessiné par d'énormes pierres. À nouveau, une réplique parfaite fut découverte dans l'Altaï et au Caucase. Devant moi, provenant du même endroit, une fibule typique – l'aigle à deux têtes. Nous connaissons déjà cet emblème qu'on peut voir dans les tombes du nord du Caucase. J'ai devant moi des épées tibétaines, parfaitement identiques à celles des tombes gothiques. Les femmes du même district portent des coiffes, semblables à celles des peuples slaves, que l'on appelle *kokoshnik*.

Lorsque vous voyagez à travers les hauteurs du Tibet, assailli par son froid insupportable et ses ouragans ; lorsque vous remarquez ces Tibétains sauvages, vêtus de peaux usées, dévorant de la viande crue, vous êtes profondément surpris de voir apparaître le visage d'un Espagnol, d'un Hongrois ou d'un Français du Midi sortant du chapeau de poils. Il faut admettre que certains traits sont déformés, mais ils n'ont rien à voir avec les types mongol ou chinois. Vous ne pouvez les rapprocher que des Européens. On peut aussi imaginer que le meilleur peuple, le plus courageux, est parti quelque part, et que vous n'avez maintenant devant vous que de pauvres restes dégénérés.

En regardant les glaciers impitoyables du Trans-himalaya, sur ce sol stérile, sur les rochers nus où même les animaux sont rares, où même les aigles ne se voient que rarement, on peut concevoir que les gens furent contraints d'aller de l'avant et que, partis des hautes montagnes, ils ont atteint les étendues des futurs déserts. Mais leurs esprits étaient insatisfaits. Ils s'ennuyaient des montagnes. Ainsi, les monts Altaï leur offrirent l'illusion temporaire d'un bonheur longtemps cherché. Mais les glaciers de l'Altaï étaient trop proches ; ce n'est que maintenant qu'ils commencent à reculer – les scientifiques ont calculé que les glaciers ont reculé d'environ vingt-cinq pieds durant les trente dernières années. Des lieux d'établissement nouveaux et plus fertiles pour les voyageurs courageux devaient se trouver dans le nord du Caucase et en Crimée. Une fois de plus, les montagnes leur offrirent un endroit où respirer. Mais ils n'avaient plus à combattre les glaciers. Leur long voyage était récompensé. Pourquoi, alors, ne pas pousser plus loin ? Les Carpathes étaient aussi invitantes ; alors les pèlerins [176] atteignirent les rives mêmes de l'océan. Et ils se souvinrent de tous les signes sacrés de leur long voyage. C'est pour cette raison que nous apprécions tant les menhirs de Bretagne et le Stone Henge des îles Britanniques. Nous ne pouvons affirmer la finalité parce que chaque finalité est une conclusion, et conclusion signifie mort. Dans les grandes décisions, dans les grands espoirs et dans les grandes quêtes, nous sommes heureux d'ajouter d'autres perles au collier de la quête.

Lorsqu'on me demanda : "Pourquoi vous réjouissez-vous au sujet de ces menhirs ?", je répondis : "Parce que ma carte géographique des contes de fées est vérifiée. Lorsque, dans une main, à Carnac, vous tenez un bout d'une corde enchantée, n'est-ce pas une joie de trouver son début dans le Trans-himalaya ?"

On peut argumenter que, peut-être, les bâtisseurs des menhirs voyageaient vers le Trans-himalaya et que le Trans-himalaya peut bien avoir été l'endroit où ils se sont arrêtés plutôt que leur demeure originale. Naturellement, peut-être en a-t-il été ainsi. C'est pourquoi, moins les conclusions que nous en tirons sont définies, moins nous entretenons d'attentes, meilleur sera le futur.

"Mais êtes-vous sûr que le peuple dont vous parlez corresponde aux soi-disant Goths ?"

– Le nom qu'ils portent n'a aucune importance pour moi, qu'ils soient les ancêtres des Goths ou leurs petits enfants. Existait-il des liens profonds entre les Celtes ou les Alains ou les Scythes ? Quelqu'un d'autre devra entreprendre ces calculs scrupuleux. Mais je me réjouis du fait que, sur les hauteurs du Trans-himalaya, j'ai vu l'incarnation de Carnac. Je n'insiste pas sur la nomenclature parce que la nomenclature a souvent changé devant mes yeux mêmes, et qu'on a souvent attribué à un prétendu fait des dates couvrant approximativement un millier d'années. Je n'oublierai pas mon étonnement lorsque, en procédant à l'excavation d'un kurgan qui, à l'époque, avait été définitivement établi comme caractéristique d'une période qui ne pouvait dépasser le dixième siècle, j'ai trouvé dans les mains du squelette une pièce du quatorzième siècle. Telles sont les fluctuations !"

Le peuple règle ces problèmes beaucoup plus simplement : pour eux, tout ce qui a disparu est parti sous terre.

Si nous demandons à notre grand-père centenaire de parler des wagons couverts de sa jeunesse, nous entendrons certainement bien [177] des choses décrites d'une manière fantastique. Mais il y aura toujours des vérités révélées. Lorsque nous demandons aux gens du peuple de parler de leurs ancêtres, ils sont encore capables de le faire, ils peuvent encore nous interpréter un chant d'une grande vérité.

De vieilles légendes tibétaines, depuis les temps les plus reculés, ont attiré l'attention sur les menhirs et les dolmens d'origine inconnue. La mémoire du peuple tibétain enregistre ainsi l'histoire de ces Grands Voyageurs :

"Deux princes quittèrent l'Inde lointaine et dirigèrent leurs pas vers le nord. Sur le chemin, un des princes mourut et son frère honora sa mémoire en érigeant au-dessus de lui un sanctuaire resplendissant d'énormes pierres. Et lui-même continua sa longue route vers les terres inconnues."

Ainsi parle la mémoire du peuple !

*Tangoo, 1928. [178]*

## LUMIÈRE DANS LE DÉSERT

Un son dans le grand désert.

Sonne la conque. L'entendez-vous ?

Le long appel mélancolique et insistant vibre, frissonne, se fond dans les gorges.

Peut-être y a-t-il un monastère, ou un ermite ?

Ici nous avons atteint l'endroit le plus désert. Pas une demeure à moins de six jours d'ici. Où y a-t-il, dans ces montagnes désolées, un lama faisant ainsi retentir son évocation ?

Mais ce n'est pas un lama. Nous sommes dans les montagnes de Dunbure et, depuis les temps immémoriaux, ce nom signifie : "L'Appel de la Conque."

Au loin, l'appel des montagnes faiblit. Son écho se répercute-t-il entre les rochers ? Est-ce l'appel du Memnon de l'Asie ? Est-ce le vent qui s'infiltré dans les corridors des crevasses ? Ou est-ce le gargouillis d'une rivière de montagne quelque part ? Cet appel insistant, séduisant, est né quelque part. Et celui qui a donné à ces montagnes ce caressant surnom, "L'Appel de la Conque", a entendu la sommation du désert sacré.

"Chorten Blanc" est le nom de notre campement. Deux puissantes masses forment de grandes portes. N'est-ce pas une des frontières ? Signes blancs. Piliers blancs formés par l'égouttement des geysers. Pierres blanches. Connues sont ces frontières. Autour de nous émergent des pointes rocheuses les amoncellements fatals des avalanches. C'est le soir.

Au-dessus s'étire un autre col de montagne. Il faut examiner ce site. D'ici nous avons entendu la conque. Une courte ascension. Entre deux tourelles naturelles en forme de cônes, il y a une ouverture ; et au-delà, une petite plaine Circulaire ressemblant à une forteresse, protégée sur tous les côtés par des rochers escarpés. L'herbe est abondante sur ce carré et, sous les rochers, le ruban du ruisselet miroite silencieusement. C'est l'endroit parfait pour un camp. On peut se cacher longtemps et en sécurité à l'intérieur de ce château naturel. **[179]**

"Regardez... Il y a quelque chose qui bouge là... des gens", chuchote notre compagnon de voyage, et ses yeux fouillent la brume du soir.

À travers le rideau du brouillard, on croirait voir un spectacle de fantômes. Ou était-ce un son qui intrigua nos imaginations ? Peut-être des antilopes galopant sans bruit près de nous ? Gazelles et antilopes sont presque indiscernables sur le fond velouté de ces rochers. Peut-être qu'une personne, nous ayant précédés, convoitait ce site inapprochable. Mais tout est serein. Dans le crépuscule, l'herbe semble ne pas bruire. Les sons et les murmures s'endorment pour la nuit. Les feux éclatent dans le camp. À qui serviront-ils d'étoile-guide.

\* \* \*

Encore des feux. Les ombres dansent. Les tentes se fondent dans l'obscurité. Les gens semblent s'être multipliés. Les hommes et les chameaux semblent innombrables. Des têtes de chameaux et de chevaux apparaissent. La chaleur est tolérable. C'est le temps du repos. On laisse tomber les armes et on oublie que nous sommes sur le site même du pillage des caravanes. Il y a seulement un mois, une caravane se dirigeant vers la Chine fut détruite ici.

Il y a longtemps que nos hommes ont vu des arbres. Il y a longtemps qu'ils ont senti la caresse de l'herbe haute. Que luisent les feux de paix.

Un coup de fusil déchire le silence ! Notre repos est interrompu.

"Éteignez les feux ! Gardes, en file ! Surveillez les tentes ! Deux hommes avec des fusils, aux chevaux ! Konchok est envoyé en reconnaissance. S'il y a paix, il chantera le chant de Shambhala ! S'il y a danger – un coup de fusil !"

Une fois de plus, un saut, un frémissement parcourt le camp et tout devient silencieux. La rangée des carabiniers prend place dans les hautes herbes. Entre les troncs des Karagach les tentes disparaissent, comme submergées. Un murmure : "Ce sont peut-être les hommes de Ja-Lama ? Ses bandes sont encore actives. Sa tête, empalée sur une lance, a été exhibée dans tous les bazars mais ses centurions hantent encore tout le Gobi. Vous – en arrière – écoutez ! Est-ce le bruissement de l'herbe ?"

**[180]**

Soudain, sorti de la nuit, le chant de Shambhala. Konchok chante. Quelque part, très loin, on entend la voix. Cela signifie qu'il n'y a aucun danger. Mais les gardes restent à leur poste et les feux ne sont pas rallumés. Le chant se rapproche. De l'herbe qui bruit apparaît la pâle figure de Konchok, et des rires :

"Chinois stupide. Il a eu peur de nos feux de camp. Et il a tiré un coup pour nous effrayer. Il pensait que nous étions des voleurs. Et lui-même monte un cheval blanc."

Une caravane chinoise allait de Kara-Khoto à Hami, avec cent chameaux mais un seul fusil. Le Chinois a confondu nos feux avec les feux de camp de Ja-Lama et désirait nous effrayer. Lui-même était complètement terrorisé. Il demandait constamment si nous étions des gens pacifiques et nous suppliait de rester, la nuit, loin de sa caravane. Puis sa caravane devint bruyante et de joyeux petits feux commencèrent à scintiller. Le feu est le signe de la confiance. Néanmoins, on augmenta la veille. Le mot de passe fut donné : "Shambhala" et la réponse : "Régent Rigden".

\* \* \*

"Arantan" crie le lama Sangchen tandis qu'il retient son cheval. Entre deux collines, dans la rosée du matin, avancent rapidement les silhouettes de deux cavaliers au galop, avec une lance et des carabines.

Maintenant, ils sont sûrement ici ! Un inconnu qui nous voulait du bien et qui nous avait rejoints en galopant depuis les montagnes nous avait prévenus de l'approche de ces cinquante cavaliers. Notre route est coupée. L'attaque viendra des collines. Nos forces sont divisées. Les Torgouts – nos meilleurs tireurs – sont loin derrière. Konchok et Tsering sont avec les chameaux. Il y a aussi Tashi et l'autre Konchok de Koko-nur. Mais il y a une colline derrière nous, une haute colline. Si nous réussissons à l'atteindre, nous commanderons le site entier. Et là, nous pourrions rassembler nos forces. L'ennemi s'approche par petits groupes de la colline voisine mais nous ne perdons pas de temps. Nous atteignons la colline. Nous sommes prêts. Osher et Dorje sortent à cheval pour rencontrer l'ennemi et agitent un khatik. Osher appelle et on entend de loin son adresse en mongol. Il crie : "Prenez garde de porter atteinte à de nobles gens ; si quelqu'un l'ose, il sentira la force [181] de bras puissants, capables de démolir une ville entière en dix minutes." Les Panagis se regroupent. Ils écoutent Osher et comptent nos armes. Même notre lama, Malonoff, a mis une pelle dans son étui à fusil et les menace. Le décompte des armes est en notre faveur. Les Panagis n'osent pas s'engager dans une bataille à découvert. Ils baissent leurs carabines. Une seule longue lance, comme avant, s'élève dans les airs.

"Pouvez-vous vendre cette lance ? Je voudrais l'acheter." Notre ennemi sourit. "Non, cette lance est notre amie. Nous ne pouvons nous en départir." Par la suite, j'entendis dire que cette lance était un signe de guerre et que les cavaliers ne quittent leurs yourtes que dans le cas d'intentions hostiles. Notre ennemi, décidant finalement d'abandonner les hostilités, commence à relater une longue histoire au sujet d'un cheval blanc perdu et qu'ils cherchaient. Cette histoire d'un cheval blanc perdu nous est déjà familière. En d'autres parties de l'Asie, des étrangers suspects racontaient aussi, d'abord, une histoire de cheval volé pour masquer leurs intentions premières.

En dressant nos tentes, nous avons vu que les troupeaux descendaient des montagnes pour être ramenés jusqu'aux lointaines yourtes. C'était aussi un signe caractéristique qu'une bataille avait été évitée.

D'étranges cavaliers allèrent dans les montagnes, en différentes directions. Chevauchaient-ils pour reprendre leurs possessions cachées ou pour rassembler de nouveaux alliés ?

Il faut être prêt à tout événement inattendu, il faut toujours avoir l'arme à la main.

Vers le soir, alors que les feux de camp de la paix étaient déjà allumés, certains de nos "ennemis" vinrent au camp. Nos armes avaient spécialement suscité leur intérêt. C'est avec surprise que nous avons appris que cette tribu sauvage connaissait des mots tels que *mauser*, *browning*, *nogan* et que ces hommes pouvaient discuter en profondeur des qualités de nos fusils.

Ils repartirent et personne ne savait quelle avait été leur décision finale. Mais ils nous demandèrent, sous divers prétextes, de rester un jour de plus. Qui sait ! peut-être attendaient-ils de l'aide.

En dépit des feux pacifiques du camp, nous prîmes des mesures en prévision d'une attaque nocturne. En deux endroits, défendant le camp [182] de deux côtés, des tranchées furent creusées dans le doux sol sablonneux. On renforça la veille et un poste fut assigné à chacun, qu'il fallait occuper en cas d'alerte.

Avant l'aube, nous découvrîmes la perte de quelques chameaux. Après de longues recherches, on les trouva dans un endroit très étrange, entre les rochers. Peut-être avait-on cru que nous partirions, désappointés de ne pas trouver nos animaux.

Le soleil baissait déjà lorsque nous avons commencé à nous approcher du col, des gardes flanquant notre caravane.

À nouveau, d'étranges cavaliers armés nous dépassèrent. Ils descendirent de cheval et se tinrent là, avec leurs carabines. Certains de nos hommes descendirent aussi de cheval et défilèrent devant eux avec leurs fusils prêts.

Par un chemin pierreux, nous arrivâmes au col et, soudain, nous entendîmes deux coups de feu au loin. Plus tard, au bord même des montagnes, nous avons vu un homme de notre avant-garde, son fusil au-dessus de la tête. C'était un signal de danger. Nous nous mîmes à nouveau en position et deux de nos hommes avec des jumelles approchèrent de la zone dangereuse. Plusieurs minutes passèrent, ils examinaient quelque chose et puis nous vîmes un signal – "aucun danger".

Alors nous nous sommes approchés, notre avant-garde surveillant toujours à l'aide de jumelles. L'un d'entre eux persistait à dire que quelque chose s'était produit et que, probablement, on avait tiré sur un de nos Torgouts et sur un cheval. Mais l'autre remarqua que notre détachement de mules avançait sans problème et qu'il y avait, derrière lui, un point noir où se dessinaient plusieurs silhouettes, sous le col.

Cela doit être quelque chose d'inoffensif.

En descendant du col, nous vîmes au loin d'énormes troupeaux de yaks sauvages – plusieurs centaines de têtes – si typiques des montagnes de Marco Polo. Il était clair pour nous, maintenant, que la masse noire en dessous était un yak qui avait été tué et que nos Torgouts écorchaient.

Mais le danger d'une attaque n'était pas complètement disparu. Nos Mongols insistaient sur le fait que les Panagis ne nous attaqueraient pas près de leurs yourtes, craignant qu'en cas de défaite leurs [183] yourtes

soient incendiées. Mais que, au-delà du col, dans un endroit beaucoup plus isolé, la possibilité d'une attaque serait plus grande. Le lama mongol Sanghen était effrayé à tel point par ces hypothèses qu'il s'approcha de nous, un khatik blanc à la main, et nous supplia de permettre à tous les Mongols de partir et de retourner immédiatement à leurs foyers. Mais nous n'avons pas accepté le khatik et cette discussion tout à fait déplaisante resta en suspens.

Incidentement, une autre circonstance venait déjà rapidement à notre aide.

Les déités locales, en dépit de septembre, avaient déversé des orages depuis quelque temps dans les montagnes et nos Mongols murmuraient que le puissant dieu Lo était très en colère après les Panagis en raison de leurs mauvaises intentions. Après le tonnerre et les éclairs, une grosse chute de neige commença, ce qui était très inhabituel pour ce temps de l'année. Le courage revint à nos Mongols et ils crièrent : "Vous voyez la colère des dieux ! Ils nous aident ! Les Panagis n'attaquent jamais dans la neige parce que nous pourrions suivre leurs traces et les persécuter !"

Néanmoins, notre camp était plutôt lugubre. À travers le blizzard, les feux ne brûlaient que faiblement et les voix des sentinelles étaient à peine audibles.

Je me souviens d'un autre arrêt, aussi autour des feux de camp, mais on voit au loin d'autres feux. Ce sont les camps des Gollocks. La nuit entière, ils crient : "Ki-ho-ho !" et nos Horpas répondent : "Hoyo hey !" Par ces appels lointains les camps s'annoncent l'un à l'autre qu'ils sont vigilants et prêts à résister et à combattre. Le fait qu'au coucher du soleil les hommes se rendaient encore visite ne signifie rien car, avec le départ du soleil et la montée de l'astre opposé, l'esprit change aussi. Et soudain les feux de paix peuvent être éteints !

Nouvelle chute de neige. D'énormes rochers escarpés entourent le camp ; des ombres gigantesques ouvrent tout grand leurs arêtes plates. Autour du feu des silhouettes affaissées sont assises. Même de loin on peut en voir un lever les bras et, sur le fond rouge du feu, on peut voir ses dix doigts. Il recompte quelque chose avec ardeur. Il compte les innombrables armées de Shambhala. Il parle des armes invincibles de ces légions ; comment le grand conquérant, le régent de Shambhala [184] lui-même, les conduit. Il dit que personne ne sait d'où elles viennent mais qu'elles détruisent tout ce qui est injuste. Et que le bonheur et la prospérité des

pays suivent leur passage. Des messagers du régent de Shambhala apparaissent partout. Et en réponse à ce conte, sur le rocher opposé, apparaît une ombre gigantesque ! Et quelqu'un, tout doré dans les rayons du feu, descend de la montagne. Chacun est prêt pour des nouvelles de la plus haute importance. Mais celui qui vient est un conducteur de yak. Néanmoins, il apporte de bonnes nouvelles : les yaks pour le col de Sanju sont prêts. Bonne nouvelle ! Mais le charme du conte de fées est parti. Avec désappointement, ils jettent d'autres racines résineuses dans le feu.

Et le feu siffle et baisse de nouveau. Sur une pierre d'un jaune doré, entourés par les montagnes violettes aux sommets neigeux, sous le dôme du ciel bleu, ils sont assis serrés les uns contre les autres. Et sur la longue pierre, on étend un objet aux couleurs claires et brillantes. Coiffé d'un grand chapeau jaune, un lama raconte quelque chose à un auditeur attentif pendant que, avec son bâton, il pointe quelque chose pour illustrer son histoire. Cette image aux couleurs brillantes représente Chang Shambhala. Au milieu, il y a le régent, le Bienheureux Rigden-jyepo ; et au-dessus de lui, Bouddha. De nombreuses et magnifiques offrandes, et des trésors tout aussi nombreux et magnifiques sont étalés devant le Régent, mais Sa main ne les touche pas et Ses yeux ne les cherchent pas. Sur la paume de Sa main, étendue comme pour la bénédiction, on peut voir le signe d'une haute distinction. Il bénit l'humanité du futur. Il est sur Sa Tour de Garde, aidant les bons et détruisant les pécheurs. Sa pensée est un combat éternel et victorieux. Il est la lumière qui détruit l'obscurité. La partie inférieure de l'image montre la grande bataille sous la conduite du Régent Lui-même. Dur est le destin des ennemis de Shambhala. Une juste colère colore le bleu violet des nuages. Les guerriers de Rigden-jyepo, dans une armure splendide, avec épées et lances, poursuivent leurs ennemis terrifiés. Nombre d'entre eux sont déjà prostrés et leurs armes à feu, leurs grands chapeaux et toutes leurs possessions sont éparpillés sur le champ de bataille. Certains d'entre eux sont mourants, détruits par la main juste. Leur chef est déjà soumis et gît, les membres écartés, sous le coursier du grand guerrier, le Bienheureux Rigden. Derrière le [185] Régent, sur des chariots, suivent des canons effrayants auxquels aucun mur ne résiste. Certains ennemis, agenouillés, implorent la miséricorde ou tentent d'échapper à leur destin à dos d'éléphant. Mais l'épée de la justice rattrape les méchants. L'obscurité doit être annihilée. Le bout du bâton du lama suit le cours de la bataille.

Dans le silence de cette soirée dans le désert, assis autour d'un feu de camp, l'histoire sacrée de la Victoire de la Lumière est racontée. Dix doigts ne suffisent pas à indiquer le nombre des légions de Shambhala. Aucune hyperbole n'est adéquate pour décrire la puissance du Roi du Monde.

\* \* \*

Au milieu du gel qui conquiert tout, les feux de camp paraissent maigres et sans chaleur. La courte période qui va de onze à une heure semble un peu plus chaude mais, après une heure, le gel s'aggrave d'un vent piquant et les manteaux de peaux les plus épais ne sont pas plus chauds que la soie légère. Pour le docteur, c'est encore une merveilleuse possibilité d'observer les conditions extraordinaires de l'altitude. Le pouls de E. I. atteint 145 ou, comme le dit le docteur, devient comme celui d'un oiseau. Au lieu de 64, ce qui est mon pouls normal, j'ai un pouls de 130. Les oreilles bourdonnent, comme si toutes les cigales de l'Inde s'étaient rassemblées. Nous sommes victimes de la cécité des neiges. Puis, cela est suivi d'une sensation extraordinaire : l'œil voit tout en double et les deux réflexions ont la même force ! Deux caravanes, deux groupes de corbeaux, une double silhouette des montagnes.

Notre docteur prédit qu'avec un tel froid le cœur, déjà épuisé par l'altitude, commencera à faiblir et, pendant les nuits les plus froides, un homme pourrait s'endormir à jamais.

Le docteur rédige un autre certificat médical : "La détention prolongée de cette expédition sera considérée comme un attentat organisé contre la vie des membres de l'expédition."

Tôt un matin, alors que le soleil effleurait à peine les plus hauts sommets, le docteur entra très excité, mais satisfait, s'exclamant : "Vous avez ici le résultat de notre situation : Tout le brandy est gelé ! Et tout ce [186] qui vit peut ainsi devenir gelé et tranquille à jamais !" On lui dit : "Certainement, si nous désirons geler, nous le serons. Mais il existe une chose remarquable, comme l'énergie psychique, qui est plus chaude que le feu et plus nourrissante que le pain. La chose principale, en de tels cas, c'est de garder notre calme parce que l'irritation nous prive de notre meilleure arme psychique."

Naturellement, je ne blâme pas le docteur pour son pessimisme ; les remèdes habituels, dans des conditions si inhabituelles, ne donnent pas de bons résultats. De plus, le principal remède dont il avait fait provision, la

strophantine, touchait à sa fin. Et des autres médicaments nécessaires – comme *l'adonis vernalis* – il ne put en exhiber qu'une bouteille vide.

Il est presque impossible d'obtenir de l'essence. Pour un sac *d'argal*, les habitants des tentes noires demandent de grosses sommes d'argent. Et chacun n'accepte que certaines pièces de monnaie spéciales. L'un exige de vieux *taels* impériaux chinois ; un autre insiste sur les pièces portant un visage – un dollar du Sinkiang ; le troisième veut de l'argent avec la tête de Hun-Chang et avec sept lettres, et un autre encore désire la même pièce avec six lettres. Une personne ne vendra qu'en échange de roupies d'argent indiennes. Mais personne n'accepte les dollars américains ou mexicains, ni le *sho* de cuivre tibétain, en dépit de l'inscription péremptoire qu'il porte : "Le gouvernement est victorieux dans toutes les directions !"

Mais qu'est-ce qui fait la chaleur des modestes feux de camp ? En dépit d'un froid indescriptible, dix doigts sont encore dans les airs. D'abord, on les lève pour compter les caravanes gelées, et ensuite pour énumérer les innombrables armées des guerriers sacrés qui descendront de la Montagne Sainte pour effacer tous les éléments criminels. Et au cours de ces histoires de fières batailles, de victoires de la vertu sur les forces noires, les feux de camp commencent à briller et les dix doigts levés cessent apparemment de sentir le froid. Les feux de camp du froid !

\* \* \*

Une masse noire se déplace rapidement sur les rochers à pic. Des troupeaux de yaks sauvages comptant au moins trois cents têtes fuient [187] la caravane. Nos tireurs mongols se redressent, lèvent leurs fusils et tentent de ralentir afin de rester derrière la caravane. Mais nous connaissons leurs ruses. Quoiqu'ils soient bouddhistes, et qu'autour de leur cou et même sur leur dos ils portent des sacs d'encens et des petits coffrets contenant les images sacrées, ils sont avant tout des tireurs, des chasseurs, et grand est leur désir d'envoyer un coup précis dans la masse noire des yaks qui fuient. Les chasseurs s'arrêtent.

"Osher, Dorje et Manji, écoutez, vous ne devez pas tirer ! Vous avez de la nourriture en abondance !"

Mais un chasseur chasse-t-il pour de la nourriture ? Très loin, sur les plaines de silex, une masse noire peut de nouveau être vue. Elle est encore plus grande, et encore plus dense. Il y a quelque chose qui inspire une crainte respectueuse devant de si gros troupeaux de yaks sauvages. Cette

fois, les Mongols eux-mêmes nous avisent de prendre un sentier détourné pour contourner le troupeau, car ils estiment le troupeau à mille yaks. Et il peut s'y trouver de très vieux yaks très féroces.

Mais en ce qui concerne la chasse au kyangs, on ne peut retenir les Mongols. Des amendes ont été imposées dans le camp pour chaque coup non nécessaire, et aussi pour absence volontaire du camp. Mais que peut-on faire lorsqu'un chasseur, en dépit de ceci, disparaît derrière une colline avoisinante et revient quelque deux heures plus tard, avec la peau encore sanglante d'un kyang en travers de la croupe de son cheval et, pendant tout autour de la selle, des pièces de viande coupées à la hâte sur la carcasse ? Ils sont tout à fait semblables aux cavaliers Huns emportant leur viande sous leur selle. Tout taché de sang, le chasseur sourit. Que vous le punissiez ou non, sa passion est satisfaite. Et les autres bouddhistes vous surveillent aussi en désapprouvant l'interdiction de tuer des animaux. Ils se régalent simplement à l'idée d'avoir de la viande fraîche de yak ou de kyang qui rôtit sur leurs feux du soir.

Une antilope, poursuivie par un loup, court directement dans la caravane. Les carabiniers, contraints, regardent avec convoitise. Mais, si on peut contenir les gens, on ne peut en faire autant d'un chien, et la pauvre antilope se trouva bientôt prise entre deux feux. Cependant, le loup, aussi effrayé du voisinage de la caravane, se détourne et fuit en sautant plutôt qu'en galopant. Mais l'antilope échappera aux chiens. [188] Même la poule de montagne et les petites chèvres sauvages se rient des chiens mongols et les conduisent loin de leurs petits.

Et voici les ours ! Brun foncé avec de larges colliers blancs. La nuit, ils viennent très près du camp et, si ce n'était des chiens, ils satisferaient calmement leur curiosité, sans même tenter de fuir le jour venu. Maintenant, nous nous déplaçons le long du lit de la claire Burengol. Sous les sabots des chevaux, les oxydes de cuivre bleus brillent comme les plus belles turquoises. Au-dessus, un rocher à pic et, sur son bord même, un ours énorme marche au même pas que notre caravane, nous surveillant avec curiosité. Qui le touchera, et pour quelle raison ?

Mais certaines espèces animales sont devenues de véritables ennemies de la caravane. Ce sont les marmottes, les *tabagans* et les musaraignes. Toute la région est minée par leurs innombrables terriers. En dépit de la plus grande attention, les chevaux glissent souvent et se retrouvent en un clin d'œil enfoncés jusqu'aux genoux dans ces cités souterraines. Il ne se

ne passe pas une journée sans qu'un des chevaux ne glisse dans les excavations traîtresses de ces bêtes.

Au soir, Konchok, le Tibétain, apporte deux faisans de montagne aux feux de camp. Comment il les a attrapés à main nue reste une énigme. Il n'est pas difficile de deviner qui désire les tuer et les manger, mais il y a aussi des voix pour les relâcher. Nous nous tournons de nouveau vers les préceptes bouddhiques et, après un peu de marchandage, nous échangeons les oiseaux contre un tael chinois. Une minute après, les deux volatiles s'envolent gaiement en direction des montagnes.

Le renard chasse les perdrix de montagne ; un milan surveille un lièvre et les chiens chassent les marmottes avec zèle. Le royaume animal vit sa propre loi. Le dernier cas à propos du royaume animal concerne trois poules. De Suchow nous avons emmené un coq et deux poules, et les dernières nous présentaient, comme c'était leur devoir, des œufs chaque jour, quelle qu'ait été l'agitation déplaisante subie durant les déplacements quotidiens. Cependant, lorsqu'il ne resta plus rien pour nourrir les volailles, nous les avons offertes à un officier tibétain. Un œil inquisiteur remarqua l'absence des poules et le fait fut immédiatement rapporté au gouverneur. Une très longue correspondance commença, pour savoir si nous avions mangé les trois volailles. En fait, il y eut même sept lettres de Lhasa à ce sujet. **[189]**

Et de nouveau, près de la lumière des feux de camp de nuit, nos Tibétains hirsutes se rassemblèrent et, clignant de l'œil, se racontèrent les derniers commérages du dzong voisin, comme d'habitude, se moquant de leur Gouverneur. Et le même feu chaleureux qui, juste avant, avait été la scène de narrations inspirées au sujet de Shambhala, illuminait maintenant les faces qui condamnaient les fonctionnaires de Lhasa.

\* \* \*

Les lamas consacrent un suburgan au nom de Shambhala. Devant l'image de Rigden-jyepo, ils versent de l'eau sur un miroir magique ; l'eau coule sur la surface du miroir, les figures s'embrouillent et ressemblent à une des anciennes histoires de miroirs magiques. Une procession marche autour du suburgan avec de l'encens qui brûle, et le lama de tête tient un fil attaché au sommet du suburgan, où différents objets de signification spéciale ont auparavant été déposés. Il y a une image de Bouddha, un anneau d'argent avec une inscription des plus significatives, des prophéties pour le futur et les précieux objets : "Norbu-rinpoché". Un vieux lama est

venu des yourtes voisines et il a apporté une petite quantité de "trésors" – un morceau de cristal de la montagne, une petite turquoise, deux ou trois petites perles et un morceau de mica brillant. Le vieux lama a participé à l'érection du suburgan et a apporté ces trésors en demandant avec insistance qu'ils soient placés dans le sanctuaire ouvert. Après un long service, le fil blanc qui reliait le lama et le suburgan fut coupé et le suburgan blanc resta dans le désert, défendu seulement par des pouvoirs invisibles. De grands dangers menacent ces sanctuaires. Lorsque les caravanes s'arrêtent pour se reposer, les chameaux entament les arêtes de la base ; des cerfs curieux sautent sur les corniches et mesurent la force des images pittoresques et des ornements avec leurs bois. Mais le plus grand danger vient des Dungans musulmans.

Les Mongols ont un dicton : "Si un suburgan peut résister aux Dungans, alors il est bon pour des siècles." Autour du feu de camp, on raconte des histoires de la destruction de sanctuaires bouddhiques par les Dungans. On dit que les Dungans allument des feux de joie dans les vieilles grottes bouddhiques décorées par d'anciennes murales, afin [190] de brûler et de détruire ces fresques par la fumée. Les gens, la terreur dans les yeux, racontent comment, dans la province de Labran, les Dungans ont démolé la statue de Maitreya lui-même. Non seulement ont-ils persécuté les bouddhistes, mais aussi les disciples chinois de Confucius. Les Mongols disent que même si la vie est difficile avec les Chinois, les Dungans sont encore pires – ils sont absolument impossibles. Ils sont considérés comme inhumains, cruels et assoiffés de sang. On se rappelle toutes sortes d'atrocités qui se sont produites durant le soulèvement des Dungans. On voit des ruines sur chaque colline, et partout il y a des tas de pierres informes. Dans l'esprit des gens, presque tous ces vestiges sont de quelque façon associés au nom des Dungans. Ici, il y avait un petit fort bâti par les Dungans ; là, des fortifications détruites par les Dungans ; ici, un village brûlé par les Dungans ; et cette mine d'or resta silencieuse après que les Dungans y furent passés ; là encore, un puits que les Dungans ont rempli de sable afin de priver la place de son eau.

Toute une soirée fut consacrée à ces horribles histoires.

Et, autour du feu de camp, on pouvait encore voir les dix doigts en l'air, et comment ils attestaient la cruauté des Dungans.

\* \* \*

Les clochettes des chameaux de la caravane sont de grosseurs différentes et résonnent comme une symphonie. C'est là une mélodie essentielle du désert. La chaleur du jour tue tout. Tout devient immobile, mort. Tout se glisse sous la fraîcheur de l'ombre. Le soleil est le conquérant et reste seul sur l'immense champ de bataille. Rien ne peut lui résister. Même le grand fleuve, même le Tarim arrête son cours. Comme des griffes dans l'agonie, des pierres brûlantes sont projetées, jusqu'à ce que le conquérant disparaisse derrière l'horizon, en quête de nouvelles victoires. L'obscurité n'ose pas réapparaître. Seule une brume bleutée couvre l'étendue sans fin et sans commencement. À cette symphonie bleutée, quelle sorte de mélodie pouvons-nous ajouter qui lui convienne ? La symphonie des clochettes, douce comme le vieux laiton et rythmée comme les mouvements des navires du désert. Cela seul peut compléter la symphonie du désert et, comme une antithèse à cette mystérieuse procession des sons, vous avez un chant [191] accompagné sur la cithare par les mains infatigables du baksha – le chanteur itinérant. Il chante Shabistan, les fées qui descendent des plus hauts plans vers la terre pour inspirer les géants, les héros et les beaux fils des rois.

Il chante le Bienheureux Issa, le Prophète, qui a parcouru ces terres, et qui a ressuscité le géant, lequel devint un roi bienveillant de ce pays. Il chante le peuple saint derrière cette montagne même, et dit qu'un homme saint peut entendre leurs chants sacrés même s'ils se trouvent à six mois de distance de lui. Dans le calme immobile du désert, ce baksha se joint aux clochettes de notre caravane. Une fête a lieu au prochain village et il se rend là offrir son art sacré et raconter plus d'une histoire sur toutes sortes de choses merveilleuses qui ne sont pas un conte de fées mais la véritable vie de l'Asie.

Le premier chameau de la caravane est orné de tapis et de rubans colorés, et un drapeau flotte au-dessus de sa charge. C'est un chameau estimé, c'est le premier. Il prend toute la responsabilité de remplir le désert du tintement de sa clochette, et il avance fièrement. Et ses yeux noirs semblent aussi connaître bien des légendes.

Mais au lieu d'un baksha avec de chants sacrés, c'est un cavalier qui nous rattrape.

Et des notes très pénétrantes percent l'espace, d'autorité. C'est un chant épique chinois.

Je doute que vous ayez jamais entendu ces chants héroïques, et quelquefois confucéens, dans les quartiers européens des villes côtières de Chine.

Mais, dans le désert, le sentiment de la Chine ancienne et des conquérants chinois de ces immensités pénètre même le cœur de l'amban contemporain. Le rythme de la clochette du chameau est brisé. Les carillons des chevaux de l'amban tonnent. Et le gros pompon rouge ondule sur le cou d'un gros cheval Karashar rayé de gris, comme un zèbre. Un autre pompon est suspendu au poitrail du cheval. Sous la selle, il y a une grosse épée chinoise. Les pointes des bottes de velours noir sont courbées vers le haut. Les étriers sont ornés de lions dorés. Compliqué, l'ornement de la selle. Plusieurs tapis adoucissent la longue chevauchée. De Yarkend à Tun-huang, c'est un voyage de deux mois en suivant les anciennes routes chinoises où le jade et la soie, [192] l'argent et l'or furent transportés par les mêmes cavaliers, avec les mêmes chants, les mêmes clochettes et les mêmes épées. Bruyamment, l'amban et sa suite nous rejoignent. Les chameaux sont derrière et les chevaux sont inspirés par ce bruit et par les sons perçants du chant. C'est quelque chose de semblable au passage des hordes du petit-fils de Gengis Khan.

Une petite ville. Un autre amban sort de son yamen entouré de clôtures pour accueillir notre compagnon de voyage chinois. Les deux potentats se saluent très cérémonieusement. Cela a quelque chose d'un vieux tableau chinois. Ils sont si heureux de se revoir et ils se tiennent par la main et passent les grosses portes rouges. Deux silhouettes noires dans la brume couleur perlent de sable, gardées par deux guerriers armés, sont peintes des deux côtés du mur de glaise.

Allah ! Allah ! Allah ! – crient les musulmans, en se préparant pour le Ramadan durant lequel ils jeûnent le jour et ne peuvent manger que la nuit. Et pour éviter de tomber endormis, ils remplissent l'air autour de la ville de leurs cris et de leurs chants.

Mais il est un cri très différent qu'on peut entendre au voisinage d'un grand arbre. Deux habitants du Ladakh, de notre caravane, chantent des prières dédiées à Maitreya. Ainsi les chants de toutes les religions sont rassemblés autour d'un feu de camp.

Sur les vieilles pierres, à travers l'Asie entière, on peut trouver des croix et des noms bizarres, écrits en ouïghour, en chinois, en mongol et en d'autres langues. Quelle merveille ! Sur une pièce mongole, le même

signe ! De la même manière les Nestoriens ont franchi le désert. Vous vous souvenez du récit d'un auteur chinois des débuts de l'Ère chrétienne, à Sia, rapporté par le grand Thomas Vaughan, au sujet des sables qui, comme des vagues de soie, ont couvert tout ce qui appartenait au passé. Et seule une ligne rose, à l'Est, croise les silhouettes des dunes de sable.

Sables mouvants. Comme de misérables gardiens ils défendent les trésors qui apparaissent quelquefois à la surface. Personne n'osera les prendre parce qu'ils sont gardés par des forces cachées et ne peuvent être rendus qu'au temps prédestiné. De la terre s'élèvent et se répandent des essences empoisonnées. Ne vous penchez pas vers le sol, ne tentez pas de soulever du sol ce qui ne vous appartient pas. Autrement, vous tomberez mort, comme tombe le voleur. **[193]**

Un cavalier expérimenté envoie un chien devant lui parce que le chien sentira d'abord les influences de ces essences de la terre. Même un animal n'osera pas entrer dans la zone interdite. Aucun feu de camp ne vous attirera dans ces endroits cachés. Seuls, quelques vautours survoleront la terre mystérieuse. N'en sont-ils pas aussi les gardiens ? Et à qui appartiennent les ossements dont la blancheur luit sur le sable ? Qui était cet intrus qui a déshonoré la date prédestinée ?

Un énorme vautour noir fonce sur le camp.

Mais qu'est-ce que cela, au-dessus, dans les airs ? Un objet brillant, volant du nord au sud. Les jumelles sont à portée de la main. C'est un gros objet. Un côté scintille sous le soleil. Sa forme est ovale. Puis il se tourne d'une certaine façon dans une autre direction et disparaît vers le sud-ouest, derrière Ulan Dayan, le col rouge de la chaîne des glaciers. Toute la caravane discute avec animation de cette apparition. Un ballon dirigeable ? Un Ébofite ? Un appareil inconnu ? Pas une vision, parce que vous ne pouvez pas avoir des visions à travers plusieurs jumelles. Puis le lama murmure : "Un bon signe. Un très bon signe. Nous sommes protégés. Rigden-jyepo lui-même s'occupe de nous !" Dans le désert, vous pouvez voir des choses merveilleuses et vous pouvez sentir des parfums odoriférants. Mais ceux qui vivent dans le désert ne sont jamais surpris.

Encore une fois, autour du feu de joie, dix doigts sont levés et une histoire, convaincante par sa simplicité et sa réalité, élèvera le cœur humain. Maintenant, c'est l'histoire de la fameuse pierre noire. Avec de beaux symboles descriptifs, le vieux voyageur racontera à un public ébahi qu'en des temps immémoriaux, venue d'un autre monde, tomba une pierre

miraculeuse – la Chintamani des Hindous et la Norburinpoché des Tibétains et des Mongols. Que depuis cette époque, une partie de la pierre voyage sur la terre, manifestant la nouvelle ère et les plus grands événements du monde. Qu'un certain régent a possédé cette pierre et que les forces de l'obscurité ont tenté de voler la pierre.

Votre ami, écoutant la légende, chuchotera à votre oreille : "La pierre est noire, "vile" et "fétide", et on l'appelle l'origine du monde. Et elle surgit comme les choses qui germent. Ainsi rêva Paracelse." Et un autre de vos compagnons sourit : "Lapis exilis, la Pierre Errante des Maîtres Chanteurs." [194]

Mais le narrateur au bord du feu continue son histoire au sujet des pouvoirs miraculeux de la pierre, expliquant comment, par toutes sortes de manifestations, cette pierre indique toutes sortes d'événements ainsi que la nature de l'existence.

"Lorsque la pierre est chaude, lorsque la pierre frémit, lorsque la pierre craque, lorsque la pierre change de poids et de couleur – par ces changements la pierre prédit tout le futur à son possesseur et lui donne la capacité de connaître ses ennemis et les dangers aussi bien que les événements heureux."

Un des auditeurs demande : "Cette pierre n'est-elle pas sur la tour de Rigden-jyepo, dont les rayons pénètrent tous les océans et toutes les montagnes pour le bien de l'humanité ?"

Et le narrateur continue : "La pierre noire erre sur la terre. Nous savons qu'un Empereur Chinois et Tarmerlane ont possédé cette pierre. Et les gens autorisés disent que le Grand Suleiman et Akbar l'ont eue en leur possession et que, par cette pierre, leur puissance fut augmentée. On appelle cette pierre "le Trésor du Monde"."

Les feux de camp brûlent comme les anciens feux de sacrifice.

Vous entrez dans votre tente. Tout est calme et normal. Dans l'environnement habituel, il est difficile d'imaginer une chose irréelle et indicible. Vous touchez votre lit – et soudain une flamme bondit. Une flamme bleu argenté. En homme pratique, vous tentez d'agir comme si de rien n'était en essayant de l'éteindre. La flamme ne brûle pas votre main, elle est tiède – tiède et vitale comme la vie elle-même. Sans bruit ni odeur, elle se déplace, fusant en de longues langues. Ce n'est pas une phosphorescence – c'est une substance vivante. Le feu vient de l'espace par

une heureuse combinaison des éléments. Un moment intangible passe. Et l'insaisissable flamme commence à diminuer aussi mystérieusement qu'elle est née. Il fait noir dans la tente et il ne reste pas une trace du phénomène que vous avez senti et vu dans toute sa réalité. Et une autre fois. En un autre endroit, aussi la nuit, de vos doigts la flamme bondissait et traversait tous les objets que vous touchiez, sans les endommager. Encore une fois, vous entrez en contact avec une combinaison de courants inexprimable. Ceci ne se produit que dans les hauteurs. Les feux de camp ne brillaient pas encore très fort lorsqu'un coup de feu retentit dans le crépuscule. Qui tire ? [195]

Tashi a tué un serpent. Quel étrange serpent ! Avec une sorte de barbe, gris avec des ombres noires et grises.

Autour du feu, de longues histoires sont racontées au sujet des serpents.

Un Mongol dit :

"Si quelqu'un n'a pas peur des serpents, il doit les attraper par la queue et les brasser très vigoureusement. Et le serpent deviendra aussi rigide qu'un bâton, jusqu'à ce que vous le brassiez de nouveau."

Mon compagnon se penchait vers moi :

"Vous vous rappelez le bâton de Moïse dans la Bible, et la façon dont Moïse a manifesté un miracle lorsque son bâton s'est transformé en serpent. Peut-être a-t-il utilisé un serpent cataleptique et, d'un geste puissant, lui a-t-il redonné la vie."

Dans le désert, on se remémore de nombreux signes bibliques. Regardez ces énormes piliers de sable, qui apparaissent soudain et se déplacent longtemps en des masses denses. Ce pilier miraculeux qui bougeait devant Moïse, celui qui connaît les chemins du désert le reconnaît très clairement – et, une fois de plus, vous vous rappelez le buisson ardent de Moïse qui brûlait sans se consumer. Après avoir vu l'insaisissable flamme dans votre tente, un tel buisson n'est plus pour vous un miracle impossible, mais une réalité qui ne vit que dans le désert. Lorsque vous entendez dire que le grand Mahatma a voyagé à dos de cheval pour remplir de hautes et urgentes missions, vous n'êtes pas surpris non plus, parce que vous connaissez l'existence des Mahatmas. Vous connaissez leur grande sagesse. Nombreuses sont les choses qui ne peuvent trouver une place dans la vie de l'Occident et qui deviennent ici, en Orient, simples.

Il y a encore d'autres échos bibliques. Sur le sommet même d'une montagne, on peut voir plusieurs pierres. Des ruines, probablement.

"Ceci est le trône de Suleiman", vous explique le chef de la caravane.

"Mais comment se fait-il que partout, à travers l'Asie, on puisse voir des trônes de Salomon. Nous les avons vu à Srinagar, près de Kashgar, et il y en a plusieurs en Perse."

Mais l'homme de caravane n'abandonne pas son idée favorite. "Certainement il y a plusieurs trônes du Grand Roi Suleiman. Il était sage et puissant. Il avait un appareil pour voler au-dessus de plusieurs [196] pays. Les gens stupides croient qu'il utilisait un tapis volant ; mais les hommes instruits savent que le Roi possédait un appareil. Il est vrai qu'il ne pouvait pas voler très haut, mais tout de même il pouvait voler dans les airs."

Ainsi, encore une fois, une information à propos des moyens de transport est révélée, mais le vieux tapis volant a été abandonné.

De la même façon, les histoires concernant les conquêtes d'Alexandre le Grand sont embrouillées. D'un côté, le Grand Conquérant est lié à Gesser Khan, dans une autre version, il est l'Empereur de l'Inde. Mais on attribue à Gesser Khan un mythe très complexe. Il parle du lieu de naissance du héros bien-aimé. D'une façon romantique, on y décrit sa femme, Bruguma, son château et ses conquêtes qui sont toujours au profit de l'humanité. Très simplement, un Horpa vous parlera d'un palais de Gesser Khan dans la province de Kham, où les épées de ses innombrables guerriers remplacèrent les poutres. En chantant et en dansant en l'honneur de Gesser Khan, le Horpa offre de vous procurer une des ces épées invincibles. Le sable et les pierres nous entourent, mais l'idée de l'invincibilité est encore vivante.

En Europe, lorsqu'on vous parle de la ville d'un voleur-conquérant, vous croyez peut-être entendre un des vieux contes d'Espagne ou de Corse. Mais ici, dans le désert, lorsqu'on vous dit que votre prochaine étape se fera devant les murs de la ville du fameux Ja-lama, le bandit du Gobi Central, vous n'êtes pas le moins du monde surpris. Seulement, vous examinez vos armes et vous demandez quel accoutrement est le plus approprié pour cette rencontre : européen, mongol ou sart. Pendant la nuit, vous entendez japper des chiens, et vos hommes disent calmement : "Ce sont les chiens des hommes de Ja-lama." Ja-lama lui-même est déjà mort, tué par les Mongols, mais sa bande ne s'est pas encore dispersée. Pendant la nuit, dans les flammes rouges des feux de camp, vous pouvez encore voir les dix doigts. Des histoires au sujet de l'impressionnant Ja-lama et de ses cruels compagnons sont racontées : Il arrêtait de grosses caravanes, capturait de nombreuses personnes et des centaines de ces prisonniers devenus esclaves ont travaillé à la construction des murs et des tours de cette ville qui animait la solitude du Gobi Central. On dit dans quelles batailles Ja-lama fut victorieux, quels pouvoirs surnaturels il possédait : il pouvait donner [197] les ordres les plus terrifiants, que l'on exécutait sur le champ. Sur son ordre, oreilles, nez et mains des désobéissants étaient coupés et les témoins vivants de ses terribles pouvoirs étaient rendus à la liberté.

Deux membres de notre caravane ont connu personnellement Ja-lama. L'un est de Tsaidam, et fut assez chanceux pour échapper à la captivité. L'autre est un lama mongol, un contrebandier d'expérience qui connaît tous les sentiers secrets du désert, sentiers connus de lui seul, de même que les

rivières et les puits cachés. Ne fut-il pas, à un moment, le collègue de Ja-lama ? Il sourit :

"Ja-lama n'a pas toujours été un méchant homme. J'ai entendu dire combien il pouvait être généreux. Mais vous deviez obéir à ses grandes forces. Il était un homme religieux. Hier, vous avez vu un gros suburgan blanc sur la colline. Ses prisonniers reçurent l'ordre d'assembler ces pierres blanches. Et quiconque était protégé par lui pouvait traverser le désert en toute sécurité."

Oui, oui, probablement que ce lama a quelque chose à voir avec cet illustre et défunt bandit. Mais pourquoi un simple bandit devait-il construire toute une ville dans le désert ?

Dans les premiers rayons du soleil, nous vîmes une tour et une partie d'un mur derrière une colline de sable. Un groupe, carabines toutes prêtes, partit explorer l'endroit, parce que les gens de notre caravane persistaient à dire que des hommes de Ja-lama pouvaient être tapis derrière ce mur. Restés derrière, nous observions à l'aide de nos jumelles mais, après une demi-heure, Georges apparut au-dessus de la tour : c'était le signal que la citadelle était vide. Nous sommes allés inspecter cette ville et avons constaté que seul l'esprit d'un grand guerrier avait pu concevoir le plan d'une construction telle que celle-ci. Autour de la citadelle, nous avons vu les traces de nombreuses yourtes, car le nom de Ja-lama attirait bien des Mongols, qui venaient se placer sous sa protection. Mais ils se dispersèrent plus tard, ayant vu, dans les bazars mongols, au bout d'une lance, la tête grise de leur ancien chef.

Ja-lama avait probablement rêvé de vivre longtemps dans cet endroit, parce que les tours et les murs étaient solides et sa maison spacieuse et bien défendue par tout un système de murs. En terrain découvert, les Mongols n'auraient pas pu le conquérir. Mais un officier mongol se rendit dans son repère, apparemment en vue de négociations [198] pacifiques. Et le vieux vautour, qui avait toujours discerné toutes sortes de ruses, fut cette fois-ci aveugle. Il accepta de recevoir la mission et le Mongol audacieux se présenta, portant un grand khatik blanc dans ses mains, mais derrière le khatik un Browning était prêt. Ainsi, il s'approcha du souverain du désert et, en remettant l'offrande d'honneur, il tira droit au cœur. Vraiment, tout devait dépendre du fort pouvoir hypnotique de Ja-lama car, aussi étrange que cela puisse sembler, lorsque le vieux chef tomba mort, cela provoqua une telle confusion parmi ses disciples qu'un détachement assez restreint

de Mongols put occuper la citadelle sans livrer bataille. Derrière les murs, nous pouvions voir deux tombes. Étaient-ce les tombes des victimes de Ja-lama ou, dans l'une d'elles, étendu pour son dernier repos, y avait-il le corps décapité du chef lui-même ?

Je me souviens qu'à Ourga on m'a raconté une longue et frappante histoire concernant les spéculations qui s'élevèrent au sujet de la tête de Ja-lama. Elle fut conservée dans l'alcool et tant de gens désiraient cette relique bizarre que, après avoir changé de mains plusieurs fois, la "relique" disparut. A-t-elle apporté la chance ou le malheur à son possesseur ? Personne ne connaît la véritable psychologie de Ja-lama, qui était diplômé en droit d'une université russe et qui visita ensuite le Tibet, bénéficiant pendant quelque temps de la faveur spéciale du Dalai-Lama. Une chose est claire : cette histoire complétera la légende du Gobi et, pendant plusieurs années, elle sera amplifiée et ornée des fleurs de l'imagination de l'Asie. Et pour longtemps les dix doigts s'agiteront dans les airs devant les feux de camp. Les flammes des feux de camp brillent.

Mais il y a des moments où les feux du désert s'éteignent. Ils sont éteints par l'eau, les tornades et le feu.

En étudiant les hautes terres de l'Asie, on est étonné de la quantité de loess accumulé. La variabilité de la surface réserve les plus grandes surprises. Souvent, une relique d'une grande antiquité apparaît, presque en surface, lavée par les vents. En même temps, un objet très récent apparaît, couvert d'épaisses couches accumulées. Lorsqu'on étudie l'Asie, il faut spécialement envisager les surprises. Où sont ces rivières gigantesques qui ont emporté sur leur route de telles quantités de pierre et de sable qu'elles ont comblé les ravins et modifié le profil [199] de la région entière. Peut-être n'étaient-elles que des catastrophes des temps anciens.

Le ciel est couvert de nuages. Dans les montagnes voisines, en direction d'Ulan-Davan, la nuit, un bruit étrange et sourd remplit constamment l'espace. Et non pas pendant une, ni deux nuits, mais trois nuits entières vous vous réveillez et entendez cette incompréhensible symphonie de la nature et vous ne savez même pas si elle est amicale ou hostile. Mais dans ces vibrations il y a quelque chose d'attirant et qui vous force à écouter attentivement.

Un jour gris commence. Petite pluie. Au milieu des bruits diurnes, vous ne discernez pas la mystérieuse rumeur de la nuit. Les gens sont occupés aux tâches coutumières. Leurs pensées sont dirigées vers les

perspectives habituelles du futur rapproché. Ils sont prêts à s'attabler devant leur dîner coutumier au bord d'un minuscule ruisseau, autour duquel vivent de paisibles marmottes.

Mais les merveilles de l'Asie arrivent de façon soudaine. À travers une large gorge, du sommet des montagnes, un flot avance rapidement. Soudain, il déborde des hautes berges du ruisseau. Ce n'est plus seulement un ruisseau, mais une gigantesque rivière en furie. Elle attaque une grande région. Jaune, écumeuse, ses vagues remplies de sable, elle atteint les tentes et les emporte en tourbillonnant comme les ailes d'un papillon. Des profondeurs de l'onde, les pierres roulent à vos pieds. Il est temps de penser à sauver sa vie. Chevaux et chameaux, sentant le danger, s'enfuient d'eux-mêmes vers la montagne. Des lointaines yourtes mongoles installées dans la vallée, on entend des cris. Le flot envahit et démolit les solides yourtes. Qu'est-ce qui pourrait résister à cette puissance ? Les tentes sont détruites, plusieurs sont emportées au loin. Le flot traverse tout, transformant tout en un marécage vaseux. Le crépuscule et une nuit froide et hostile, et un matin tout aussi froid.

Le soleil éclaire un nouveau site. Le ruisseau a déjà trouvé un nouveau lit. Devant nous s'étendent, sans vie, les collines inclinées, nouvellement créées par le pouvoir de la rivière. Nos objets, en une nuit, ont été profondément enfouis dans le nouveau sol. En en détarrant quelques-uns, vous imaginez la formation des strates de l'Asie. Quelles surprises elles offrent au chercheur lorsque, vraiment, le préhistorique est mêlé à ce qu'il y a de plus contemporain. Les feux, éteints par la [200] rivière, commencent lentement à brûler de nouveau les branches et les racines sèches.

Non seulement l'eau éteint les feux, mais le grand feu lui-même détruit ces jalons pacifiques.

La steppe brûle. Les gens de la région se dépêchent de partir. Et vous vous éloignez en vitesse de ces régions dangereuses. Les chevaux sentent le danger aussi fortement et ils tendent leurs oreilles, écoutant attentivement le son ronflant, comme un grondement. Le mur jaune, couvert d'anneaux de fumée noire, avance. Quel son inimaginable, et quels sauts des flammes.

À regarder le mur, vous vous rappelez que les Khans de Mongolie et d'autres conquérants avaient l'habitude de mettre le feu aux steppes, décidant ainsi du sort de la bataille. Mais, naturellement, l'élément ardent

se tournait quelquefois contre les créateurs du feu eux-mêmes. Votre compagnon de voyage mesure la distance entre les flammes et vous avec l'œil calme du Mongol, et parle tranquillement, comme s'il s'agissait de la chose la plus banale : "Je crois que nous parviendrons à partir à temps. Nous devons atteindre cette montagne." Et il pointe une colline éloignée.

Le matin suivant, vous contemplez la steppe brûlée du haut de la montagne. Tout est noir, tout a changé. Et de nouveau des couches de poussière viendront et couvriront le noir tapis. Mais vous voyez de la fumée sur l'autre montagne. Qu'est-ce que c'est ? Un Mongol vous explique : là, sous le sol, le charbon brûle et brûle depuis plusieurs mois. C'est aussi calmement que le Mongol parle de la destruction de ses propres trésors.

De la même façon, les tornades éteignent les feux de camp. Au milieu de l'après-midi, un grand vent s'élève. Les Mongols crient : "Arrêtons-nous, sans quoi nous serons emportés par ce vent." Le sable et les pierres volent dans les airs. Vous tentez de vous cacher derrière les boîtes de la caravane. Au matin, vous constatez que vous vous tenez au bord même d'un lac.

Variés sont les miracles du désert.

Et d'autres feux, pas des feux de camp, luisent au loin. Ils sont jaunes et rouges. Dans ces mystérieuses étincelles, des structures compliquées sont créées. Regardez, il y a des villes dans les étincelles rouges, [201] certaines s'élèvent comme des palais et des murs. N'est-ce pas un gigantesque taureau sacré qui luit dans les étincelles rouges ? N'y a-t-il pas, très loin, plusieurs fenêtres scintillantes qui invitent le voyageur ? De gros trous noirs émergent de l'obscurité près de vous ; comme un vieux cimetière, des pierres plates et anciennes vous entourent. Sous les sabots de chevaux, quelque chose de fort et de ferme résonne comme de la vitre.

Le guide Tsaidam parle avec sévérité : "Marchez, tous. L'un derrière l'autre, sans vous éloigner du sentier. Prudence !" Mais il n'explique pas la raison pour laquelle il nous faut être prudents et il ne veut pas ouvrir la marche. Et l'autre lama mongol ne veut pas non plus marcher devant.

Un danger nous guette, tout près. Nous marchons cent vingt et un milles sans arrêt, sans ralentir. Il n'y a pas d'eau pour les chevaux. Dès les premières lueurs du jour, nous voyons que nous marchons sur une mince croûte. On peut voir, à travers les trous, les eaux salées, noires et sans fond. Ce ne sont pas les dalles du cimetière mais les précipités pointus du sel. Peut-être peuvent-ils aussi devenir les pierres tombales des négligents qui tombent dans le trou noir béant. Quelles métamorphoses se sont produites dans ces régions ? Des châteaux enflammés ont disparu dans les rayons de la lumière. Mais, lorsque cette bizarre imitation de cimetière fut dépassée, nous vîmes à nouveau autour de nous des sables jaunes et rosés.

Puis vint une histoire.

Il était une fois une grosse ville, qui s'élevait à cet endroit.

Les habitants de la ville étaient prospères et vivaient à l'aise, entourés de grandes richesses. Mais même l'argent noircit lorsqu'il n'est pas utilisé. Ainsi les trésors accumulés n'ont pas été utilisés de la bonne façon. Et les bons principes de vie furent oubliés. Mais il y a une justice, même sur notre terre, et toutes les choses néfastes doivent être détruites lorsque la grande Patience est épuisée. Avec des pleurs et des cris, dans le feu, cette ville plongea soudain et la mer remplit cette gigantesque caverne. Beaucoup de temps passa. Et de nouveau la mer fut couverte de sel, mais cet endroit reste inhabité. Tous les endroits où une injustice a été manifestée resteront inhabités.

Et le guide vous demande d'un air mystérieux : "Peut-être que durant la nuit vous avez vu d'étranges contours dans le noir ?" Un de [202] vos compagnons de voyage murmure : "N'est-ce pas l'histoire de l'Atlantide ? N'est-ce pas Poséidon révélé dans cette légende ?" Mais le guide continue : "Certains des habitants de cette ville, les meilleurs, ont été sauvés. Un berger inconnu vint des montagnes et les avertit du désastre qui approchait. Et ils partirent dans les grottes. Si vous voulez, nous pourrions une fois aller dans ces grottes. Je vous montrerai une porte de pierre qui est hermétiquement fermée. Mais nous ne savons pas comment la débarrer."

"Probablement que vous savez aussi dans quelle direction sont les frontières sacrées que vous n'osez jamais traverser ?"

"Oui, seuls ceux qui sont appelés peuvent pénétrer ces frontières. Des signes indiquent ces régions interdites. Mais même sans signes visibles, on peut les deviner. Parce que celui qui approche sentira un tremblement dans tout son corps. Un chasseur fut suffisamment fort pour traverser cette frontière. Il a vu là des merveilles miraculeuses mais il était stupide et tenta de parler des choses cachées et il devint donc muet. Avec les choses sacrées il faut faire très attention. Toute chose révélée avant la date prévue provoque une grande calamité."

Au loin, des sommets blancs et brillants émergent. C'est l'Himalaya ! Il ne nous semble pas si haut parce que nous sommes déjà à quelque hauteur. Mais quelle blancheur ! Ce ne sont pas des montagnes mais le royaume de la neige. Là, c'est l'Éverest – dit le guide.

Personne n'a jamais fait l'ascension de ce trésor sacré des neiges. De nombreux "pellings" ont tenté de prendre d'assaut cette montagne. Et certains d'entre eux ont péri dans cet effort. Et d'autres ont connu de nombreuses difficultés. Cette montagne est prédestinée pour la Mère du Monde. Son sommet doit être pur, inviolé et vierge. Elle seule, la Puissante, Elle seule peut y être. Le silence garde le monde.

Les feux de camp luisent. Les meilleures pensées sont accumulées autour des flammes. Dans le désert lointain, des milliers de pigeons vivent autour des vieilles tombes massar sacrées. Comme de saints messagers ils volent loin et invitent les voyageurs sous le toit hospitalier.

Autour des feux de camp scintillent leurs ailes blanches.

La lumière dans le désert.

Près du ruisseau, au-dessus même du précipice, la silhouette d'un cheval se dessine vaguement dans la brume. Et quelque chose, semble-t-il, [203] étincelle étrangement sur la selle. Peut-être est-ce un cheval perdu par une caravane. Ou peut-être ce cheval a-t-il désarçonné son cavalier en sautant au-dessus d'un abîme. Ou peut-être est-ce un cheval abandonné parce qu'il était faible et sans force, et qui cherche maintenant son maître.

Ainsi parle le mental, mais le cœur se souvient d'autre chose. Le cœur se souvient que, de la grande Shambhala, depuis les belles et hautes montagnes, à l'heure prédestinée, descendra un cheval solitaire et, sur sa

selle, au lieu du cavalier, brillera le joyau du monde : Norburinpoché – Chintamani – la pierre miraculeuse qui doit sauver le monde.

Ce temps n'est-il pas venu ? Le cheval solitaire ne nous apporte-t-il pas le Joyau du Monde.

*Gantok, 1928. [204]*

## LES DIEUX DE KULUTA

Parfois, il semble que tous les étranges pays de l'Asie ont déjà été dépeints. Nous avons admiré les curieuses tribus des Todas. Nous avons été étonnés par les sorciers de la côte de Malabar. Nous avons déjà entendu parler des Nagas d'Assam et des coutumes extraordinaires des Veddas de Ceylan. Les Veddas et les Paharis du nord de l'Inde sont toujours considérés comme des tribus des plus extraordinaires.

Même si plusieurs articles ont été publiés au sujet du Penjab du nord, où un conglomérat incompréhensible d'anciennes tribus montagnardes s'est formé, il reste que les montagnards des régions reculées ont été si peu touchés par la civilisation que l'observateur curieux y trouve constamment un matériel nouveau et intéressant.

Le mélange des anciens Rajpouts et des Sikhs avec les Népalais et les peuples montagnards mongoloïdes a produit un type très particulier, de même qu'une religion bizarre – une combinaison d'hindouisme et de bouddhisme.

La vallée sacrée de Kulu s'étend, cachée, aux frontières de Lahoul et du Tibet, formant la partie la plus septentrionale du Penjab. Il est difficile de dire s'il s'agissait de l'Aryavarsha ou de l'Aryavarta. Mais les noms et les événements les plus significatifs se sont rassemblés dans cette vallée bénéfique. On l'appelle la Vallée d'Argent. Que ce soit en hiver, lorsque scintille la blanche couverture de la neige, ou au printemps, lorsque tous les arbres fruitiers sont couverts de fleurs d'un blanc de neige, la vallée mérite autant son nom.

En cet endroit antique il y a trois cent soixante dieux. Parmi eux, on trouve aussi Gotama Rishi, consacré au bouddhisme, et dont on sait qu'il est ici depuis longtemps. Il y a aussi Akbar le Grand, dont la statue est dans le temple de Malana, et tous les instructeurs et tous les héros qui, par l'épée ou par l'esprit, ont gagné de grandes batailles. Déoban, leur forêt sacrée, est un enchevêtrement d'arbres séculaires. Rien ne peut être détruit dans le silence du boisé protégé. Même les léopards, les ours et les chacals sont tout à fait en sécurité dans ce [205] domaine du dieu. Les gens disent que certains de ces arbres protégés ont plus de mille ans et que certains ont même deux mille ans. Qui a compté leur âge ? Qui connaît leur commencement ? Et leur fin n'est pas en vue, tant sont puissants les troncs énormes, tant sont puissantes les racines.

Aussi anciens sont les déodars autour du temple de Mahadevi à Manali. De lourdes pierres ressemblant à d'énormes monuments sont éparpillées partout sur les flancs de l'Himalaya. Près du temple, des choses qui ressemblent à des autels, en pierre. Ici, dit-on, les dieux se rencontrent durant les fêtes du printemps. Dans l'obscurité, à l'intérieur du temple, se dresse un rocher, lavé par un ruisseau préhistorique. Est-ce ici que Manu a compilé les premiers commandements pour le bien de l'humanité ? Sur les pentes de la montagne au-dessus de chaque village, on peut voir des rangées de géants – pins ou déodards anciens. Ce sont tous des endroits consacrés aux trois cent soixante dieux de la glorieuse vallée de Kulu ou, comme les anciens l'appelaient, "Kuluta". Ces endroits furent remarqués par les pandits indiens, par les vieux Tibétains et par le fameux voyageur chinois du dix-septième siècle, Hstian-tsang.

Dans la vallée de Kulu, aujourd'hui encore, les disputes sont réglées par le prêtre devin. Dans les sanctuaires des temples se trouvent des objets sacrés intouchables que l'œil humain n'est pas autorisé à voir. Le gardien d'un temple n'entre dans le sanctuaire que rarement, et toujours les yeux bandés, et en sort pour un bref moment un des objets sacrés, à l'intention d'un initié.

Le peuple du nid de la montagne, Malana, parle un langage incompréhensible et personne n'a jamais clairement défini ce dialecte. Ils vivent leur propre vie et leurs représentants élus ne descendent que rarement dans la vallée visiter les temples du dieu Jamlu. Dans de grands chapeaux coniques noirs, avec de longues boucles d'oreilles, portant des vêtements blancs tissés à la main, ces ermites de montagne arpentent les étroits sentiers neigeux.

Durant la nouvelle année de l'Inde, toute la vallée de Kulu célèbre la fête. On nous a dit que la déesse Tripura-Sundari avait exprimé le désir de nous visiter. La procession triomphale de la déesse, de sa sœur Bhutanta et du dieu Nag, arriva. Devant notre maison se tenait [206] une longue rangée de bannières multicolores. Plus loin, une multitude de tambours, de flûtes et de cors courbés en laiton. Plus loin, dans des costumes finement ornés, dansant tout le long du chemin avec des sabres courbés, vinrent les prêtres, les gurs, les kadars et les danseurs locaux. Chacun des trois palanquins des dieux était couvert de masques d'argent et d'or. La musique rugissait, ils chantaient des chants et commencèrent une sauvage danse de l'épée semblable à une danse de guerre. Comme les montagnards

du Caucase ou les porteurs d'épée du Kurdistan, les fils de l'ancienne vallée militante, follement mais gracieusement, tournoyaient dans la danse.

Puis un vieux prêtre brahmane apparut. Il prit deux sabres aux jeunes danseurs... comme si un miracle s'était produit, le vieux prêtre tout courbé se remplit soudain de vie et, comme un guerrier, bondit partout dans une sauvage danse sacrée. Les sabres courbés passaient à la vitesse de l'éclair. Du dos de la lame du sabre, le vieil homme s'infligeait des blessures symboliques imaginaires. On aurait dit qu'il allait s'ouvrir la gorge. Puis, d'un mouvement inattendu, l'acier nu était passé dans la bouche ouverte... était-ce un vieil homme, ou un jeune déguisé avec une barbe grise ?

Tout ceci était curieux. Mais le plus curieux devait encore venir. Les danseurs se calmèrent. Les musiciens s'éloignèrent. Les palanquins des déesses furent soulevés et posés sur les épaules des hommes, mais les hommes qui les portaient ne touchaient pas aux barres avec leurs mains. Au contraire, les palanquins semblaient les pousser et ils titubaient comme s'ils étaient ivres, conduits par un pouvoir inconnu. Ils commencèrent à tourner en rond avec les palanquins sur leurs épaules. Soudain, le palanquin, se soutenant par lui-même, sembla se précipiter vers une personne choisie pour la toucher à la poitrine du bout de la barre. L'homme frémit, pâlit, et son corps entier trembla. D'une voix transformée, il hurla des prophéties. Mais la déesse désirait aussi parler à travers une autre personne. À nouveau, le palanquin traça des cercles. Et encore une fois quelqu'un fut choisi et investi. C'était un pâle jeune homme avec de longues boucles noires. À nouveau, le regard vide des yeux, le claquement des dents, le corps qui tremble et la proclamation impérieuse des prophéties. Le Nouvel An avait été honoré. La procession s'aligna de nouveau et retourna, par le [207] sentier abrupt vers le temple, où les tambours devaient tonner jusque tard après minuit et où les danseurs tournoieraient encore en des danses guerrières sacrées.

Cela est bon lorsque les dieux de Kulu sont miséricordieux.

Que préfèrent les habitants de la vallée de Kulu ? La danse et les fleurs. Nous avons vu une autre danse du sabre. Avec adresse, les lames des sabres sifflaient dans l'air et autour, en demi-cercle, une rangée d'hommes habillés de façon très colorée, dansaient bras-dessus bras-dessous en chantant des chants entraînants, accompagnés par les battements du tambour et de grosses timbales. Sur de riches brancards, sous un dais tout orné, était assis Krishna, le visage bleu, habillé de

vêtements brodés d'or. Près de lui, Radha était assise et, devant, une petite Kâlî, le visage noir, comme une Nubienne, avec une longue langue rouge, sortie, attachée à elle. Les enfants qui représentaient les dieux étaient assis, très sérieux, comprenant le sens de leur nomination. Et autour était la foule – un mélange de plusieurs nations : Paharis, Tibétains, Hindous, gens du Ladakh et bien d'autres types de montagnards à la face étrange. Tout ceci semblait me ramener aux Pueblos du sud-ouest de l'Amérique où, pendant les festivals, nous avons vu de semblables alignements de gens, avec leurs bras entrelacés, qui représentaient les nuages de pluie, les récoltes, et la chasse – tout ce qui accable ou réjouit le peuple qui vit avec la nature.

Au cours de nos voyages, nous avons entendu parler de presque toutes les sortes de dieux imaginables. Nous avons vu les Chinois punir leurs dieux, les noyer dans la rivière, leur couper les mains et les pieds et les priver de leur dignité. Les Samoyèdes oignent leurs dieux avec de la graisse ou les fustigent. Bref, toutes sortes de choses peuvent arriver, même aux dieux. Mais que, à notre époque, on puisse rédiger un contrat légal avec un dieu comme on le fait à Kulu, cela me semble tenir de la nouveauté. Dans la bible, on peut voir des alliances faites avec les dieux mais, naturellement, cela se faisait sans papier timbré. Mais ici, dans la vallée de Kulu, les dieux sont très proches du quotidien et fondent toutes leurs décisions sur les dernières lois du pays. J'ai devant moi un contrat entre un individu et le dieu Jamlu, concernant la fourniture d'eau. De tels contrats écrits avec les dieux, je n'en ai jamais vu avant. Tout se modernise et même les dieux signent des contrats sur du papier timbré. [208]

Mais à Kulu, non seulement on peut contracter avec les dieux, mais en plus le conte de fées du Coq d'Or se réalise. Devant moi j'ai un acte de vente d'une ancienne forteresse et il contient une clause spéciale à l'effet que le propriétaire précédent garde son droit sur le quart d'un coq d'or, enterré sur ce domaine. La légende du Coq d'Or !...

Le gur, prêtre des dieux, est la personne la plus vénérée de tout Kulu. Il est tout vêtu de blanc, avec une cape de laine tissée à la main et un petit chapeau sur sa chevelure poivre et sel. Son nez est aquilin et il a des yeux enfoncés et brillants. Ses jambes sont aussi couvertes de blanc.

Le gur est assis sur un tapis et, ayant fini de faire brûler son encens, il nous donne à chacun une fleur en signe de la grâce des dieux.

Les dieux sont très contents, nous dit-il. Nous ne les avons pas offensés. Au contraire, nous avons rassemblé leurs images près de notre

maison, les ramenant d'un vieux temple en ruines. Il y a la statue de Jüga-Chohan à cheval, et aussi la déesse Kâlî, le Rishi Kartik Swami Nansigang, Parbati et plusieurs images de Narsing, le protecteur de cet endroit.

"Dites-nous, gur, avez-vous vu Narasimha ? lui demandons-nous. Nous avons entendu dire que de nombreuses personnes ont vu le protecteur de ces régions."

Avant que le gur ait eu le temps d'ouvrir la bouche, un enseignant hindou, qui était présent, répondit :

"Certainement, plusieurs d'entre nous avons vu Narasimha. Le vieux Rajah qui est devenu le protecteur de cette vallée erre la nuit près de son ancien château et le long des sentiers de la montagne. Tous vos serviteurs ici ont vu, une nuit de lune, une grande et majestueuse figure, avec un long bâton, descendre de la montagne et disparaître sous leurs yeux mêmes. J'ai moi-même vu Narasimha deux fois. Une fois dans cette maison même. Le protecteur entra dans ma chambre la nuit et, en me touchant, tenta de me dire quelque chose. Mais ce fut si soudain que je fus effrayé et la vision disparut. Une autre nuit, je revenais du château par la route de la montagne. Et je rencontrai le protecteur lui-même, qui me dit : "Pourquoi marches-tu si tard alors que tous dorment déjà ?" Vous pouvez demander au Capitaine B. et à l'épouse du planteur L. Ils sont au courant tous les deux des apparitions de Narasimha." [209]

Et le vieux gur, en mâchouillant ses lèvres minces, nous dit :

"J'ai vu Narasimha. Et aussi la déesse. Elle vint à moi lorsque j'étais un petit enfant et me bénit pour mon initiation comme gur. J'étais très jeune à l'époque. Aux portes du temple, je me suis imposé un jeûne et me suis interdit de dormir pendant soixante-douze heures. Et au matin suivant, une petite fille inconnue vint me voir. Elle avait environ sept ans, et était vêtue de robes superbes, comme pour une fête, même si c'était un jour ordinaire. Et elle m'a dit : "Ta tâche est remplie. Va, et agis selon ton bon plaisir !""

Le gur nous a beaucoup parlé des grand Rishis locaux : les dieux de la vallée vivent dans la prospérité. Ils ont beaucoup de propriétés et de terres. Sans leur sanction, personne ne peut abattre un arbre. Les dieux se rendent visite mutuellement. Bien des gens ont vu les dieux voyager. Quelquefois ils volent, quelquefois ils marchent en faisant de grands sauts et en se

propulsant sur des bâtons. Naturellement, outre ceci, plusieurs fois par année, ils ont des processions triomphales avec trompettes et roulements de tambour pour les accompagner. Dans les entrepôts des temples sont cachés de riches vêtements, des perles, des masques d'or et d'argent – tous les attributs des dieux.

La femme du planteur L. nous a dit que, de fait, lorsqu'elle passa une nuit au château de Naggar, elle fut réveillée par un bruit dans la chambre voisine. Sur le seuil, une forme blanche de taille moyenne apparut mais elle en fut si terriblement effrayée, et la forme disparut dans un si grand bruit, que deux dames anglaises qui dormaient à côté en furent terrifiées. Et c'est avec le même bruit que la forme se déplaça dans d'autres parties du château. Mme L. vit aussi une autre chose intéressante. Sur la place de Sultanpur, elle vit un chien courir, poursuivi par une forme blanche et transparente.

Un brahmane dans un gros turban jaune nous a dit comment les dieux locaux aident les habitants de la vallée de Kulu.

"Un malheur se produisit dans la maison d'un homme et, de terreur, il s'enfuit dans la montagne, cherchant l'aide des dieux. Il passa trois jours sur les rochers. Un être invisible lui apporta de la nourriture et une voix lui dit : "Tu peux retourner chez toi." Et l'homme revint chez lui et trouva tout en ordre. Un autre homme partit dans les montagnes de Manikaran et s'y retira en méditation. Un yogi inconnu [210] apparut devant lui et l'entoura de lumière radiante. Depuis ce jour, tous les habitants de la vallée suivent cet homme, lui rendant hommage et lui accordant leur confiance. Cela se produisit il y a environ cinquante ans. Si vous voulez essayer de voir un Rishi, allez dans les montagnes, à un des lacs. Et restez là dans le jeûne et la prière ; peut-être qu'un des protecteurs apparaîtra devant vous."

C'est ainsi que le peuple de Kulu considère ses déités avec familiarité. Dans un endroit ancien, comme à Naggar et à Manali, sont rassemblés de grands noms. Le législateur, le Manu lui-même, a donné son nom à Manali. Le grand Arjuna, d'une façon miraculeuse, ouvrit un passage d'Arjuna-güfa à Manikaran, où il se rendit près des sources chaudes. Après la grande guerre décrite dans le Mahabharata, les Pandavas vinrent à Naggar et, bien au-dessus du temple Thava, ils bâtirent leur château, dont les restes sont encore visibles. Ici aussi, dans la vallée de Kulu, vivait Vyasa, le compilateur du Mahabharata. Ici est Vyasakund, l'endroit sacré de l'accomplissement de tous les désirs. À Bajaura, près du Béas, se dresse

un temple lié au nom de Gesser Khan. Venant du Ladakh, le grand héros rejoignit ses ennemis et leur infligea la défaite. Sur le même fleuve Béas, que l'histoire appelle Hypathos, près de Mandi, Alexandre le Grand s'est un jour arrêté. Une colline qu'on montre là est associée au nom du conquérant. Sur le sommet de cette colline, il y a des ruines.

Près d'ici s'étend le fameux lac Ravalsar, l'endroit où le grand instructeur Padma Sambhava demeurait. Des milliers de pèlerins visitent cet endroit remarquable, venant d'au-delà des chaînes de montagnes du Tibet, du Sikkim, du Ladakh et de Lahoul, où le bouddhisme prospère. De Kulu est venu le fameux propagateur du bouddhisme, Santa Rakshita. Il a été vérifié que Kulu et Mandi sont les terres sacrées de Zahor que les archives anciennes mentionnent si souvent. Ici, suite aux persécutions du roi impie Landarma, furent cachés les livres les plus anciens. Même l'endroit de ces trésors cachés est indiqué approximativement.

À Naggar, on peut voir la grotte du fameux instructeur spirituel Pahari Babu, qui a converti le cruel Rajah pour qu'il vive une vie pieuse. C'est un endroit aimable et paisible, caché au milieu des déodars et des pins. Un petit ruisseau murmure et les oiseaux s'appellent. **[211]**

Un brahmane garde la grotte sacrée, qui est maintenant ornée d'un Temple. La principale déité de ce temple est une image de Taranata – comme l'appelle le brahmane. Il sort l'image du temple et on ne peut manquer de reconnaître en elle Tathagâta, Gautama le Bouddha, l'Instructeur. De cette façon l'hindouisme des collines Paharis a fusionné avec son prédécesseur, le bouddhisme. Dans d'autres temples on peut aussi voir, outre Siva, Kâlî et Vishnou, des images du Bouddha, de Maitreya et d'Avalokiteshvara. Et toutes ces images commémoratives se réfléchissent dans le rassemblement des trois cent soixante Rishis, les protecteurs et les détenteurs de cet endroit béni.

On ne peut passer sous silence le fait qu'Avalokiteshvara est adoré sous le nom de Trilokanath – Seigneur des Trois Mondes – dans le haut Kulu et aussi dans l'État de Chamba et à Lahoul. Ceci est confirmé par l'aspect typique des images.

À la frontière de Lahoul, qui est aussi une ancienne principauté tibétaine, sur les rochers, sont inscrites des images d'un homme et d'une femme de près de neuf pieds de haut. On dit que c'était la taille des anciens habitants. Il est curieux qu'à Bamian, en Afghanistan, où on trouve aussi d'immenses images sur les rochers, celles-ci soient aussi reliées à une légende concernant la taille des anciens géants.

Les tremblements de terre à Kangra ont détruit nombre de temples, mais la mémoire du peuple préserve les noms des héros et des instructeurs. Ici aussi sont érigés des monuments d'un caractère différent, qui rappellent des choses qu'on pourrait facilement oublier. À Mandi et à Kulu, on peut voir de grosses stèles de pierre semblables aux anciens menhirs, avec quelquefois des images rongées par le temps. En groupes rapprochés s'élèvent ces blocs de granit, cachant quelque secret. Quel est ce secret ? Quels souvenirs rappellent-ils ? Ces monuments rappellent toutes les générations des rajahs locaux et montrent le nombre de leurs femmes, qui furent enterrées vivantes avec le corps de leur défunt souverain. Ceci est la coutume cruelle contre laquelle Akbar avait déjà combattu ; quelquefois, cet unificateur de l'Inde accourait personnellement sur son coursier pour empêcher le sort cruel réservé aux femmes innocentes.

Ces pierres parlent du passé. Mais au nord de Kulu s'élèvent les pics neigeux de la chaîne principale de l'Himalaya. Derrière eux [212] s'étendent les routes de Lahoul et du Ladakh et le principal géant blanc est appelé Guru Guri Dhar – le Sentier de l'Instructeur Spirituel. Cette conception unit tous les Rishis en un grand tout, ouvrant la voie vers les Hauteurs.

Dans cette Vallée d'Argent, le Grand Berger a appelé à la vie tous les êtres vivants par les sons argentés de sa flûte. Il appelle à la joie. Et les pommiers, les poiriers, les cerisiers et les pruniers répondent avec une floraison enthousiaste. Le saule ouvre ses fleurs floconneuses, les abricotiers tournent au lilas, le noisetier vigilant s'épanouit en de riches nuances de jaune et, comme un nectar curatif, coule la sève aromatique des déodars.

Sous le pommier couvert de fleurs roses, Krishna l'éternel, sur sa flûte argentée, joue des chants divins de régénération.

*Naggar, 1929. [213]*

## LE ROI SALOMON

Les légendes de l'Orient – que de surprises nous réservent-elles ! Et quelle pensée moderne nous révèlent-elles aussi. Comme il est excitant de sentir, dans les mythes des régions éloignées de l'Asie, un concept si proche de nos propres aspirations et de nos propres enthousiasmes. Dans certaines légendes, on parle de maladies étranges qui apparaissent actuellement, et tout médecin occidental sera intéressé par les processus encore inconnus de l'organisme humain. Les légendes parlent de rivières souterraines et les systèmes d'irrigation et de régénération des déserts nous viennent à l'esprit. Elles parlent des trésors cachés laissés à l'humanité par la nature. Et on sourit, en regardant les ruisseaux d'huile de l'Asie et en admirant les montagnes de fer et de cuivre. C'est comme un conte de fées.

Aujourd'hui, la première page de tous nos journaux est consacrée aux tentatives audacieuses de conquérir l'air et l'espace. Et dans les déserts de sable, votre guide, cheminant en cadence sur son chameau, vous parle de l'appareil volant du Roi Salomon !

Dans ces vieux symboles nous ne sentons pas seulement de vieilles superstitions usées. Non, il y a une pensée de beauté et un sens de l'évolution. Les meilleures images sont rassemblées par le peuple, au nom de l'évolution, au sujet de ces belles possibilités.

Jusqu'à maintenant, dans l'esprit des gens, le Roi Salomon prend son envol sur une machine volante miraculeuse, au-dessus des vastes espaces de l'Asie. De nombreuses montagnes d'Asie sont couronnées de ruines ou de pierres portant l'empreinte de son pied ou de ses genoux, comme preuve de ses patientes prières. On les appelle trônes de Salomon. Le Grand Roi a volé jusqu'à ces montagnes, il a atteint toutes les hauteurs, il a laissé derrière lui les soucis du gouvernement et a ici rafraîchi son esprit. La Montagne de Salomon, les trésors cachés de Salomon, la sagesse de Salomon, le pouvoir mystérieux de l'anneau de Salomon, le sceau de Salomon, avec son pouvoir de distinguer la Lumière de l'Obscurité – à qui d'autre l'Asie a-t-elle voué une telle admiration et autant de respect ? **[215]**

Les plus grandes fables, les plus grands mystères sont associés au nom de Salomon. La huppe, considérée comme l'oiseau le plus occulte, est aussi associée par la légende au Roi Salomon. Les huppes gardaient le repos du Roi Salomon à l'époque de son grand-œuvre. Revenant de ses ouvrages, le Roi Salomon demanda à ses oiseaux ce qu'ils désiraient

comme récompense. Ils répondirent : "Donne-nous, Ô Roi, ta couronne d'or. Elle est si belle et nous n'avons rien vu de plus merveilleux que toi-même et ta couronne." Le Roi sourit et dit :

"Mais, mes oiseaux chéris, ma couronne est lourde. Comment pouvez-vous souhaiter prendre sur vous un tel fardeau ?"

Cependant, les oiseaux continuèrent de l'implorer de leur donner sa couronne. Le Roi ordonna à son orfèvre de fabriquer des couronnes miniatures, copies exactes de la sienne, et on mit ces couronnes sur la tête des oiseaux. Peu de temps après, les oiseaux revinrent trouver le Roi avec leurs petites têtes ployant sous le poids de leurs couronnes d'or. Et elles supplièrent le Roi :

"Ô Roi ! Libère-nous de ces couronnes. Tu avais raison et ton avertissement était sage. Que savons-nous, nous, petites bêtes ? Pouvions-nous savoir que derrière l'éclat et le charme se cache un tel fardeau ? Libère-nous, Ô Roi !"

Le Roi répondit : "Maintenant vous voyez où votre désir de prendre un fardeau sur vos épaules vous a conduits. Qu'il en soit selon votre désir ! Les couronnes d'or seront retirées – mais vous devez porter le souvenir de votre envie insensée d'une couronne. À partir de maintenant vous porterez une couronne de plumes. Les plumes ne seront pas un fardeau trop lourd pour vous, mais elles seront une couronne du royaume secret que vous avez connu durant votre service auprès de moi."

Et c'est ainsi que la huppe, le plus occulte des oiseaux, connaissant maints secrets, porte encore une couronne de plumes. Et lorsque cet oiseau suit une caravane ou un bateau, les gens disent :

"Ce sera un bon voyage – l'oiseau de Salomon le sait !"

D'autres animaux ont aussi servi le Roi. Un Musulman, qui vint au Cachemire avec sa caravane en passant par la frontière de l'Afghanistan, nous dit que même les fourmis ont aidé le Grand Suleiman à construire le temple. Des grands Jinns, esprits de l'air et du feu, jusqu'aux [216] fourmis, tous ont œuvré à la construction. Et dans une prière incessante le Roi Salomon contrôlait, sans interruption, les forces de la nature œuvrant à la création du merveilleux Temple. Lorsque la force du Roi commença à décliner et qu'il sut que le temps était venu pour lui de passer dans un autre monde, il ordonna aux Jinns de compléter l'édifice sans lui, mais les

irascibles esprits élémentaux répliquèrent que, sur terre, ils n'avaient accepté de se soumettre qu'à lui seul et que, sans lui, ils étaient libérés.

Alors le Roi Salomon, se renforçant spirituellement et s'appuyant sur son bâton, resta dans le Temple, appliquant tous ses pouvoirs à la tâche. Même si, à ce moment, son esprit partit, le corps resta, debout et immobile, de sorte que les Jinns irascibles ne pouvaient s'envoler et disparaître. Et aucun être vivant ni aucun Jinn ne sut que l'esprit du Roi était déjà parti, et ils n'osèrent pas non plus s'approcher du Régent immobile. Mais chacun s'appliqua encore plus et alla au bout de ses forces pour terminer l'édifice. Et le Temple fut complété, mais le Régent resta immobile. Qui aurait osé le déranger dans ses aspirations ! Mais le plus petit travailleur du Roi – la fourmi – commença à ronger le bâton du Roi jusqu'à ce que, le bois ayant été complètement mangé, le corps du Roi tombe et que tous voient que son Esprit était parti. Mais le Grand Temple resta !

Mais le Roi Salomon n'est pas qu'un régent céleste. Il descend vers le peuple et, comme d'autres régents en Orient, il change de vêtements et se mêle à la foule afin de pénétrer tous les secrets de leur vie. Son anneau avec la pierre miraculeuse, où est inscrite la fondation du Monde, le Roi Salomon l'a laissé à la garde de son épouse, la Princesse d'Égypte. Mais astucieux et habile était le grand prêtre égyptien qui, déguisé comme le Roi, prit possession de l'anneau. Et maintenant le Régent est condamné à plusieurs années d'errance, jusqu'à ce que la Vérité soit restaurée.

Ainsi le peuple relie tout ce qui est unique et extraordinaire au Roi Salomon. Il escalade les montagnes, il descend sous la terre, il rencontre les rois et il disparaît dans les foules.

Dans le vieux royaume des Ouighours, où vivent maintenant les véritables croyants Musulmans, le nom de Salomon est lié à celui d'Alexandre ou à celui du grand Akbar. On reconnaît parfois les mêmes légendes qui ornaient le Roi-Unificateur de l'Inde : **[217]**

"Il semble qu'on dise la même chose d'Akbar, dit le Grand ?"

Le vieux Musulman à la barbe grise, dans son turban vert, qui a accompli son pèlerinage de repentir à la Mecque, incline la tête très bas :

"Les deux Régents furent sages et grands. Lorsqu'on voit deux montagnes enneigées, comment décrire leurs différences ? Les deux brillent sous les rayons du soleil. Les approcher est également difficile. Qui oserait attribuer à un Régent ce que les deux pourraient avoir en commun ? Il est vrai que le Grand Akbar n'a pas franchi les frontières de l'Inde. Il fortifia la terre de l'intérieur et nous ne savons pas quels Jinns l'ont servi. Du Roi Salomon, chacun sait qu'il vola sur toute la terre et qu'il apprit la vérité dans tous les pays et qu'il a même été jusqu'aux étoiles éloignées. Mais qui peut juger, d'en bas, deux sommets enneigés ? Nous portons même des verres fumés pour protéger nos faibles yeux de leur éclat."

*Talai-Pho-Brang, 1928. [218]*

## LA GRANDE MÈRE

Depuis les temps les plus anciens, les femmes ont porté un voile sur leur tête. Avec ce voile elles ont, paraît-il, prononcé les incantations les plus sacrées. N'est-ce pas le voile de l'unité ? Et cette unité bénie n'est-elle pas la plus haute responsabilité et la plus belle mission des femmes ? Les femmes nous diront qu'il faut tenter de parvenir au désarmement, mais à celui de nos esprits, plutôt qu'à celui des navires de guerre et des armes. Et où la jeune génération peut-elle entendre sa première caresse d'unification ? Seulement de la mère. En Orient et en Occident, l'image de la Grande Mère – la femme – est le pont vers l'ultime unification.

Raj-Rajesvari – Mère Toute-Puissante. À toi, l'Hindou d'hier et d'aujourd'hui dédie son chant. À toi, les femmes apportent leurs fleurs dorées et à tes pieds elles étendent les fruits pour la bénédiction, les remportant dans leur cœur. Et, glorifiant ton image, elles l'immergent dans l'eau de peur qu'un souffle impur ne touche la Beauté du Monde. À toi, Mère, est dédié le site de la Grande Montagne Blanche qui n'a jamais été surmontée. Parce que lorsque frappera l'heure de l'extrême besoin, tu seras là, et tu lèveras ta Main pour le salut du monde. Encerclée par tous les tourbillons et toute la lumière, tu seras comme un pilier de l'espace, convoquant toutes les forces des mondes lointains !

\* \* \*

Dévastés sont les temples anciens. Les colonnes sont fissurées. Et les obus ont ouvert les murs de pierre.

À Goa, les navires portugais se sont amarrés il y a longtemps. Sur les hautes proues des caravelles, l'image de la Madone brillait de son or et, en son Grand Nom, des boulets de canons furent tirés sur les sanctuaires anciens. Par des boulets de canon portugais les piliers d'Éléphanta ont été fracassés ! Tout cela pour "La Virgin de los Conquistadores !" [219]

À Séville, dans l'Alcazar, il y a une vieille peinture d'Alexandro Fernandes qui porte ce même titre. Dans la partie supérieure de la peinture, dans le rayonnement de la lumière céleste des nuages, se tient la Sainte Vierge avec un doux sourire et, sous Sa large cape, s'abrite une foule de conquérants. Plus bas, il y a une mer turbulente, couverte de gallions prêts à faire voile vers de nouvelles terres lointaines. Peut-être que ce sont là les navires mêmes qui détruiront le sanctuaire d'Éléphanta ! Et avec un doux sourire la Vierge compatissante regarde les conquérants comme si Elle-

même se levait avec eux pour détruire les acquisitions étrangères. Ce n'est plus l'avertissement menaçant d'Elijah le prophète, ni l'Archange Michaël, l'éternel guerrier. Mais Elle-même, la Paisible, dans la conscience populaire, s'est levée pour la bataille, comme s'il seyait à la Mère du Monde de S'occuper des actes de massacre d'humains.

Mon ami est indigné. Il dit : "Regardez ! Cette peinture est vraiment franche ! On y voit clairement toute la psychologie européenne ! Voyez la vanité ! Ils se préparent à établir un siège pour un trésor étranger et à la Mère du Monde ils attribuent la protection de leurs actes ! Maintenant comparez et voyez combien est différent l'état d'esprit de l'Orient, où la bienveillante Kwan Yin couvre les enfants de ses vêtements pour les protéger du danger et de la violence."

Un autre ami, qui était présent, défend la psychologie de l'Europe et parle aussi de certaines peintures comme de véritables documents de la psychologie de chaque époque. Il rappelle comment, dans les peintures de Zurbaran ou de Holbein, la Sainte Vierge couvre de Son voile tous ceux qui viennent à Elle. En parlant des images de l'Orient, il rappelle les *idams* cornus et effrayants, ornés d'attributs terrifiants. Il rappelle la danse de Durga, sur des corps humains et sur des colliers faits de crânes.

Mais l'Oriental ne cède pas. Il souligne que dans ces images il n'y a aucun élément personnel, que les attributs apparemment terrifiants sont les symboles des éléments déchaînés, et que ce n'est qu'en connaissant leur pouvoir que l'homme arrive à comprendre qu'il peut les conquérir. L'amoureux de l'Orient souligne alors comment les éléments de terreur ont été utilisés partout, et que des flammes non moins terrifiantes et des cornes non moins démoniaques ont été représentées [220] dans les Enfers des fresques d'Orcana à Florence. Et toutes les horreurs du pinceau de Bosch ou de l'austère Grunwald rivalisent bien avec les images des esprits élémentaux de l'Orient.

Le fidèle de l'Orient cita la prétendue Madone de Tourfan comme étant, selon lui, une évolution de la déesse Marichi qui, après avoir été une ogresse cruelle qui mangeait des enfants, évolua graduellement pour devenir une gardienne pleine de sollicitude, et finalement la camarade spirituelle de Kuvera, dieu de la chance et de la richesse. En rappelant cette évolution bénéfique et ces hautes aspirations, on peut mentionner une coutume qui existe toujours en Orient. Des Lamas font l'ascension d'une haute montagne et, pour le salut de voyageurs inconnus, éparpillent des

petites images de chevaux qui sont enlevées et emmenées très loin par le vent. Dans cette action réside un sens de la bienveillance et de la renonciation.

À ceci, la réponse faite à l'amoureux de l'Orient fut que Procope le Juste, se sacrifiant, éloigna le nuage de pierre de sa ville natale et, sur les hautes rives du Dvina, priait toujours pour le voyageur inconnu. Et on souligna aussi que, en Occident, de nombreux saints comme Procope ont renoncé à leur position terrestre pour le bien du monde.

Dans ces actions et ces oraisons "pour l'inconnu, le non chanté, le sans histoire" réside le même grand principe de l'anonymat et de la réalisation de l'aspect transitoire de l'incarnation, qui séduit tout autant en Orient.

L'amoureux de l'Orient insista sur le fait que ce principe de l'anonymat, ou de la renonciation à un titre temporaire, cette ébauche d'un don bienveillant et désintéressé, a été porté à un niveau beaucoup plus vaste et plus élevé en Orient. À cet égard, il nous rappela que les œuvres d'art orientales n'étaient presque jamais signées parce que le don du cœur n'a jamais besoin d'un mot d'accompagnement. En réponse, cependant, son opposant rappela que toutes les œuvres byzantines, ainsi que les plus anciennes œuvres italiennes et hollandaises, de même que les icônes russes et d'autres œuvres primitives, n'étaient pas signées non plus et que le début de la signature personnelle apparut bien plus tard.

La conversation dévia sur les symboles d'omnipotence et d'omniscience, et il fut à nouveau évident que des symboles identiques [221] avaient connu les manifestations les plus variées. La conversation continua parce que la vie offrait d'innombrables exemples. En réponse à chaque indication de l'Orient, un exemple de l'Occident était apporté. L'un rappela les chevaux de céramique blanche qui, encore aujourd'hui, se tiennent en cercle dans les champs de l'Inde du Sud et sur lesquels, dit-on, des femmes dans leurs corps astraux prennent leur envol. En réponse à ceci, on avança les images des Walkyries et même la projection moderne du corps astral. On rappela alors avec émotion comment les femmes de l'Inde ornent chaque jour le seuil de leur porte avec un dessin différent, un dessin de bien-être et de bonheur ; mais en même temps, on se souvint que les femmes de l'Occident brodent leurs nombreux dessins de salut pour ceux qui sont chers à leurs cœurs.

On rappela le grand Krishna, le berger bienveillant, et on le compara involontairement à l'ancienne image du Slave, Lel, un berger ressemblant

parfaitement à son prototype hindou. On rappela les chants en l'honneur de Krishna et des Gopis et on les compara avec les chants de Lel et les danses chorales des Slaves. On rappela la femme hindoue sur le Gange et ses torches de salut pour sa famille. Et elles furent comparées aux guirlandes lancées sur le fleuve durant la célébration de la Trinité – une coutume chère au cœur de tous les Slaves aryens.

En se souvenant des conjurations et des invocations des sorciers de la côte de Malabar, il ne faut pas oublier les mêmes rites chez les shamans de Sibérie, les sorcières de Finlande, les clairvoyants d'Écosse et les sorciers Peaux-Rouges.

Ni la séparation des océans ni les continents n'ont affecté l'essence de la conception populaire des forces de la nature. On se rappelle la nécromancie du Tibet et on la compare aux messes noires de France et aux satanistes de Crête...

En confrontant les faits, les tenants de l'Orient et de l'Occident se trouvèrent parler de la même chose : l'apparente diversité ne représenta plus que divers degrés de la conscience humaine ! Ces deux interlocuteurs se regardèrent avec étonnement – où était l'Orient et où était l'Occident, qu'on avait toujours eu l'habitude de comparer ?

La troisième personne présente, qui était restée silencieuse, sourit : "Et où est la frontière de l'Orient et de l'Occident, de toute façon ? Et [222] n'est-ce pas étrange que l'Égypte, l'Algérie et la Tunisie, qui sont au sud de l'Europe selon la conception générale, soient en fait considérées comme l'Orient ? et que les Balkans et la Grèce, qui sont à l'est des premiers, soient considérés comme l'Occident ?"

Je me souvins alors que, marchant un jour sur les plages de San Francisco avec un professeur de littérature, nous nous étions demandés : "Où sommes-nous réellement – en Extrême-Occident ou en Extrême-Orient ?" Si la Chine et le Japon, en rapport avec le Proche-Orient et l'Asie Mineure, sont considérés comme l'Extrême-Orient, alors si on pousse plus loin le raisonnement, l'Amérique, avec ses Incas, ses Mayas et ses Peaux-Rouges, ne serait-elle pas considérée comme l'Ultra-Orient ? Que fait-on alors de l'Europe, qui paraîtrait entourée d' "Orient" de tous les côtés ?

Nous nous sommes rappelé que, pendant la révolution Russe, les Finlandais considéraient la Sibérie comme leur appartenant, s'appuyant pour ce faire sur les similitudes tribales. Nous nous sommes rappelés que

l'Alaska touche presque la Sibérie et que le visage des Amérindiens, lorsqu'on le compare à de nombreux mongoloïdes, offre une ressemblance frappante avec le visage asiatique.

C'est ainsi que, pour un moment, toutes les superstitions et tous les préjugés furent mis de côté par tous les adversaires. Le tenant de l'Orient parla de "Celui qui a cent bras" dans l'Église orthodoxe et le tenant de l'Occident exalta et admira les images de Kwan Yin, déesse toute bienveillante aux nombreux bras. Le tenant de l'Orient parla avec vénération des ornements brodés d'or de la Madone italienne et sentit la profonde pénétration des peintures de Duccio et de Fra Angelico, et l'amoureux de l'Occident vénéra les symboles de Dukkhar, l'Omnisciente aux nombreux yeux. Ils se souvinrent de la Toute-Compatissante. Ils se rappelèrent la multitude d'aspects de Celle qui Accorde Tout et de Celle qui est Toute Miséricorde. Ils se rappelèrent avec quelle précision la psychologie du peuple avait conçu l'iconographie des symboles et quelle énorme connaissance restait cachée présentement sous des lignes mortes. Là où les préjugés disparaissent et la mauvaise foi est oubliée, apparaît un sourire !

Et, comme s'ils étaient libérés d'un grand poids, ils parlèrent de la Mère du Monde. Avec affection, ils se rappelèrent le cardinal italien [223] qui avait l'habitude de conseiller aux fidèles : "N'accablez pas trop le Christ notre Sauveur avec vos requêtes, car Il est très occupé ; mieux vaut adresser vos prières à la Sainte Mère. Elle transmettra vos prières à qui de droit."

Ils se souvinrent qu'un jour un prêtre catholique, un Hindou, un Égyptien et un Russe décidèrent de rechercher l'origine du Signe de Croix et que chacun d'eux chercha une signification qui conviendrait à ses propres fins, mais ils arrivèrent tous à la même signification unificatrice.

Ils se souvinrent de tentatives qui ont traversé la littérature, ayant pour but d'identifier les mots "Christ" et "Krishna", et puis ils se souvinrent de Iosaph et de Bouddha. Et puisque, à ce moment, la main bienveillante de la Mère du Monde écartait tout préjugé, la conversation put se dérouler sur un ton tout à fait paisible.

Et plutôt que d'avoir de vives contradictions, les avocats de l'Orient et de l'Occident se tournèrent vers une reconstruction créative des images.

Un des interlocuteurs rappela l'histoire d'un élève de Ramakrishna mentionnant la grande vénération portée à la femme de Ramakrishna qui, selon la coutume hindoue, était appelée Mère. Un autre fit le rapprochement entre la signification du mot Mère et le concept de la "Materia Matrix".

Les images de la Mère du Monde, de la Madone, de la Mère Kâlî, de la Bienveillante Dukhar, d'Ishtar, de Kwan-Yin, de Myriam, de la Blanche Tara, de Raj-Rajesvari, de Niuka – toutes ces grandes Images, toutes ces Grandes Entités désintéressées coulaient ensemble dans la conversation comme une Unité bienveillante. Et chacune, dans sa propre langue, compréhensible à tous, proclame qu'il ne devrait pas y avoir division, mais construction. Toutes ont proclamé que le jour de la Mère du Monde viendra lorsque les Énergies Suprêmes approcheront de notre Terre, mais qu'en raison de la colère et de la destruction, ces énergies, plutôt que de donner la création prédestinée, pourraient résulter en de désastreuses catastrophes.

Dans le sourire de l'Unité tout devint simple. L'auréole de la Madone, si odieuse à celui qui a des préjugés, devint une radiation physique scientifique – l'aura, connue de l'humanité depuis longtemps. [224]

Les symboles d'aujourd'hui, si mal interprétés par les rationalistes, après avoir été considérés comme surnaturels devinrent soudain accessibles au chercheur pour ses travaux. Et dans ce miracle de la simplicité et de la compréhension, le souffle de l'évolution de la Vérité devint clair.

Un des interlocuteurs dit : "Nous sommes ici à parler d'expériences purement physiques, mais n'avions-nous pas commencé avec la Mère du Monde ?"

Alors l'autre sortit d'un tiroir de son secrétaire un morceau de papier et lut : "Un Hindou d'aujourd'hui, diplômé de nombreuses universités, s'adresse ainsi à la Grande Mère, Raj-Rajesvari Elle-même :

"Si j'ai raison, alors, Mère, Tu es tout –

L'anneau, la voie, l'obscurité, la lumière, le vide,

Et la faim, le chagrin, la pauvreté et la douleur –

De l'aube au crépuscule, de la nuit au matin et de la vie à la mort

– si mort il y a –

Toutes choses sont Toi.

Si Tu es cela, alors la faim, la pauvreté et la richesse ne sont que des formes transitoires de Toi.

Je ne souffre ni ne jouis

Car Tu es Tout, et Je suis sûrement Toi.

Si Tu es Lui, manifeste aux mortels,

Alors fais-moi passer dans Ta Lumière vers Lui – vers la Vérité.

La seule Vérité – de nous si peu connue en Toi.

Alors flagelle ce corps mortel selon Ton désir,

Ou entoure-le dans un confort doré de richesses et de douceur –

Je ne le sentirai pas, car avec Ta Lumière je saurai

Car Tu es Lui et Je suis Toi –

La Vérité."

Et le troisième ajouta : "En même temps, à l'autre bout du monde, des gens chantent :

"Nous Te glorifions, Mère de la Lumière !"

Et les vieilles bibliothèques de Chine et les centres anciens d'Asie Centrale gardent, depuis les temps les plus reculés, de nombreux hymnes à cette Mère du Monde. **[225]**

Partout en Orient et en Occident vit l'Image de la Mère du Monde, et des salutations profondément significatives sont dédiées à cette Haute Entité.

Les Grands Traits de la Face sont souvent couverts et, sous les plis de son voile où brillent des paillettes de perfection, ne peut-on voir l'Unique Grand Aspect Unificateur, commun à elles Toutes !

Paix soit au Monde !

*Talai-Pho-Brang, 1928. [226]*

## LA JOIE DE LA CRÉATION

Notre époque n'est-elle pas des plus significatives ? Les découvertes les plus merveilleuses n'entrent-elles pas dans notre quotidien ? Et certaines des énergies des plus subtiles ne nous deviennent-elles pas familières ? N'est-ce pas le bonheur, non seulement de connaître ces énergies mais aussi d'être capables de les utiliser dans la vie de tous les jours ? Devant nos yeux mêmes tout est transformé. Nous savons déjà comment diviser nos énergies entre des individus et des multitudes. Et nous savons où et comment rejoindre des millions de personnes, et comment utiliser notre énergie chez l'individu.

Les frontières de la vie spirituelle s'élargissent, Et les frontières physiques deviennent flexibles et vibrantes. L'idée de l'Orient et de l'Occident – l'idée des jumeaux qui ne se rencontreront jamais – est déjà, pour nous, une idée fossilisée. Nous avons déjà honte d'avoir cru que des murs superficiels peuvent exister et séparer les meilleures impulsions de l'humanité, cette impulsion d'évolution créatrice. Et maintenant, sous nos yeux, se trouvent ce qu'on appelle l'Occident et ce qu'on appelle l'Orient. Ils s'observent d'un regard perçant. Chacun examine les mouvements de l'autre. Ils peuvent être les meilleurs amis, les meilleurs compagnons de travail.

L'Occident peut aisément comprendre les principales idées de l'Orient et chérir la sagesse éternelle qui émane de cette partie du monde d'où, en fait, proviennent toutes les religions et toutes les croyances. Et le grand Orient suit les découvertes occidentales et reconnaît la valeur des accomplissements de ces esprits créatifs. Ils désirent les produits de la civilisation. J'évite l'expression douteuse "mécanique" – parce que selon moi rien n'est mécanique, puisque nous savons que la matière et l'esprit sont Énergie et que nous, aussi bien que nos amis de l'Extrême-Orient, sommes prêts à accepter la bénédiction de l'évolution progressive. Mais la vie, à cause de l'ignorance, est pleine de malentendus. Ils ne sont pas ennemis.

Il n'y a pas d'ennemis de l'évolution – il y a des malentendus ; malentendus de famille ; malentendus de sexes, malentendus d'âge ; [227] malentendus de pays, de continents, de mondes. Et ce n'est que par une pensée ouverte et constructive que nous pouvons les résoudre ; lorsque nous ne pensons pas à nous-mêmes mais aux générations futures. Je répète que l'Orient peut être un ami intime, un compagnon de travail des plus

compétents, mais ces millions de gens peuvent aussi facilement devenir un ennemi à cause d'un simple malentendu. N'est-ce pas une belle tâche, pour notre génération, que de résoudre le problème du malentendu, si nous sentons l'unité de la grande Énergie ? La même impulsion unique d'amélioration, d'élévation, de création, est la même pour l'humanité entière. Avec la même main nous pouvons donner notre bénédiction et avec la même main nous pouvons commettre un meurtre. Je ne crois pas aux supposées conditions changeantes. Une seule condition existe pour l'humanité – le langage mutuel du cœur, et avec ce langage on détruit tous les malentendus parce qu'on agit en toute sincérité. Vous pouvez avancer, vous pouvez surmonter, parce que vous savez pour quel but d'unification vous travaillez. Nous parlons souvent de la paix éternelle, mais d'où émanent les guerres ? Des malentendus. Et si nous sommes si habiles dans nos découvertes, n'est-ce pas une découverte au moins aussi importante que de déterminer comment résoudre les malentendus par le langage du cœur ? Je ne parle de rien de métaphysique. Après quarante années d'activité, j'affirme que tout n'est pas éphémère mais que, si chaque énergie peut être découverte, mesurée et pesée, alors de la même manière notre pensée est aussi une émanation tangible. Et le pouvoir de la pensée, sans aucun pouvoir métaphysique, peut approcher de la façon la plus amicale chaque malentendu. Il en ressort que, du plus élevé, du futur, nous pouvons approcher notre réalité. Et notre optimisme n'est pas le produit de rêves lointains mais le résultat de l'étude de douzaines de pays et du fait d'avoir approché des peuples extrêmement différents, avec des psychologies très différentes. Et après tout, en dépit de toutes les divergences, ils sont un. Et le langage du cœur, le langage de l'amour, est aussi un.

Si le signe de la malice est le moins, aussi pointu et piquant qu'un dard, alors le signe de l'amour est le plus, la croix éternelle et flamboyante qui, depuis la nuit des temps, a éclairé la conscience et élevé la vie.

\* \* \*

[228]

Au milieu des glaciers de l'Himalaya, quelqu'un descend des sommets. Il tient dans sa main un calice. D'où vient-il ? Et où disparaîtra-t-il, dans les escarpements, ce pèlerin silencieux et solitaire ? Telles sont les histoires inoubliables de l'Himalaya. Les porteurs des messages de Shambhala rappellent les liens entre les grandes traditions du passé et nos aspirations pour le futur. Il est le messager de Rigden-jyepo, régent de Shambhala, régent du futur, qui ordonne les accomplissements à venir de l'humanité, qui envoie ses messagers à travers le monde.

Ces messagers viennent de nombreuses nations. Dans la dévotion et la vénération ils apportent le message sacré de l'évolution à venir.

Quel est ce message ? À travers le monde, des milliards de cœurs battent. Qu'est-ce qui pourra les relier ? Dans mon article "Beauté, la Conquérante" on trouve la pensée que le meilleur moyen d'approcher une demeure qui ne nous est pas familière est par le chant. Pas la nuit, pas avec un visage couvert.

L'art sans limite, la science sans préjugé, apportent le sourire de la compréhension. Les grandes traditions du passé et du futur, le haut enseignement qui a émané des hauteurs éternelles permettent l'approche des espaces sacrés dans la compréhension et la coopération. Alors les cœurs sont ouverts et un ouvrage immense et béni est à portée de la main.

Ni la guerre, ni la haine, mais ce sont les meilleurs concepts constructifs qu'apporteront au monde entier les messagers de Rigden-jyepo, le régent de Shambhala. Les oiseaux de fer prédits par Bouddha prennent déjà leur vol, démolissant pacifiquement les frontières conventionnelles. Dans les beaux rayons scientifiques de l'Agni Yoga, l'évolution frappe à la porte. Les messagers de Rigden-jyepo se dépêchent et des découvertes bénies apportent la lumière et la bénédiction à toute l'humanité.

Dans vingt-cinq pays nous avons vu d'innombrables cœurs qui considèrent l'art, la beauté et la connaissance comme les pouvoirs les plus unificateurs. Percevoir comment tant de peuples différents considèrent la beauté et la connaissance comme la plus grande force motrice qui a établi les pierres du progrès à venir provoque vraiment le plus grand enthousiasme.

Pourquoi avons-nous le droit de considérer la beauté et la connaissance comme des pouvoirs moteurs réels ? Imaginez un moment [229] l'histoire de l'humanité sans les trésors de la beauté et de la connaissance. Effacez un moment de votre mémoire les images majestueuses de l'Égypte et de l'Assyrie. Oublions la beauté des primitifs gothiques, l'enchantement de la gloire bouddhique et de la Grèce classique. Dépouillons les luttes épiques des héros et des souverains du galbe de la beauté. Combien arides seraient ces pages de l'histoire ! Vraiment, il n'est pas un seul accomplissement héroïque, pas une victoire constructive qu'on puisse imaginer sans le sens du beau. La forme de la vie est la synthèse de l'évolution. N'est-ce pas inspirant de réaliser que l'évolution de l'humanité culmine dans la beauté ? Et une belle conception de la vie croît en Amérique et à travers le monde. L'humanité commence à réaliser que le *summa summarum* de l'art et de la connaissance est le plus noble blason des nations.

\* \* \*

Lorsqu'on se met à penser à quelque chose de constructif, d'inspirant, de durable, ce n'est pas accidentellement que nous viennent à l'esprit et les hautes tours de l'Amérique du Nord et les formes majestueuses de l'Amérique du Sud.

Ce n'est pas par accident que, sur les sites des plus anciennes cultures, poussent les semences des nouvelles conquêtes et des nouvelles constructions pacifiques. La Pan-Amérique est le contrepoids de l'Asie. Il est des plus instructifs d'apprendre que, aux endroits des plus anciens accomplissements, poussent les nouvelles fleurs des réussites humaines. Même du point de vue de la froide science, nous avons déjà l'habitude de parler de courants, de rayons et d'émanations. Ces émanations de culture fertilisent le sol et, qui sait, peut-être fourniront-elles le véritable enthousiasme de cet esprit constructif.

Jusqu'ici je n'ai jamais été en Amérique du Sud. Mais en esprit je sens cette amitié et cette compréhension jamais vue physiquement. D'où vient-elle ? Certains m'ont demandé si les racines de notre famille viennent d'Espagne, parce qu'une branche de notre famille est à Barcelone. Peut-être qu'un tel sentiment pan-humain d'avancement, de recherche et de construction est ancré profondément dans chaque cœur humain. Peut-être que le sens sacré de l'aventure, en quête de grandes solutions, pénétra mon être dès mes premières années de conscience [230] lorsque, pour la chasse,

nous voyagions pendant des jours et des jours à travers les immenses forêts de Russie, certainement pas avec l'idée de tuer mais avec la camaraderie de la nature comme étoile-guide.

Lorsque nous avons étudié les anciennes constructions de l'Inde, de la Chine et du Tibet, nous les avons d'abord comparées aux vestiges de la culture Maya. Et dans un vieil article, "Joie de l'art", je ne pus clore cette idée avec rien d'autre qu'une référence aux anciens Mayas. De cette façon, ce qui était le plus ancien et le plus beau vint à l'esprit.

En ce moment même je regarde un anneau d'Asie, avec une inscription concernant l'âge à venir de Maitreya. Et je ne peux oublier comment une dame, qui avait étudié les ruines du Yucatan, reconnut là la même inscription, signifiant l'Union du Feu. Maintenant vient la solution de cette formule : Notre amitié et notre dévotion spirituelles et invisibles – ne viennent-elles pas de l'élément de l'espace de feu qui pénètre tout ? Et dans ces flammes tout envahissantes et bénéfiques nos cœurs sont éclairés et à travers elles nous reconnaissons nos amis, la sincérité les compagnons de travail.

N'est-ce pas l'Union du Feu qui illumine maintenant les bâtisseurs de la Pan-Amérique ? Et l'Asie, lorsqu'elle parle de la Bienheureuse Shambhala, de l'Agni Yoga, de l'Enseignement de la Flamme, sait que l'esprit saint de la flamme peut unir les cœurs humains dans une évolution resplendissante.

En Mars 1914, j'ai présenté au cours d'une exposition une série de peintures où j'avais prévu la guerre à venir ; j'ai été heureux d'apporter aux Amériques les visions de l'Asie – l'Agni Yoga, l'Enseignement de la Flamme, la même conception que celle qu'avait esquissée la sagesse des vieux sages de l'ancien Yucatan, l'Union du Feu.

Encore une fois, une partie de la Grande Vérité vient à nous et cette Vérité exprime le rassemblement de tous les porteurs de feu du cœur, pour illuminer le monde avec un labeur paisible et beau. La conception abstraite de l'amour peut encore être transmutée en action bénéfique, car sans l'action constructive, l'amour est mort. Mais dans la Nouvelle Ère rien n'est mort, tout vit, élevé par un labeur éclairé et enthousiaste. Lorsque j'entends les beaux chants de l'Espagne et de l'Amérique du Sud, ils me révèlent le grand Orient. **[231]**

Où sont l'Orient et l'Occident ? Après l'Asie, vous arrivez en Grèce et vous sentez la sagesse de l'Orient ; vous parvenez en Italie et la même romance sage vous pénètre ; la Corse, l'Espagne – dans tous ces endroits il reste quelque chose du Grand Orient. Et les bannières de Ferdinand et Isabelle sont proches des ornements Mauresques. Vous atteignez le Nouveau Mexique et dans les espaces de ce beau pays résonne encore pour vous l'hymne de l'Orient ; et vous savez qu'au Mexique, au Yucatan, dans tous les châteaux de l'Amérique du Sud, la même note de grande romance, de grande vision, de grande sagesse se trouvera partout.

Je ne diminue ni l'ouest ni le sud ni le nord ni l'est – parce qu'en pratique ces divisions n'existent pas. Et le monde entier n'est divisé que dans notre conscience. Mais lorsque, avec cette conscience, le feu de l'espace pénètre, alors est créée l'Union du Feu, et le Feu de l'Enthousiasme est invincible.

Avec cette sainte bannière, nous pouvons atteindre les plus belles terres et éveiller les anciennes cultures pour de nouveaux accomplissements et de nouvelles splendeurs.

Une des plus anciennes images druidiques de la lointaine Mongolie, j'ai vu dans les mains d'un géant de pierre un calice flamboyant. Ces instigateurs des grandes migrations se souvenaient aussi du saint esprit de la flamme. Et, certainement, cette torche inextinguible pouvait les mener à travers toutes les étendues de l'Asie, de l'Europe et tous les océans. Dans les antiquités du Yucatan est inscrit l'ancien commandement au sujet du feu. Au nom de ce grand et sage symbole unificateur, je vous salue, mes amis inconnus d'Amérique du Sud.

\* \* \*

Quelle joie de revoir les tours de New York ! Que de fois, dans les déserts de l'Asie, et spécialement au Tibet, nous sommes-nous souvenu des gratte-ciel, des Pueblos indiens et des anciennes villes d'Italie et d'Espagne ! Les édifices tibétains à plusieurs étages évoquent des images de gratte-ciel. Le labyrinthe des murs d'argile de la maison ordinaire de l'Asie rappelle les Pueblos du Nouveau-Mexique et de l'Arizona. Les monastères, fièrement accrochés aux sommets, ressemblent aux vieux nids d'aigle de l'Italie. Lorsque j'ai revu les tours de **[232]** New York, je me suis rappelé les joyeuses exclamations que les photographies de ces forteresses de l'accomplissement humain suscitaient en Asie.

Jamais nous n'avions entendu de si enthousiastes exclamations d'admiration à la vue des cartes postales et des photographies de New York que dans les villages et dans les camps des nomades de l'Asie centrale. Les habitants des maisons d'argile et des yourtes s'arrachaient ces souvenirs et s'exclamaient : "Ceci est la terre de Shambhala !"

Que peut dire de plus un fils de l'Asie ? C'est là sa conception la plus sacrée, où sont réunis tous ses espoirs et toutes ses aspirations. L'Asie attend en prières Shambhala – cette nouvelle ère de l'humanité ; et chaque comparaison avec Shambhala est donc forcément la plus haute louange.

Les habitants de l'Asie ajoutent : "L'Amérique est le *chichab* de tous les pays !" Et *chichab* signifie protecteur.

Combien de reproductions des tours de New York sont restées dans le désert ! Et elles sont gardées dans le lieu de la maison, où les objets les plus vénérés sont rassemblés.

Dans les lointaines yourtes des déserts de l'Asie, le président Hoover est le Sauveur géant des peuples affamés. Ford est considéré comme un symbole du pouvoir moteur. Les Mongols considèrent les Amérindiens comme leurs parents perdus. Et toutes nos dernières découvertes sont considérées par l'Orient comme des signes de l'ère de Shambhala. Le rayon cosmique de Millikan, la relativité d'Einstein, la musique de l'éther de Teremin sont considérés en Asie comme des signes de l'évolution de la conscience humaine, confirmée par les traditions védiques et bouddhiques et par les enseignements de Shambhala. Selon ces anciens enseignements, les années quarante de notre siècle sont considérées comme l'ère de l'énergie cosmique et de l'expansion de la conscience.

Ces souvenirs touchants se sont éveillés en moi lorsque je revis les tours de New York. Et parmi les vieux amis, j'ai remarqué tant de nouvelles forteresses qui se sont élevées au cours des cinq dernières années.

Une création aussi irrépressible donne une joie réelle.

Lorsque, il y a trente ans, j'organisai en Russie la première exposition de peintures d'artistes des États-Unis, j'ai exprimé la ferme opinion [233] que l'Art, dans ce grand pays, se répandrait rapidement, comme toutes ses activités vigoureuses.

Il y a huit ans, faisant le point sur l'état de l'art en Amérique, j'ai écrit un article, "Collectionneurs", qui faisait observer quelles colossales

conquêtes des principes culturels avaient été accomplies par l'Amérique. En 1923, en partant pour ma longue expédition en Asie centrale, je ne pouvais entendre parler de la croissance et des mouvements artistiques en Amérique que par les journaux ordinaires et les coupures de magazines, ou par des lettres qui nous atteignaient rarement. Naturellement, on pouvait sentir que le travail culturel, artistique et scientifique croissait chaque année et que de nouveaux travailleurs et de nouveaux admirateurs entraient. Mais, revenant en Amérique et pénétrant maintenant dans sa vie culturelle, il faut exprimer le plus sincère étonnement !

Dans l'histoire des accomplissements humains, l'Amérique est un exemple unique d'un progrès prodigieux. N'étant pas liée par les conventions et les vieilles formes, sans préjugés, l'Amérique bâtit sa vie avec les mains puissantes du labeur. Naturellement, l'aspect matériel de l'existence et de la vie devait d'abord être réglé. Puis l'attention se tourna vers les problèmes des nécessités techniques et de la vie sociale.

Ayant établi les fondations de la civilisation, l'Amérique a commencé à aspirer à l'établissement ferme des principes culturels. La Connaissance et la Beauté devinrent des exigences impératives dans la vie du jeune pays. De bien des manières des plus inattendues, méritant une grande admiration, a progressé la conquête de l'Art et de la Science. La qualité de la production monte encore plus haut et ceci est toujours un signe de la croissance d'un génie créateur national. La vaste croissance industrielle atteint à la poésie de la création.

La vie des affaires s'enrichit de véritables amis des livres et des créations artistiques de l'esprit humain. Tous les pas de la culture mènent, comme il se doit, au-delà des limites nationales. Et un autre signe de véritable culture se trouve dans le fait que ce qui est gagné n'est pas gardé pour le seul usage personnel. Les trésors de l'accomplissement sont ouverts à la société entière.

Les forces les plus vaillantes et vitales de toutes les nations se sont rassemblées en Amérique, contribuant à la gigantesque croissance de [234] ce pays. Des mains volontaires, fidèles et quelquefois même anonymes ont édifié d'immenses institutions américaines.

Puisse la lumière, qui a illuminé les cœurs humains, briller pour tous. Ces résultats des aspirations humaines volontaires et conscientes sont très instructifs. En eux on peut mesurer la valeur spécifique des travailleurs pour le bien commun. Il est aussi des plus intéressants de noter comment

les organisations et les institutions américaines sont développées. On remarque non pas la spécialisation limitée, mais une vaste perspective qui n'est pas effrayée par les préjugés. On peut sentir que la libéralité et la vraie bonne volonté ne sont pas entravées par le chauvinisme ni par des systèmes fossilisés.

Il est des plus précieux de pouvoir se confirmer à soi-même que la créativité artistique de l'Amérique a pris de l'expansion et que, en plus des vieux protecteurs de l'art, nombre de nouveaux et vigoureux collectionneurs accueillent avec bonheur cette création.

Il existe un dicton : "Les fleurs ne poussent pas sur la glace." Les accomplissements artistiques et scientifiques, les musées et les écoles sont nécessaires. Mais la chose essentielle est une bonne réponse de la nation. Il est nécessaire d'avoir ces enthousiastes loyaux qui comprennent que s'efforcer vers la culture est le plus haut devoir et la plus haute joie de l'humanité.

On remarque que des sommes souvent colossales sont payées pour les œuvres d'art et pour les livres. Est-ce folie de la part des collectionneurs ou une chose qui tient de la conviction ? Lorsque l'humanité sera consciente que le génie spirituel et le génie créateur sont les accomplissements les plus élevés et constituent les jalons de l'histoire des nations, le prix de ces œuvres deviendra un indicateur spécial. Dans notre vie, comment pouvons-nous compenser les travaux du génie créateur ? Avec de l'argent ? Mais récemment l'humanité a eu l'occasion de se convaincre du caractère changeant et précaire d'une chose telle que l'argent. Donc, le prix des œuvres du génie créateur est très relatif. Si nous entendons que, quelque part, des prix élevés sont payés pour les produits de la culture, alors nous savons que la culture a là de la valeur. Et ce fait restera dans les pages de l'histoire, témoin de la croissance de cette nation.

Le peuple accorde une grande valeur aux résultats du travail des créateurs de culture. Le peuple peut souhaiter avoir en son sein les [235] meilleurs spécimens du génie créateur d'époques révolues. Il faut bien accueillir tout effort de la pensée dans cette direction. Dans la vie, tout est relatif ; des erreurs peuvent se produire, mais c'est la direction de la pensée qui est précieuse. Présentement, alors que les vieilles formes se renouvellent si rapidement et si vigoureusement, la direction des pensées du peuple est extraordinairement précieuse.

L'Amérique suit, dans son développement, le sentier du véritable progrès. Depuis quelques années, l'Amérique domine dans la création de nouveaux musées, écoles, sociétés, agences, conférences, théâtres... On est étonné par les ressources colossales du pays qui absorbe ce riche fleuve de pouvoir créateur. Des opportunités s'ouvrent à la fois pour le développement d'un art national et pour l'acquisition des trésors du monde entier. Il y a des multitudes de gens qui accueillent les événements artistiques et y répondent.

En lisant les pages de l'histoire des nations les plus culturelles, on est heureux de remarquer quand les peuples se tournent vers les valeurs de la science et de la beauté. Cela s'est toujours produit au moment de l'ascension de la nation. Maintenant, revenant d'un long périple, il m'est permis d'exprimer ma joie devant la croissance artistique et scientifique de la conscience de l'Amérique. C'est la chose même en laquelle j'avais foi. Lorsqu'on m'accusa d'un idéalisme excessif, j'affirmai qu'au contraire que mes croyances étaient réelles et pratiques. Et j'avais raison parce que c'est justement le peuple le plus pratique qui montre des signes de haute valeur dans les accomplissements culturels.

La créativité est en son essence réelle et affirmative. Une nation créative ne peut limiter son activité aux étroits sentiers civilisés. La conscience en expansion conduit à une synthèse de la vie entière. Les plus hautes impulsions, les plus hautes décisions deviennent réelles et convaincantes.

L'Amérique anime la conscience par de vastes décisions ; dans sa générosité elle désire posséder les meilleurs objets et désire entendre les meilleurs mots et aspire à faire de ses enfants de futurs créateurs. Les hommes d'état de l'Amérique et ses meilleurs leaders sont en même temps des collectionneurs des formes les plus variées du génie créateur. Là où les chefs et les grands hommes consacrent la meilleure [236] partie de leur esprit aux produits créateurs – là aussi les masses expriment les mêmes aspirations et pensent dans la même direction, celle de l'évolution véritable.

Non lié par le préjugé ou la superstition, le peuple désire non seulement une vie confortable mais aussi une belle vie. Aucune petite habitude ne se tient dans le dos du bâtisseur de vie. Et son succès sera suivi de nouveaux progrès et même les obstacles deviendront des leviers de l'énergie.

J'ai confiance que le Secrétaire du Travail, M. James Davis, ne verra pas d'objection à ce que je cite un passage de sa lettre, envoyée au Rœrich Museum le 24 mars 1929, à l'occasion de la pose de la première pierre.

"À mesure que s'accroît notre richesse matérielle, il est d'autant plus nécessaire de garder en vie notre connaissance et notre amour des belles choses de l'esprit et du mental, sinon nous sommes en danger de gagner un monde et de perdre nos âmes. Chaque Américain à l'esprit élevé ayant à cœur les destinées de notre pays sera heureux de voir engagés dans la préservation de la culture et de l'intellect un groupe de gens et un organisme aussi influents, vigoureux et enthousiastes que les vôtres.

"Quelle que soit la direction de vos efforts, je vous souhaite un grand succès, toujours grandissant au fil des années. Après tout, même si nous vivons un temps de danger pour les choses de l'esprit, ce temps a aussi son aspect propice. La civilisation atteint à ses plus hauts sommets seulement après avoir amassé les moyens matériels de récompenser l'artiste et le penseur. Ces amples moyens nous les avons. Il faut seulement que les leaders attirent cette richesse et voient à ce qu'elle soit dépensée pour l'avancement culturel. Vous et votre association êtes de tels leaders. Puissiez-vous bâtir non seulement cet édifice mais aussi un nouveau et grand mouvement parmi nous, dirigé vers un amour du beau. Et puissent les deux durer pour servir notre peuple et apporter plus de lumière dans sa vie."

Ce sont vraiment des paroles remarquables venant de l'esprit d'un homme d'État ! Là où le peuple pense de cette façon, là le pays est sur le sentier d'heureux accomplissements.

Lorsque vous venez des montagnes et des déserts, où la meilleure culture reste cachée dans l'ombre des siècles, la croissance extraordinaire [237] du travail artistique et scientifique en Amérique étonne profondément et apporte une grande joie. La conquête de la culture ne passe pas inaperçue. Elle crée ce raffinement de la pensée – l'imagination créatrice et la capacité de percevoir les nouvelles vagues du progrès.

L'ère des heureux accomplissements est prédestinée pour l'Amérique. Comme le mouvement rapide d'un gros navire attire tout ce qui se meut, ainsi le développement irrésistible de l'Amérique est rejoint par ce qu'il y a de meilleur et de plus noble.

*New York, 1929. [238]*



## LE GURU – L'INSTRUCTEUR

Un jour, en Finlande, je m'assis sur les bords du Lac Ladoga avec un garçon de ferme. Un homme d'âge mûr passa près de nous et mon petit compagnon se leva et, avec une grande déférence, lui tira son chapeau. Je lui demandai ensuite : "Qui est cet homme ?" Avec un sérieux tout spécial, le garçon répondit : "C'est un professeur." Je lui demandai encore : "Est-ce ton professeur ? – Non, répondit le garçon, c'est le professeur de l'école voisine. – Alors tu le connais personnellement, insistai-je. – Non, répondit-il, surpris... – Alors pourquoi l'as-tu salué avec une telle déférence ?" Encore plus sérieux, mon jeune compagnon répondit : "Parce que c'est un professeur."

Un incident presque similaire se produisit sur les rives du Rhin, près de Cologne. Encore une fois, avec un étonnement joyeux, je vis un jeune homme saluer un instituteur. J'ai des souvenirs des plus inspirants de mon maître, le Professeur Kuinjy, le fameux artiste russe. L'histoire de sa vie pourrait constituer une biographie des plus inspirantes pour la jeune génération. Il était simple berger en Crimée. Mais, par un effort ardent et incessant vers l'art, il fut capable de conquérir tous les obstacles et devint finalement non seulement un artiste très estimé et un homme très fortuné, mais aussi un véritable Guru pour ses élèves, selon la haute conception hindoue.

Trois fois il tenta d'entrer à l'Académie Impériale des Beaux-Arts et trois fois il fut écarté. La troisième fois, vingt-neuf concurrents furent admis et aucun d'eux n'a laissé son nom dans l'histoire de l'art. Un seul, Kuinjy, fut refusé. – Le conseil de l'Académie n'était pas formé de Gurus, et avait certainement la vue courte. Mais le jeune homme était persévérant et, plutôt que d'essayer en vain, il peignit un paysage et le présenta à l'Académie pour une exposition. Et il reçut deux mentions d'honneur sans passer l'examen. Tôt le matin il travaillait. Mais à midi il grimpa sur le toit en terrasse de sa maison à Pétrograd où, sur le coup de feu marquant le milieu du jour, des milliers d'oiseaux l'entouraient complètement. Et il les nourrissait, leur parlait et les étudiait comme un père aimant. Quelquefois, très rarement, il nous invitait, [239] nous ses disciples, sur ce fameux toit. Et nous entendions de remarquables histoires au sujet de la personnalité des oiseaux, de leurs habitudes individuelles et des façons de les approcher. À ce moment, ce petit homme solidement bâti, avec sa tête léonine, devenait aussi doux que saint François. Un jour je le vis déprimé

durant la journée entière. Un de ses papillons bien-aimés s'était cassé une aile et il avait inventé un moyen très ingénieux de la redresser, mais son invention était trop pesante et son noble effort avait échoué.

Mais avec les élèves et les artistes, il savait être ferme. Très souvent, il répétait : "Si vous devez être un artiste, même en prison vous le deviendrez." Un jour, un homme vint à son studio avec de très beaux croquis et de très belles études. Kuinjy les apprécia et lui en fit compliment. Mais l'homme dit : "Je suis malheureux car je n'ai plus les moyens de continuer à peindre. – Pourquoi ?", demanda Kuinjy avec compassion. Et l'homme dit qu'il avait une famille à nourrir et qu'il avait un poste de dix heures à six heures. Alors Kuinjy lui demanda sur un ton aigu : "Et de quatre heures à dix heures du matin, que faites-vous ? – Quand ?" demanda l'homme. Kuinjy expliqua : "Certainement, le matin. – Le matin, je dors", répondit l'homme. Kuinju alors éleva le ton et dit : "Bien, alors vous allez dormir toute votre vie. Ne savez-vous pas que le meilleur temps pour la création est précisément entre quatre et neuf heures ? Et il n'est pas nécessaire de travailler à votre art plus de cinq heures par jour." Puis, Kuinjy ajouta : "Lorsque je travaillais comme retoucheur dans un studio de photographie, j'avais aussi un poste de dix à six. Mais entre quatre et neuf, j'eus amplement le temps de devenir un artiste."

Parfois, lorsque l'élève rêvait de certaines conditions spéciales pour son travail, Kuinjy riait : "Si tu es si délicat qu'on doive te mettre dans une cage de verre, alors mieux vaut périr le plus tôt possible parce que notre vie n'a pas besoin d'une plante si exotique." Mais lorsqu'il voyait que son disciple dominait les circonstances et traversait victorieusement l'océan de la tempête terrestre, ses yeux brillaient et, à pleine voix, il criait : "Ni le soleil ni le gel ne peut te détruire. C'est la façon. Si tu as quelque chose à dire, tu seras capable de manifester ton message en dépit de toutes les conditions du monde."

Je me rappelle qu'un jour il vint à mon studio au sixième étage, dans un édifice qui à l'époque n'avait pas d'ascenseur, et critiqua sévèrement [240] ma peinture. Ainsi, il ne laissa pratiquement rien de ma conception originale et, comme une tempête, il partit. Mais moins d'une demi-heure plus tard, j'entendis de nouveau ses pas lourds et il frappa à la porte. De nouveau il avait grimpé les longs escaliers dans son lourd manteau de fourrure et, pantelant, il dit : "Bien, j'espère que tu n'as pas pris tout ce que j'ai dit au sérieux. Chacun peut avoir son point de vue. Je me suis senti mal

lorsque j'ai cru que peut-être tu avais pris trop au sérieux toute notre discussion. Tout peut être approché de différentes façons et, réellement, la vérité est infinie."

Et parfois, dans le plus grand secret, il confiait à un de ses disciples la tâche d'apporter anonymement de son argent personnel à certains des étudiants les plus pauvres. Et il ne confiait ceci que lorsqu'il était absolument sûr que ce secret ne serait pas révélé. Une fois, à l'Académie, la révolte contre le Vice-Président et le Comte Tolstoï s'éleva et, comme personne ne parvenait à calmer la colère des étudiants, la situation devint sérieuse. Puis, finalement, Kuinjy se présenta à la réunion générale et chacun devint silencieux. Alors il dit : "Bien, je ne suis pas un juge. Je ne sais pas si votre cause est juste ou non, mais je vous demande personnellement de vous remettre à la tâche parce que vous êtes venus ici pour devenir des artistes." La réunion se termina sur-le-champ et chacun retourna à sa classe, parce que Kuinjy lui-même l'avait demandé. Telle était l'autorité du Guru.

D'où venait sa conception du véritable état de Guru, selon la compréhension orientale raffinée, je ne le sais pas. Certainement, chez lui, c'était une expression sincère émanant de lui-même, sans aucune intention superficielle. Tel était son style et, dans sa sincérité, il conquérait non seulement en tant qu'artiste, mais aussi comme un modèle vital puissant qui donna à ses disciples le même large et inflexible pouvoir d'atteindre leur but.

Longtemps après, en Inde, je vis de telles figures de Gurus et j'ai vu les disciples fidèles qui, dans une obéissance dénuée de servilité, mais plutôt avec un grand enthousiasme d'esprit, vénéraient leur Guru avec cette pleine sensibilité de la pensée qui est si caractéristique de l'Inde.

J'ai entendu une belle histoire au sujet d'un petit Hindou qui trouva son Instructeur. On lui demanda : "Serait-il possible que le soleil devienne obscur pour toi si tu le voyais sans l'Instructeur ?" **[241]**

Le garçon sourit : "Le soleil resterait le soleil, mais en la présence de l'Instructeur, douze soleils brilleraient pour moi."

Le soleil de la sagesse de l'Inde brillera parce que sur les rives d'un fleuve est assis un garçon qui connaît l'Instructeur.

Dans le même enseignement de l'Inde, on dit : "Bénie sois-tu, Inde ! Parce que toi seule a gardé le concept de l'Instructeur et du disciple. Le

Guru peut écarter l'attaque du sommeil. Le Guru peut élever l'esprit qui s'effondre. Malheur à celui qui a osé se prétendre faussement Instructeur et qui prononce avec légèreté le mot Instructeur, en s'honorant lui-même ! En vérité, il fleurit l'esprit qui a compris le sentier de l'ascension ; et il échoue celui qui s'abaisse à la duplicité de pensée.

"On peut demander à un jeune hindou s'il désire avoir un Guru. Aucun mot n'est nécessaire en réponse. Parce que les yeux du garçon exprimeront le désir, l'effort et la dévotion. Le feu de l'Aryavarta luira dans ses yeux. Le courant du Rig-Véda luira sur les pentes des montagnes.

"Qui peut décrire en mots la procession entière des Instructeurs ? Soit il y a la réalisation, comme un serpent de connaissance, ou, à défaut de ceci, il y a l'obscurité, le sommeil, l'obsession. Il n'est aucun besoin de terrifier mais il faut dire à tous ceux qui ont approché le Yoga : "Votre support est l'Instructeur. Votre bouclier est la dévotion à l'Instructeur. Votre perte est indifférence et duplicité."

"Celui qui sourit de même façon aux amis et aux ennemis de l'Instructeur est indigne. Celui qui jamais ne trahit l'Instructeur, même par réticence lorsque la parole est nécessaire, peut franchir le seuil."

Ainsi parle Agni Yoga, qui prévoit le futur splendide de l'humanité si l'humanité maîtrise ses possessions.

Non seulement en Inde, mais dans l'Orient entier nous avons la même conception de l'Instructeur. Certainement, dans plusieurs pays de l'Orient, rugit maintenant la tempête de la civilisation à venir. Vous pouvez imaginer combien de nombreuses conceptions mal comprises peuvent nuire à ce sentiment suprême de la hiérarchie de la connaissance. Tant de symboles et de beaux signes sont balayés au loin par une telle mécanisation superficielle de la vie. Et encore, même dans les endroits les plus éloignés, vous pouvez distinguer cette compréhension **[242]** instinctive de l'état de Guru. Comment exprimer avec des mots ordinaires la dignité, la noble compréhension de l'acceptation du calice de la connaissance ?

Le sens de la conviction est la qualité la plus cachée de la haute création dans l'art. La critique la plus habile ne peut expliquer pourquoi nous vénérons et chérissons tant de primitifs d'Italie et des Pays-Bas, pourquoi tant d'aspects du modernisme ne peuvent être expliqués et sont malgré tout convaincants. Cette qualité du rythme intérieur, du contact

intérieur avec la couleur et la forme, cette loi cachée des proportions dynamiques, ne peuvent être pleinement expliquées par des formules conventionnelles ; elles existent encore et elles gouvernent nos créations. Certainement il existe des conceptions inexprimables. Je me souviens que, dans une société philosophique, un poète-philosophe contemporain des plus importants cessa de se présenter aux réunions. Et lorsqu'on lui en demanda la raison, il haussa les épaules : "Parce qu'ils parlent de l'indicible." Et il reste que tout ce qui est indicible et non convaincant dans la conversation ordinaire devient clair et convaincant sous la touche bienveillante du maître. Chaque création artistique est comme une dynamo, chargée d'une infinie énergie inspirante, un véritable générateur d'enthousiasme. Certainement, c'est une comparaison. Certaines créations sont chargées de cette énergie primaire pour une heure, certaines pour l'éternité – c'est la relativité. Mais le moment le plus inspirant est lorsque l'Instructeur et le disciple, parfois même dans un demi-silence, touchent à cette fontaine du Beau. Chacun sait comment, souvent sans un mot, un geste rythmique recouvre les abysses du malentendu. Et n'est-ce pas le malentendu que nous avons à conquérir ? En vérité, où peut-il y avoir du mal, spécialement dans le vaste champ de la Beauté ? Certainement, il peut y avoir de l'ignorance et de la laideur née de l'ignorance ; il peut y avoir le rejeton de l'ignorance, le malentendu. En ces jours remplis de tant de confusion et de corruption, lorsque l'esprit est lié aux conventions par de lourdes chaînes, combien nous avons besoin de surveiller chaque début de malentendu, combien nous devons exterminer ces affreux parasites qui croissent si rapidement et pervertissent le plus beau jardin pour en faire une jungle de rebus. **[243]**

Et qui peut guérir ce mal de la laideur ? Seulement l'Instructeur. Sous quel aspect pouvons-nous agir ? Comme un Guru. Est-ce si difficile et si peu applicable à notre époque ?

Je suis heureux de parler aux Instructeurs. Tous, vous savez mieux que quiconque la signification intérieure de la conception sacrée du Guru et de l'instructeur. Si nous le savons tous, quelqu'un pourrait alors demander ce qui nous pousse à en parler. Mais nous savons aussi la force de la prière ; nous savons la signification de l'incantation, nous savons le charme des chants ; alors, même si nous connaissons la signification du Guru, même si nous connaissons la signification d'un instructeur de vie, dans les meilleurs moments de notre vie nous répéterons encore cette haute

conception. Parce que, en la répétant, nous cimentons l'espace avec les meilleures pierres pour le futur.

Évolution, jeune génération, futurs héros d'un pays, futurs martyrs de la sagesse et de la beauté, nous connaissons notre responsabilité à votre égard ! Avec chaque affirmation du Beau et du plus élevé, nous créons la qualité de la vie future. Est-il possible de créer cette vie future et de créer du bonheur pour les générations à venir si nous n'avons pas la joie et l'enthousiasme ? Et d'où vient cette flamme de l'enthousiasme, de l'incessante extase créatrice ? Certainement, elle vient des fleurs du champ de la beauté. Si nous dépouillions la vie de toutes les expressions de la beauté, nous changerions l'histoire entière de l'humanité.

Les professeurs d'art – ne sont-ils pas les professeurs de la synthèse ? Dans les vieux enseignements, l'art et la beauté sont présentés comme les plus hautes conceptions. Vous vous rappelez l'histoire des Upanishads où, durant la quête de Brahma, Brahma fut trouvé dans le sourire de la belle Ima. Lakshmî, la Déesse du Bonheur, est la plus belle déesse. La laideur n'a vraiment rien à voir avec le bonheur. Dans notre service de l'art et de la beauté, n'est-ce pas un sentiment des plus gratifiants et des plus inspirants que de savoir que nous servons la véritable synthèse de l'évolution à venir ? Et en répandant des graines de beauté, nous créons la belle vie. Où et comment pouvons-nous amalgamer toutes les étranges formations du conglomérat de la vie contemporaine ? En vérité, en vérité, seul le voile de la beauté peut couvrir [244] et transformer magiquement la grimace du malentendu en une bénédiction éclairante de véritable connaissance. Non seulement pour les Instructeurs, mais aussi pour les élèves, la vie est si compliquée. Comment trouver l'équilibre entre le corps sain et la laideur du sport pratiqué à outrance ? Comment trouver un compromis entre la grâce supérieure de la danse et le conformisme insipide de certaines danses ultra-modernes ? Comment accorder le noble effort de la musique avec certains morceaux perturbateurs du jazz d'aujourd'hui ?

Comment relier le plus haut facteur spirituel avec l'état le plus bas de la matière ? Sont-ce là des antithèses impossibles à rapprocher, ou peut-on trouver une base unificatrice véritable, non pas seulement dans les rêves et la pensée, mais aussi ici, sur terre ? La pensée moderne exige des faits. Le positivisme le plus calculateur veut attirer les cieux sur la terre. Rappelons-nous ce qu'un philosophe contemporain des plus positivistes, le professeur Nicholas Lossky, dans sa remarquable étude "L'intuition, la matière et la vie", dit : "Après tout ce qui a été mentionné, il n'est pas difficile de

donner une idée des traits les plus caractéristiques de l'enseignement de la matière dans le système de la perception organique du monde. Si la matière a son origine dans la plus haute existence – existence qui est aussi capable de créer des formes de réalité autres que la matière – alors les lois de la nature matérielle sont conditionnées à un point beaucoup plus grand que les physiciens ne l'admettent. Naturellement, on doute que la formule de chaque loi permette un grand choix dans les conditions, dont la plupart sont encore non cristallisées ; ainsi la loi n'est pas toujours exacte : en d'autres mots, elle est généralement trop large.

"Par exemple, s'attendre à ce que, en toutes circonstances, l'eau bouille à cent degrés, c'est trop peu tenir compte de la complexité de la nature ; en plus de la température nécessaire, il faut une pression atmosphérique normale, la pureté chimique de l'eau, etc. Le physicien reconnaît ces conditions supplémentaires incalculables mais, comme il s'occupe de la matière seule, il s'est accoutumé à penser à toutes ces conditions comme étant purement physiques.

"Par conséquent en établissant les lois les plus communes comme la loi de l'indestructibilité de la matière, lorsque la question concerne la nature générale de la matière le physicien présume qu'il n'y a [245] aucun besoin d'inclure dans la formule de la loi des détails supplémentaires. Et cela va même plus loin : dans l'esprit d'un tel physicien qui tend au matérialisme, toute limitation de cette loi semble inconcevable. Et en vérité, aussi longtemps que nous restons dans le domaine des processus matériels, l'annihilation de la matière par des moyens physiques, la pression ou l'impulsion, semble inadmissible et même inconcevable.

"Mais supposons que la matière ne soit pas la seule forme d'existence dans la nature et, mieux, supposons que la matière soit quelque chose qui évolue et qu'elle soit assujettie à l'action des plus hauts principes des éléments ; alors la place de la matière dans la nature devient beaucoup moins durable que l'esprit d'un matérialiste ne le considère.

"Ainsi il n'est pas difficile de concevoir aussi des conditions où l'annihilation d'une particule de matière soit également possible."

Nous voyons donc que même les scientifiques les plus positivistes admettent clairement la relativité de la matière. Dans cette relativité, il y a une fenêtre ouverte pour les plus hautes conceptions. Qu'elles s'approchent de notre terre ! Qu'elles saturent l'évolution qui vient non seulement comme une transfiguration extérieure, mais aussi comme l'évolution de

l'être le plus intérieur. Les faits sont nécessaires mais la compréhension de ces faits devrait être dépourvue d'hypocrisie et de superstition. Dans le domaine de l'enseignement c'est une joie spéciale d'expulser non seulement l'ignorance mais aussi cet affreux rejeton de l'ignorance, la superstition ; la liberté de la discipline pénètre là où l'affreuse superstition est détruite. L'étude objective des faits nous ouvre les plus hauts degrés de la matière. Le rayon cosmique n'est plus un conte de fées : il est entré dans le laboratoire du scientifique et l'esprit scientifique sait combien d'autres rayons et combien d'autres formes d'énergie peuvent entrer dans notre vie et être appliqués à l'élévation de chaque cœur. La transfiguration bénéfique de la vie est sur le seuil ; elle frappe même à notre porte, parce que tant de choses peuvent être distribuées immédiatement, sans délai. Combien de problèmes sociaux peuvent être résolus sans hostilité, mais à une seule condition : qu'ils soient résolus d'une belle façon. On peut évoquer les énergies de l'espace ; on peut éclairer notre vie de rayons puissants, mais ces rayons seront beaux – aussi beaux que l'est la conception de l'évolution. [246]

Notre responsabilité devant Le Beau est grande ! Si nous la sentons, nous pouvons exiger de nos étudiants qu'ils fassent preuve de la même responsabilité devant ce haut principe. Si nous savons que cela est une nécessité, comme pendant une tempête sur l'océan, nous pouvons demander à nos compagnons la même attention aux demandes les plus pressantes du moment.

Nous introduisons l'art de toutes les façons, dans toutes les manifestations de la vie. Nous nous efforçons de montrer la qualité du labeur créateur, mais cette qualité ne peut être reconnue que lorsque nous savons ce qu'est l'extase devant le beau ; et cette extase n'est pas celle d'une image figée, mais c'est un mouvement, c'est le Nirvâna tout vibrant ; non la fausse conception du Nirvâna de l'immobilité – mais le Nirvâna de l'activité la plus noble et la plus intense. Dans les anciens enseignements, nous avons entendu parler de la noblesse de l'action. Comment les actions peuvent-elles être nobles si elles ne sont pas belles ? Vous êtes des professeurs d'art ; vous êtes les émissaires de la beauté ; vous connaissez la responsabilité qui vous incombe devant la génération qui vient. En ceci se manifeste votre joie et votre invincible pouvoir. Vos actions sont les actions nobles.

Et à vous, mes amis invisibles, nous envoyons notre appel. Nous savons combien il vous est difficile de commencer la lutte pour la lumière

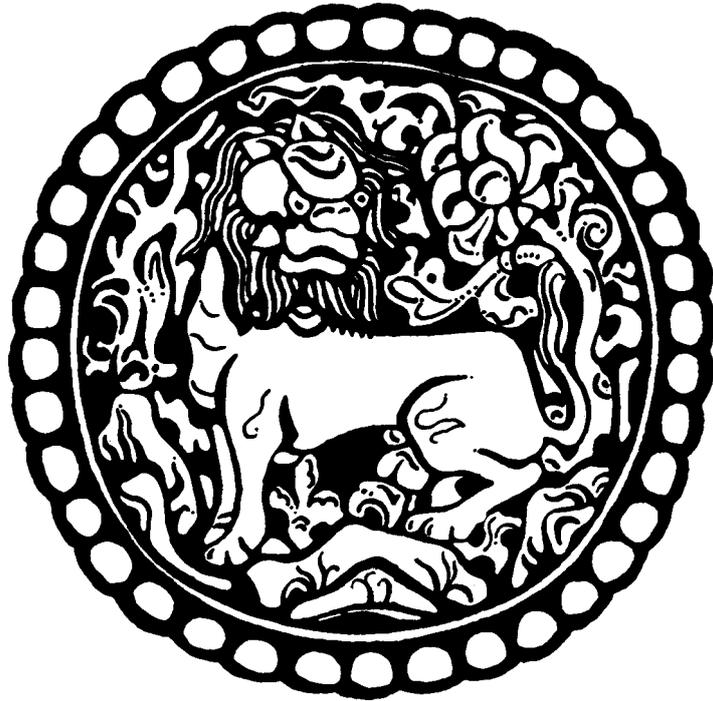
et l'accomplissement. Mais les obstacles ne sont que de nouvelles possibilités de créer une énergie bénéfique. Sans bataille, il n'y a pas de victoire. Et comment pouvez-vous éviter les flèches venimeuses de l'ennemi noir ? En approchant votre ennemi de si près que l'espace nécessaire même pour envoyer une flèche lui manquera. Et après tout, rien d'éclairé ne peut être réalisé sans travail. Ainsi, béni soit le travail ! Et bénis soyez-vous, jeunes amis qui marchez victorieusement ! Les Gurus du passé et du futur sont avec vous.

Gurus, à vous mon invocation et ma vénération !

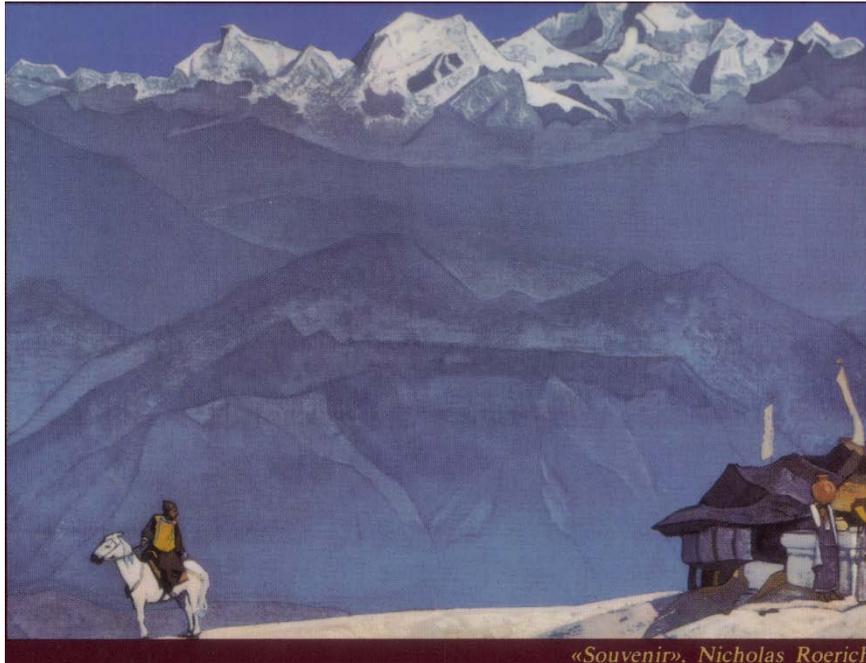
FIN

[247]

Achévé d'imprimer au Canada  
Imprimerie Gagné Ltée Louiseville



## COUVERTURE



*"Lama, parlez-moi de Shambhala !*

*Mais vous, Occidentaux, vous ne savez rien de Shambhala – vous ne désirez rien connaître à son sujet. Vos questions ne sont probablement que curiosité ; et vous prononcez ce mot sacré sans aucun respect..."*

*Le Lama nous étudie de son regard pénétrant. Puis, il dit : "La Grande Shambhala est loin au-delà de l'Océan. C'est le puissant domaine céleste. Elle n'a rien à voir avec notre terre..."*

*Lama, nous connaissons la grandeur de Shambhala. Nous savons que cet indescriptible royaume est réel. Mais nous savons aussi qu'il existe une Shambhala terrestre... Alors, ne me parlez pas seulement de la Shambhala céleste, mais parlez-moi aussi de celle qui est sur terre ; parce que vous savez aussi bien que moi que, sur terre, Shambhala est reliée à sa contrepartie céleste. Et par ce lien, les deux mondes sont unifiés..."*

*"La lumière sur la Tour de Shambhala brille comme un diamant. Il est là – Rigden-jyepo, infatigable, toujours vigilant pour la cause de l'humanité. Ses yeux ne se ferment jamais... Ses incommensurables ressources sont*

*disponibles pour aider tous ceux qui, étant dans le besoin, offrent de servir la cause de la vertu. Il peut même modifier le Karma des êtres humains...*

*Lama, il me semble que vous parlez de Maitreya, n'est-ce pas ?*

*Nous ne devons pas prononcer ce mystère ! Un grand nombre de choses ne doivent pas être révélées..."*